60E ANNÉE MARS 1953

★

LA REVUE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS : Sainte-Beuve et la Critique
PIERRE BRISSON : Sycorax (I)
JACQUES PERRET : Rosette, le Balayeur et les Pigeons
PAUL MOUSSET : Après les Élections américaines
JAN DE HARTOG : La Mer perdue (fin)
PIERRE BANDET : La Lecture à l'École Normale
F. CHAPOUTHIER : A l'École Normale, il y a trente ans
CLAUDE ROGER-MARX : Lendemain de Fêtes
JACQUES ROBICHON : Le Drame du Mont Cassin
PAUL GUTH : André François-Poncet
ALBERT DUCROCQ : Le Programme atomique français
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, MICHEL FARÉ, MARCEL THIÉBAUT, SOLANGE DE LA BAUME, MARCEL GABILLY, SERGE VEBER

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Sainte-Beuve et la Critique..	3
PIERRE BRISSON	Sycorax (I).	16
JACQUES PERRET	Rosette, le Balayeur et les Pigeons..	39
PAUL MOUSSET	Après les Élections américaines..	52
JAN DE HARTOG	La Mer perdue (fin)..	67
PIERRE BANDET	La Lecture à l'École Normale	93
FERNAND CHAPOUTHIER	A l'École Normale, il y a trente ans	103
CLAUDE ROGER-MARX	Lendemain de Fêtes ou le Cubisme.	107
JACQUES ROBICHON	Le Drame du Mont Cassin	113
PAUL GUTH	André François-Poncet	125
ALBERT DUCROCQ	Le Programme atomique français	134
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	143
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire..	147
	Le Mois à Paris	154

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

PHILOSOPHIE DE LA PUBLICITÉ ***par* ANDRÉ SIEGFRIED**

AGRIPPA D'AUBIGNÉ ***par* PIERRE EMMANUEL**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros). **950**

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros) **1.150**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. **$ 7**

Canada .. .. **$** canadiens **7,30**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. } Fr.S. **28,70**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. **30**

Belgique: En cas de paiement au C.ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. **340**

Italie .. .. Lires **4.360**

Angleterre. .. .. **£ 2/9**

Égypte.. .. .. Piastres. **290**

Hollande .. .. Florins. **26**

Portugal .. .. Escudos. **198**

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.

Prix de l'abonnement Unesco : Un an : **6 $ 57** — 6 mois : **3 $ 28.**

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :

Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft. Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.

Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.

Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.

Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.

Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.

Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.

Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.

Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

sans eau,
sans savon,
sans blaireau

L'HOMME PRESSÉ,
L'HOMME D'AFFAIRES,
se rasent
EN VITESSE
avec la CRÈME

RAZVITE

GROS : FÉRET FRÈRES

La formule SNCF

Train + 4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR
A PARIS ET DANS 56 AUTRES VILLES

combine les avantages
du train
sur long parcours
et de la voiture
sur place.

Adressez-vous : à PARIS à TRI. 38-32 SNCF en PROVINCE dans les gares

VIENT DE PARAITRE

L'ANNUAIRE DESFOSSÉS-SEF 1953

EN DEUX VOLUMES

totalisant 3.600 pages

entièrement remis à jour comprenant :

- **Notices complètes sur sociétés cotées.**
- **Listes et adresses des Administrateurs, Agents de change, Courtiers, Banques et Établissements financiers,**
- **Législation** (Loi du 24 juillet 1867 mise à jour au 1er décembre 1952).

PRIX :

Aux bureaux de l'annuaire
(42, rue N.-D.-des-Victoires) ..... **6.500** fr.
Franco ..... **6.800** fr.
Étranger (franco)..... **8.000** fr.

Adresser commandes et montant par chèque bancaire ou chèque postal **1889-86 Paris** à

« COTE DESFOSSÉS »
42, rue N.-D.-des-Victoires
Tirage limité PARIS-2e

SAINTE-BEUVE

par André Maurois

Sur la vie de Sainte-Beuve, le beau livre d'André Billy contient tout ce qu'il importe de savoir. Je ne veux parler ici que de Sainte-Beuve critique, puisque aussi bien c'est le critique, en lui, qui demeure justement illustre. L'étrange est que longtemps il écarta de soi une gloire si légitime. Il tenait alors la critique pour un genre secondaire et tentait d'être « un créateur ». Comme si re-créer n'était pas créer. Comme si un portrait valait moins pour être celui d'un homme réel. Pourquoi serait-il plus honorable d'évoquer un imaginaire Amaury et une imprécise madame de Couaën que de ranimer, sous des couleurs vives et charmantes, Benjamin Constant et madame de Charrière? Dira-t-on que l'écrivain « créateur » a, seul, chance d'exprimer ses propres sentiments à travers des héros construits? Mais un critique de l'espèce Sainte-Beuve atteint le même but. Sous chacun de ses portraits nous apercevons, en transparence, ses pensées et ses émotions personnelles. Il choisit un modèle, qui sera prétexte à dire ce que Sainte-Beuve a sur le cœur. Tel de ses feuilletons est une déclaration d'amour, tel autre une déclaration de guerre. Il analyse la correspondance amoureuse de Diderot? C'est pour faire parvenir à madame Victor Hugo une lettre secrète. Il étudie Port-Royal? C'est pour résoudre sa propre crise spirituelle. Il rend hommage à Littré? C'est pour affirmer son indépendance recouvrée. Quel que soit le sujet, il sème le récit de pensées et maximes qui sont siennes. Il est moraliste et mémorialiste autant que critique. Montaigne, en se jouant parmi les auteurs anciens, peignait

Copyright by Revue de Paris 1953.

Montaigne. Sainte-Beuve a écrit, tout au long de sa vie, des confessions en marge de ses lectures. C'est lui que nous cherchons dans les *Lundis*, et c'est lui que nous trouvons. Aussi est-il impossible de traiter de sa critique sans parler d'abord de son caractère.

I

« L'impression dominante quand on le voit, écrit Taine, c'est qu'il est timide ; il parle doucement, bas ; avec insinuations et nuances, avalant certaines syllabes trop franches. Il a quelque chose d'un chanoine ou d'un gros chat méticuleux, prudent. Une tête irrégulière, blafarde, un peu chinoise, crâne nu, avec de petits yeux malins et un sourire doucereux, fin. Positivement il a un fond ecclésiastique, homme du monde. Puis des éclats et éclairs : la franchise, la force de croyance font explosion... » L'essentiel est là. Oui, Sainte-Beuve était timide. Sensuel, ambitieux, il avait, très jeune, désiré l'amour et la gloire. Or il se voyait pauvre et laid. Dans sa vieillesse, en pleine célébrité, il expliquait encore à la princesse Mathilde que cette blessure n'avait jamais été fermée. « Je l'ai bouchée, écrasée avec des livres, de façon à ne pas avoir à réfléchir, de n'être pas libre d'aller et venir... Vous ne savez pas ce que c'est, ajoutait-il avec une noire mélancolie, vous ne savez pas ce que c'est de sentir qu'on ne sera pas aimé, que c'est impossible parce que c'est inavouable... »

Inavouable ? Et pourquoi ? La beauté fut-elle jamais seule à inspirer et régler l'amour ? Non, mais encore faut-il, pour plaire, que la laideur s'accompagne de virilité, d'audace. Or la nature de Sainte-Beuve était toute féminine. Il ne manquait pas de courage physique mais, sur le plan intellectuel comme sur le plan sentimental, il attaquait rarement de front. Il « insinuait », tournait l'obstacle, s'abritait derrière quelque masque. Parce qu'il se sentait faible, il haïssait la force. Sa longue fureur contre Victor Hugo vint de là. Au moment de leur rencontre, il avait été séduit. Curieux, merveilleusement intelligent, Sainte-Beuve avait alors compris le romantisme comme il comprenait toutes choses, comme il comprendra successivement le catholicisme, le mysticisme, le saint-simonisme, l'orléanisme, le bonapartisme, l'anticléricalisme. Il avait eu pour le Cénacle, comme plus tard pour Port-Royal, un bref engouement, d'autant plus vif que l'un et l'autre étaient étrangers à sa nature. Mais il n'avait cru solidement ni au romantisme, ni au jansénisme.

De Benjamin Constant, il a écrit : « Il assista toujours, par un coin moqueur, au rôle sérieux qui s'essayait en lui ; le vaudeville de parodie accompagnait à demi-voix la grande pièce ; il se figurait que l'un complétait l'autre ; il avait coutume de dire, et par malheur aussi de croire, qu'une vérité n'est complète que quand on y a fait entrer le contraire. Il y réussit trop constamment, de là, malgré de nobles essors et des secousses généreuses, une ruine intime et profonde... » Certains de ces traits sont ceux de Sainte-Beuve lui-même. Il faut bien constater « une

ruine intime et profonde » quand on voit cet homme si fin, d'une intelligence si distinguée et si rare, prendre sur le tard, entre sa gouvernante et quelque blanchisseuse, des allures séniles « de bourgeois en goguette ». Le romanesque déçu a engendré un cynique dépravé qui se sauve, en littérature, par la finesse du goût, par la grâce des images et par un respect sincère d'une noblesse de nature à laquelle il a renoncé pour soi. A la vérité, il avait assez tôt réduit sa vie personnelle à un minimum, pour n'être plus qu'un chercheur de documents sur l'humanité, et singulièrement sur les grands sentiments.

On a fait, de son histoire spirituelle, un roman ; on voudrait qu'il eût été catholique croyant, rallié par ses études médicales à un matérialisme déterministe, de nouveau mystique sous l'influence d'Adèle Hugo, puis fût revenu lentement à l'agnosticisme. Ce sont là des apparences et des jeux de sa curiosité auxquels il s'est parfois, l'espace d'une émotion, pris lui-même. En fait il a toujours été un sceptique, en religion, en politique et en amour. Rivarol, Chamfort sont ses hommes. Il eût souhaité vivre au XVIIIe siècle. Goncourt, au dîner Magny, ayant remarqué : « C'est étonnant comme, au dessert, on parle toujours de l'immortalité de l'âme. — Oui, dit Sainte-Beuve, quand on ne sait plus ce qu'on dit. » En pleine Académie française, il ose demander, en se touchant le front : « Enfin croyez-vous que ce que nous avons là soit autre chose qu'une sécrétion du cerveau ? »

La politique, à ses yeux, n'était ni une foi, ni une géométrie qui s'applique, mais « une médecine et une hygiène qui se pratique » [1]. Vaut-il mieux, pour une nation, se gouverner elle-même, à l'anglaise, ou être gouvernée par un seul ? Cette question abstraite, répond Sainte-Beuve, serait d'une solution trop commode. « La vraie solution pratique consiste à savoir si telle nation, dans telles circonstances données, avec son humeur, son génie, son passé récent... peut et veut se gouverner... » Tel est son état d'esprit au moment où il accepte d'être sénateur de l'Empire. Pourtant, vers la fin de sa vie, il paraît évoluer plus vite que l'Empire libéral ; il collabore au *Temps*, journal d'opposition, suscite ainsi la colère de la princesse Mathilde et meurt à gauche, comme la plupart des grands écrivains français. Par conviction ? Pas exactement. Il demeure jusqu'au bout un dilettante. Mais par instinct, oui, sans doute. « Je suis du peuple ainsi que mes amours. » Au dîner Magny, il s'écrie, avec une force qui étonne : « Il ne faut pas de propriété... Il faut que tout se renouvelle... » Et les Goncourt, un peu effrayés, sentent en lui ce jour-là un célibataire révolutionnaire, un conventionnel niveleur. Là peut-être touche-t-on le roc. « Ce qui est acquis le premier se perd le dernier. » Il y avait eu du Rousseau et du Firmin Piédagnel dans l'adolescence de Sainte-Beuve. Ses explosions de franchise sortaient de ce feu central. Les vapeurs de l'éruption dissipées, le chanoine de lettres reparaissait.

1. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, tome I, page 421.

II

Mais si la nature de Sainte-Beuve a été immuable, comme presque toutes les natures, on peut distinguer, dans l'histoire de son œuvre critique, plusieurs périodes. Les célèbres *Lundis* ont été écrits en vingt ans, de 1849 à 1869. Ils avaient été précédés par des travaux déjà considérables.

Sainte-Beuve avait débuté au *Globe*, grâce à la bienveillance de son ancien maître, Paul-François Dubois, qui l'avait chargé d'articles sur des sujets très divers et de notes sur quelques livres nouveaux. Ce fut ainsi que le très jeune journaliste rendit compte des *Odes et Ballades* et entra en contact avec Victor Hugo. Il avait, dans ce premier article sur le poète, fait, tout en admirant, quelques réserves. Déjà il mettait Hugo en garde contre l'excès de la force ; déjà se révélait l'opposition des deux tempéraments. Mais dès la rencontre, Sainte-Beuve est conquis par le ménage Hugo et devient le critique attitré de la jeune génération romantique. Pendant quelques années il va faire, au profit de ses nouveaux amis, de la critique « de combat et d'initiation ». Il se plaît à découvrir des talents neufs et à les imposer au public. C'est ainsi qu'il sera l'un des premiers à « lancer » George Sand, au temps d'*Indiana* et de *Lélia*.

Toutefois, même en ce temps de relative hardiesse, il garde prudence et mesure. Il a le goût français, non pas celui des pseudo-classiques de l'Empire, mais celui du XVIIe et du XVIIIe siècles. « Je suis classique en ce sens qu'il y a un degré de déraison, de folie, de ridicule ou de mauvais goût qui suffit pour me gâter à tout jamais un ouvrage et me le faire tomber des mains, eût-il d'ailleurs des parties très remarquables d'esprit et de talent... » C'est la raison pour laquelle il n'aimera ni *Hernani*, ni *Notre-Dame de Paris* assez complètement pour en écrire. Il reconnaît les beautés ; les gros effets l'exaspèrent. En revanche il ne répudiera jamais le romantisme lyrique. Son article sur *Les Feuilles d'Automne* sera une merveille d'intelligence et de générosité. Il a d'ailleurs le sens de ses limites : « Je le sais trop », écrit-il dans le secret de ses cahiers intimes, « je manque de toute grandeur ; je suis incapable d'aimer et de croire... » En quoi il exagère l'humilité. Il est loin de manquer de toute grandeur. Son œuvre entière dément un jugement si sévère. Mais il ne comprend et ne tolère la grandeur que si elle s'exprime avec grâce. Rien de trop. « Demandez donc », lui aurait dit un Hugo, « demandez à la tempête et à l'orage de se garder de tout excès. » A quoi Sainte-Beuve eût répondu que la peinture de l'orage doit être une peinture et non un orage. Débat sans fin.

En 1831, Hugo le fait entrer à *la Revue des Deux Mondes* où, pendant quinze ans, il publiera ses *Portraits Littéraires*, ses *Portraits Contemporains*, ses *Portraits de Femmes* et la leçon inaugurale de son cours sur *Port-Royal*. Là sa critique devient plus neutre. François Buloz, directeur de

la Revue, est un « patron » sévère, homme de sens et de vigueur, toujours à l'écoute de son public. Sainte-Beuve se plaint de ne trouver, dans cette maison, « ni agrément, ni gaieté, ni sentiment du chez soi » [1]. Il y fait pourtant un excellent travail. Devenu, sous l'influence de Sophie d'Arbouville, sa nouvelle Egérie, homme de salons et de châteaux, il affine son instrument d'analyse et s'affirme le premier moraliste et biographe de son temps. Il excelle dans les portraits de femmes, mélancoliques comme Belle de Charrière, ou malheureuses comme la duchesse de Longueville, ou touchantes comme mademoiselle Aïssé. Sa nature féminine l'aide à les comprendre ; sa nature poétique lui permet de relever la sécheresse des documents par le charme des images. Il a le droit de dire : « J'ai introduit l'élégie dans le roman. » Vers la quarantaine, il jouit d'une immense autorité. Le ton noble, la haute sérénité de sa critique donnerait alors à penser qu'il est guéri de son amertume. Nous verrons qu'il n'en est rien et que, même alors, il accumule de petits flacons de fiel dans son armoire à poisons.

La révolution de 1848 bouleverse à la fois ses habitudes et ses opinions. Alors que Lamartine et Hugo se compromettent, chacun à sa manière, ils constatent chez Sainte-Beuve « une peur bleue ou rouge ». Les journées de juin lui font craindre la fin d'un monde, pour lui si confortable. « La sauvagerie est toujours là, à deux pas, et dès qu'on lâche pied, elle recommence... J'ai le deuil de la civilisation que je sens périr. Oh! comme on comprend mieux, en ce moment, que c'est une invention délicate et sublime... Toutes mes opinions politiques ont changé du jour où j'ai été convaincu de ce résultat d'observation morale : les hommes sont une assez méchante et plate espèce... » Le voici mûr pour accepter un coup d'État : « En vieillissant, on revient au pouvoir absolu pur et simple. » En 1849 il commence, au *Constitutionnel*, la série des *Lundis*. Ce sont encore des portraits, mais plus dégagés et plus brefs que ceux de *la Revue*. Le journalisme impose sa discipline. Le rythme rapide des articles fait qu'« il n'a pas le temps de les gâter ».

Favori de l'Empire, il passe au *Moniteur*. C'était presque devenir critique officiel et le ton devient pontifiant. Mais la faveur du régime lui fait perdre celle de la jeunesse. Il se sait impopulaire et il en souffre. Aussi, en 1865, accepte-t-il avec bonheur de reprendre, dans *le Constitutionnel*, un feuilleton hebdomadaire pour lequel toute liberté lui sera laissée. Là son allure se fait vive et même agressive. Il attaque le cléricalisme et reprend, en cette fin de sa vie, la critique de combat. *Les Nouveaux Lundis* sont plus passionnés, plus piquants et plus sévères que *les Causeries*. La polémique y usurpe souvent la place de l'histoire. Sophie d'Arbouville est morte depuis longtemps et les femmes qui règnent alors sur lui, sa « *famille improvisée* », ne lui imposent guère la

1. SAINTE-BEUVE, *Correspondance Générale*, tome VI, page 444. Lettre à Eusèbe Gaullieur.

délicatesse. Mais ce chanoine défroqué, bourru et paillard, garde une agréable vivacité de jugement. Passée la soixantaine, il est fermement décidé à ne pas rester en arrière. Il dîne avec les jeunes hommes : Taine, les deux Goncourt, Ernest Renan ; il loue leurs ouvrages. « Sur quels autels sacrifiez-vous ? » lui demandaient avec reproche ses contemporains. « Sacrificateur pour n'être point sacrifié, répondait-il. Vous ne savez pas : c'est un flot qui monte et, si nous n'entrons pas un peu dans leurs eaux, ils nous submergeront. » En 1867, il défendit Renan au Sénat et fit appel aux fidèles du « diocèse du bon sens ». Il ne se sentait plus tellement loin du Cyclope qui, de Guernesey, jetait des quartiers de roc sur l'Empire. Dans son cœur, je crois qu'il mourut réconcilié avec Victor Hugo. Je l'entends des idées, non du goût.

III

Eut-il une méthode critique ? Nous avons assez montré que, si l'on entend par là un système d'idées, une métaphysique, une éthique, ou même une esthétique en forme, ce sceptique n'avait rien de tout cela. La rigueur géométrique du jeune Taine, qui prétend faire sortir le génie d'une équation dont la race, le milieu et le moment seraient les termes, ne convient pas à l'esprit, tout de finesse, de l'auteur des *Lundis*. Il effleure parfois l'idée d'une histoire naturelle des esprits, d'une classification des âmes analogue à celle des plantes. Mais cette idéologie est de surface. Sacrifice à une mode intellectuelle. Taine est un médecin de laboratoire ; Sainte-Beuve, un vieux clinicien qui a vu beaucoup de cas, beaucoup appris et tiré de sa longue expérience quelques règles pratiques. « Ceux qui me traitent avec le plus de faveur, écrit-il, ont bien voulu dire que j'étais un assez bon juge, mais qui n'avait pas de code. J'ai une méthode pourtant, et, quoi qu'elle n'ait point préexisté, elle s'est formée chez moi de la pratique même, et une longue suite d'applications n'a fait que la confirmer à mes yeux... »

Cette méthode se rapporte à celle de Taine, mais elle en diffère par la souplesse. Avant tout Sainte-Beuve pense qu'il est difficile de juger une œuvre indépendamment de la connaissance de l'auteur : « Je dirais volontiers : *Tel arbre, tel fruit*. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale... » (Ce postulat est contestable et Alain, entre autres, faisait d'admirable critique en ne considérant que les œuvres toutes nues, mais j'expose et ne discute pas.) Comment connaître un homme ? Il faut le prendre d'abord dans son pays natal et dans sa famille. Ici Taine. On retrouve l'homme supérieur dans ses parents, dans sa mère surtout, dans ses frères et sœurs. Sainte-Beuve se plaît à rapprocher Chateaubriand et Lucile, Laure de Surville et Balzac. Encore qu'il ne le nomme point, il sait qu'Eugène Hugo, le fou, aide à comprendre Victor,

le visionnaire. Puis vient le chapitre des études et de l'éducation, le premier milieu, le premier groupe d'amis et de contemporains. « Le talent en demeure marqué. » C'est, par exemple, pour Hugo, *le Cénacle* et *la Muse Française*; pour Chateaubriand, le groupe Fontanes-Joubert-Pauline de Beaumont. Mais il est, pour tout auteur, un second temps, non moins décisif, c'est celui où le talent se corrompt, où les flatteurs le gâtent. Ainsi, aurait dit Sainte-Beuve, Hugo substituant, à la fin de sa vie, Paul Meurice et Auguste Vacquerie aux hommes de talent qui avaient entouré son adolescence. Mais à travers les avatars subsiste, chez tout auteur, un ressort caché, un mobile persistant; Taine dit : une « qualité maîtresse ». Le rôle du critique est de la dégager.

Ensuite il lui faut se poser, au sujet de l'auteur qu'il étudie, des questions qui semblent, au premier abord, étrangères à la nature de ses écrits. Que cherchons-nous? A connaître un homme et non un pur esprit. Comment était-il affecté du spectacle de la nature? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes? — Sur l'article de l'argent? Était-il riche, était-il pauvre? — Quels étaient son régime, sa manière journalière de vivre? — Enfin quel était son vice ou son faible? Tout homme en a un. Souvent il le cache en se jetant, avec affectation, dans l'attitude opposée à son penchant secret. Mais le critique subtil reconnaît la manœuvre. Rien ne ressemble à un creux comme une bouffissure. « Quoi de plus ordinaire, en public, que la profession et l'affiche de tous les sentiments nobles, généreux, désintéressés, chrétiens? Est-ce à dire que je vais prendre au pied de la lettre et louer pour leur générosité, les plumes de cygne ou les langues dorées qui me prodiguent ces merveilles orales et sonores? J'écoute et je ne suis pas ému... [1] »

Bref tracer des portraits et en tirer quelque formule qui définisse l'homme, par exemple : « Chateaubriand : un épicurien à l'imagination catholique », voilà ce qu'il se propose. Il est avant tout un grand biographe et c'est là le genre littéraire où les intuitions du moraliste trouvent leur meilleur emploi. Mais ce biographe n'a jamais écrit, sans doute faute de souffle, une seule biographie en forme. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, *Port-Royal* sont des ouvrages importants, riches; ce ne sont pas des livres construits et, même dans ce *Chateaubriand*, la figure centrale est sans cesse voilée par des ombres qui passent. Le triomphe de Sainte-Beuve, c'est le portrait court, de vingt à soixante pages. Seulement comme ces portraits sont très nombreux, comme ils arrivent à couvrir une toile géante, comme ils se recoupent et s'éclairent entre eux, Sainte-Beuve se trouve avoir fait, au cours de ses quarante années de critique, une œuvre immense d'historien des lettres, et aussi d'historien tout court. A la longue, ses références étaient devenues si nombreuses, ses connaissances si variées et si vastes qu'à propos d'un seul homme, premier rôle ou même comparse, il éclairait toute une époque.

1. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, tome III, page 29.

On a souvent décrit le soin avec lequel il préparait son article hebdomadaire. Son choix fait, il lisait avec une attention minutieuse l'ouvrage qui devenait le prétexte de son étude. Il l'annotait en marge, indiquant au vol les idées et les rapprochements suggérés. J'ai sous les yeux un exemplaire, qui lui appartint, d'un *François Villon* d'Antoine Campaux, livre duquel Sainte-Beuve partit pour un essai sur Villon. Les pages sont couvertes de fins traits qui soulignent les faits nouveaux, de points d'interrogation et de notes de cette écriture aérienne et facile, textes que l'on retrouvera dans l'article. Exemple, sur les *Testaments* de Villon : « *Ç'a été surtout pour lui une manière de distribuer bien des malices et des épigrammes à ses ennemis, à ses amis quelques bonnes paroles, ou quelques objets qui lui avaient appartenu, mais là encore l'épigramme, la farce, la contre-vérité se glissent. Il lègue ce qu'il n'a pas. Ce qu'il lègue repose bien souvent, comme on dit, sur les brouillards de la Seine* [1]... » Ailleurs : « *Villon n'est pas l'inventeur de cette forme de testament, d'adieu, de* congé. *Jean Bodel, Adam de la Halle d'Arras ont laissé des pièces dans ce genre. Il y a le Testament de Jean de Meung, le Testament de Patelin (celui-ci postérieur de date). Mais s'il n'a pas inventé cette forme de contrefaçon, parodie poétique des volontés dernières, il se l'est appropriée. Par le dessin net et tranché, par l'ampleur du contenu et par une verve de détail, par un sel mordant qui n'est qu'à lui, de sorte qu'on peut dire qu'il y a mis son cachet, qu'il a* scellé de son sceau *le Testament...* [2] »

Pendant toute la semaine, il lisait de nombreux livres autour de son sujet. Le département des imprimés de la Bibliothèque impériale le pourvoyait abondamment. Ses secrétaires l'aidaient à faire des extraits. Très épris de précision, il s'éclairait par des entretiens, des lettres aux spécialistes, des recherches sur les points douteux. Dans sa *Correspondance Générale*, si parfaitement éditée par Jean Bonnerot, on trouve des centaines de telles enquêtes exhaustives. Le matériel réuni, il s'y orientait avec une rapidité qui étonnait ses jeunes secrétaires. A la vérité, il écrivait la plupart de ses articles sans plan bien défini. L'ordre chronologique lui suffisait. Il alignait les anecdotes, les citations, les commentaires. Cela faisait une première esquisse, qu'il retouchait par additions et repentirs. Son mode de travail rappelle celui des peintres impressionnistes, qui cherchent moins à dessiner la forme d'un objet qu'à juxtaposer des touches justes. « Sainte-Beuve peint devant son public. » La ressemblance vient à la fin et sans qu'elle ait été, à la lettre, cherchée.

Six jours se passaient devant le chevalet. Le lundi, jour où paraissait l'article, le peintre se reposait. Le mardi, il entreprenait un nouveau

1. Ecrit en marge de la page 17 du *François Villon* de Campaux, exemplaire de Sainte-Beuve. Ancienne bibliothèque Auguste Vitu. Collection Simone André-Maurois.

2. Ecrit en marge de la page 88 du *François Villon* de Campaux. Le passage qui, dans les *Causeries du Lundi* (tome XIV, page 286) correspond au texte ci-dessus est abrégé, condensé. En particulier, la liste des prédécesseurs de Villon a disparu.

portrait. C'était, tout au long de l'année, une course contre la montre, mais cette vie laborieuse lui masquait le vide de sa vie sentimentale. « C'est le cœur qui est mort en moi, disait-il. L'intelligence luit sur ce cimetière, comme une lune morte. » L'article sur La Rochefoucauld (1840) enregistre l'acceptation stoïque d'une vie manquée, sur le plan intime comme sur le plan mystique, et marque, écrit Sainte-Beuve en 1869, le retour à « des idées plus saines dans lesquelles les années et la réflexion n'ont fait que m'affermir ». On pourrait dire de Sainte-Beuve ce que lui-même disait de son héros : « Le *je ne sais quoi* dont Retz cherchait l'explication en monsieur de La Rochefoucauld se réduit à ceci autant que j'ose le préciser : c'est que *sa vocation propre consistait à être observateur et écrivain* [1]... » Le critique-biographe, et autobiographe, des *Lundis* était la fin au service de laquelle était mis tout le reste. « Ce qui semblait un débris ramassé par l'expérience après le naufrage, composa le vrai centre, enfin trouvé, de sa vie... »

IV

Sainte-Beuve passait, et passe encore, pour méchant. L'affaire Adèle Hugo lui a nui, et aussi certains articles injustes et passionnés. On lui a reproché d'avoir été peu accueillant aux plus grands de ses contemporains. Qu'il ait défini Balzac « le Pigault-Lebrun des duchesses » désole et choque notre époque, ardemment balzacienne. Qu'il ait parlé de Stendhal-Beyle comme d'un homme du monde, aimable mais sans importance, nous paraît un manque presque incroyable d'intuition critique. Qu'il se soit demandé si Baudelaire, en se présentant aux suffrages de l'Académie Française, avait voulu faire une niche à la compagnie ou attirer l'attention de celle-ci sur Théophile Gautier, et qu'il ait ajouté, pour le défendre, que Baudelaire, serait, contrairement à ce qu'on pouvait craindre après avoir lu *les Fleurs du Mal*, un candidat poli, respectueux, exemplaire, un « gentil garçon » fin de langage et tout à fait classique dans la forme, cela surprend au plus haut point un lecteur du XXe siècle.

Pourtant, sur ces jugements, il y aurait fort à dire en défense de Sainte-Beuve. Le temps, par les triages qu'il opère, facilite singulièrement la tâche du critique posthume. Nous sommes aujourd'hui délivrés de Ponsard et de Casimir Delavigne. Vivants, ils s'imposaient par le succès. Jules Lemaître et Anatole France se sont trompés sur Verlaine et Mallarmé plus que Sainte-Beuve sur Baudelaire qu'il loue, en somme, de s'être construit « à la pointe extrême du Kamtchatka romantique un kiosque bizarre, coquet et mystérieux, où l'on récite des sonnets exquis ». S'il a peu aimé *Salammbô*, de quoi je ne le blâme pas, il a compris *Madame Bovary*. Quand il dit de la *Carmen* de Mérimée : « C'est bien, mais sec et dur... Un fond de *fashionable* chez lui inquiète et glace l'artiste »,

1. SAINTE-BEUVE, *Portraits de Femmes*, page 297.

je suis prêt à endosser la phrase, tout en admirant *la Double Méprise* et *le Vase étrusque*. Envers Balzac, envers Hugo après la brouille, les injustices de Sainte-Beuve sont au contraire trop évidentes. Là entrent en jeu les antipathies personnelles, les querelles passées, que le critique idéal oublierait, au moins le temps d'un article, mais qui gauchissent le jugement du critique réel. Car, pour être Aristarque, on n'en est pas moins homme.

Ici intervient cette fameuse méchanceté. Elle n'est pas niable. Les méchants sont des malheureux et Sainte-Beuve n'était pas heureux. Inconscient de sa gloire véritable, il regrettait les succès d'homme et d'écrivain qui lui avaient échappé et jalousait ceux qui l'avaient (croyait-il) emporté sur lui. Au début de sa carrière, n'osant les attaquer ouvertement, il minait leur position par des sapes tortueuses, ce qui le faisait juger perfide. Il conservait dans ses *Cahiers*, tout purs, les poisons que son âme avait distillés. Sur Hugo : « *Puissances à la fois puériles et titanesques... Son théâtre : marionnettes de l'île des Cyclopes... Grossièreté. Malices cousues de câble blanc... Caliban qui pose pour Shakespeare...* » Sur Lamartine : « *Jocelyn : des îles de poésie dans un océan d'eau bénite... Les Girondins : il laisse tomber sur la guillotine un rayon de sa lune d'argent... Le plus charmant des sots...* » Sur George Sand : « *Une Christine de Suède à l'estaminet.* » Sur Michelet : « *Nature de cuistre qui fait le pimpant... Il devient poète à la sueur de son front...* » Sur Edgar Quinet : « *Quinet, tout enivré de houblon, nous brasse des cuves de poésie...* »

Ces épigrammes enferment toutes une part de vérité, mais elles sont cruelles et ne tiennent pas compte des aspects louables des écrivains attaqués. « Qui dit le contraire? aurait, je crois, répondu Sainte-Beuve. Ce ne sont pas là des jugements, mais des notes prises en des instants de mauvaise humeur... Ce sont ici des couleurs à l'état de poisons ; délayez un peu ; vous avez des couleurs. » Et en effet, lorsque nous retrouvons dans ses articles traces de ces « poisons », c'est en quantité infinitésimale. La substance, dont une goutte à l'état pur tuerait un auteur, se trouve incorporée à une pâte abondante et riche, mais lui communique une indéfinissable, piquante et inoffensive saveur.

Tant qu'il vécut, Sainte-Beuve garda prudemment pour soi la clef de cette armoire aux poisons. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de l'avoir trop souvent entrouverte, et surtout d'en avoir répandu les substances nocives sans avouer qu'il en était le chimiste. « *Un homme d'esprit* me dit que... *Une femme distinguée faisait ce mot cruel...* » Sur quoi il cite ses propres *Cahiers*. Je possède un exemplaire des *Portraits Contemporains* où, à la fin d'un article assez sévère sur Vigny, il avait imprimé en note : « On peut dire encore de la manière et du ton du poète ce que Reynolds a écrit de certain peintre : «... *Comment ce qui en lui est orage et spectacle grandiose va-t-il ainsi s'adoucissant, s'estompant, se glaçant à l'extérieur? Pourquoi l'éclair même a-t-il un vernis?...* » Or en dessous de cette note perfide, on peut lire au crayon, de la petite écriture maligne de Sainte-

Beuve : « *Cette prétendue citation de Reynolds n'était qu'une manière d'insinuer mes critiques* [1]. » Voilà une forme d'insinuation qui est déplaisante. « *Pourquoi l'éclair lui-même a-t-il un vernis?* » était une épigramme brillante ; il fallait avoir le courage de la signer.

Ce courage vint avec l'âge et la renommée. Dans les *Nouveaux Lundis*, il n'a recours à aucun truchement pour dire ce qu'il a sur le cœur. Son article sur Victor de Laprade est aussi terrible que celui de Jules Lemaître sur Georges Ohnet. « *Poète élevé, froid et sage, monsieur de Laprade prend avec une fatuité naïve, son propre patron pour le patron universel... Il obéit à son tempérament et l'érige en théorie orthodoxe. C'est à faire sourire.* » M. de Laprade en veut au *goût* « *d'exprimer ce qu'il y a de plus fin et de plus instinctif dans le plus confusément délicat des organes. Mais, fi donc! Vous allez parler d'*organes *à monsieur de Laprade? Est-ce que les organes pour lui existent? Il s'en passe* [2]... »

Il arrange mieux encore Armand de Pontmartin : « *Méfiez-vous! Il vous invite, il vous reçoit chez lui, il est votre hôte, on se livre à son accueil bienveillant et il ne vous en respecte pas davantage, il vous en épargne d'autant moins. Demain il essayera de faire rire le monde à vos dépens. Mais c'est là un abominable procédé de maître de maison ; c'est une vraie traîtrise. S'il était moins bon chrétien et catholique, s'il était simplement un honnête homme païen, je renverrais monsieur de Pontmartin à des devoirs et des obligations envers Jupiter Hospitalier ; mais ces fils des Croisés (si tant est qu'il en descende) se soucient bien de Jupiter* [3]*!...* » Il ne faisait pas bon s'attaquer à Sainte-Beuve et, dès qu'il l'osa, il eut l'épigramme féroce, même à l'égard de ses amis ; « *L'exactitude est bien difficile à obtenir en tout ce qui concerne Charles Nodier, surtout si l'on a causé avec lui.* » Un peu d'amertume ne messied pas dans les talents sur l'âge. Le doux Joubert lui-même le reconnaissait.

V

Mais l'épigramme n'était qu'un des ornements du style de Sainte-Beuve, et la méchanceté qu'un des aspects de son caractère. L'exquise Marceline Desbordes-Valmore lui écrivit un jour :

Vous avez une plume, au vulgaire cachée,
Qui semble près du cœur toute vive arrachée,
Comme si quelque oiseau, divin et familier,
Logeait dans ce cœur tendre et s'y laissait lier.

Elle entrevoyait là un aspect vrai de cet ami « volage et sûr » (adjectifs agréablement contrastés). Au fond, tout au fond, Sainte-Beuve était —

1. Ecrit au bas de la page 345 des *Portraits Contemporains*, tome I, exemplaire de Sainte-Beuve. Ancienne collection Paul Muret.
2. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, tome I, pages 10-12.
3. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, tome III, page 42.

ou plutôt avait été — un cœur tendre. Un excès de tendresse, refoulé dès l'enfance, s'était aigri « Qui désire sans agir engendre pestilence », dit Blake. Je demeure certain que, les premiers mois de son amitié avec Victor et Adèle Hugo, Sainte-Beuve espéra trouver là un foyer et s'attacha sincèrement au jeune ménage. Puis l'assurance, trop magistrale, de Hugo blessa la timidité de l'ami. Parce qu'il bramait après la tendresse, Sainte-Beuve avait une grande capacité de souffrir et d'analyser la souffrance. Cette faculté le desservait dans la vie ; elle l'aida merveilleusement dans son œuvre.

Son triomphe est en effet dans la délicatesse des analyses. Il faut ici renvoyer le lecteur aux *Lundis* et plus encore à ces *Portraits de Femmes* qui unissent la grâce expressive des pastels de La Tour au chatoiement des peintres impressionnistes. Jamais il n'est mieux à son affaire qu'avec un modèle complexe et changeant comme Benjamin Constant ou Chateaubriand. Son style est alors celui des plus grands moralistes. S'il aima tant La Rochefoucauld, c'est qu'il était digne de l'égaler, tout en y ajoutant je ne sais quel *flou* féminin qui serait plutôt de madame de La Fayette.

« Point de beau style sans images. » Celles de Sainte-Beuve sont nombreuses et neuves. Je cite au hasard des pages feuilletées : « *L'essentiel, en littérature, est de devenir un de ces noms commodes à la postérité qui, à mesure qu'elle s'éloigne, ne pouvant toucher toute l'étendue de la chaîne, ne la compte plus, de distance en distance, que par quelque anneau brillant. Villon est de ceux-là : il fait anneau et il brille de loin à travers sa rouille* [1]... — *Si l'on se mettait à dire tout haut les vérités, la société ne tiendrait pas un instant ; elle croulerait de fond en comble avec un épouvantable fracas, comme ces galeries souterraines des mines ou ces passages périlleux des montagnes, dans lesquels il ne faut pas, dit-on, élever la voix* [2]... » Sur le style convulsif de Michelet : « *Je continue de courir le plus rapidement possible, sur ces notes aiguës et perçantes, comme sur un champ de blé dont les épis seraient des javelots* [3]... » Sur les soubresauts d'imagination de Benjamin Constant : « *Cela me fait l'effet de poissons volants, qui n'étant point faits pour voler, retombent bientôt* [4]... »

On voit que, si le poète de l'adolescence, au soir de la vie, a disparu, « derrière les nuages on aperçoit son reflet encore ». Le romanesque de *Volupté* illumine de ses feux mourants les cendres de ce cœur consumé. C'est même par ces deux traits qu'il convient de définir la particulière, l'originale critique de Sainte-Beuve. En dépit des coups de chapeau à Taine, il le savait bien : « *Ce que j'ai voulu en critique, ç'a été d'y introduire une sorte de charme, et en même temps plus de réalité qu'on n'en mettait*

1. SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, tome XIV, page 284.
2. SAINTE-BEUVE, *Portraits de Femmes*.
3. Cité par André Bellessort dans *Sainte-Beuve et le XIXe siècle*, page 288.
4. *Opus cit.*, page 288.

auparavant... Je ne suis pas un historien, mais j'ai des coins d'historien... Je veux de l'érudition, mais une érudition maîtrisée par le jugement et organisée par le goût... La critique, pour moi, c'est le plaisir de connaître les esprits, non de les régenter... Si j'avais à me juger moi-même, je dirais : Sainte-Beuve ne fait pas un portrait qu'il ne s'y mire... »

Ce dernier jugement est d'un homme qui se connaissait bien. Sainte-Beuve est allé, toute sa vie, à travers tant d'âmes et d'époques diverses, à la recherche de Sainte-Beuve. Il a parfois méconnu de vraies grandeurs parce que, comme Proust, il était un observateur si minutieux qu'il voyait les grands sentiments au ralenti, ce qui anéantit, hélas, le baiser d'Albertine, comme la flèche de Zénon ou le génie de Hugo. Mais, comme Proust aussi, il a lui-même atteint à la grandeur par l'étendue de sa recherche, par le souci constant d'aller à la fine pointe des nuances, et par l'authenticité de ses indirectes confessions. Si Marcel Proust, juge sévère, le lisait, le commentait et le pastichait, c'est que Sainte-Beuve, comme lui, excellait à déceler tous les éléments qui entrent dans la composition d'un sentiment et que Proust, en cette immense autobiographie que sont les *Lundis*, reconnaissait un génie fraternel.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE TRIOMPHE DU HÉROS

par Charles BAUDOUIN

(Collection Présences, Plon)

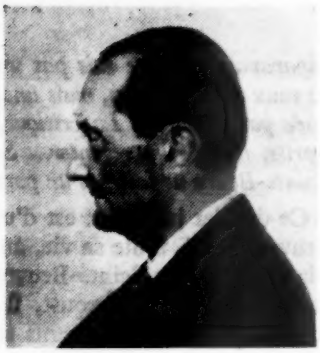
Aux deux méthodes traditionalistes d'interprétation des mythes, l'interprétation historique qui voit dans les personnages du mythe, dans les *héros*, des personnages véritables qui auraient accompli des exploits merveilleux ayant frappé l'imagination des peuples, et l'interprétation naturaliste qui ramène tout au « mythe solaire », deux méthodes nouvelles sont nées récemment : l'une, la méthode sociologique qui reconnaît dans les héros des personnifications de fonctions sociales, le roi, le prêtre, le pasteur, le guerrier ; l'autre la méthode psychanalytique qui décèle dans les thèmes mythiques les plus fréquents, des formes d'expression des « complexes » qui tourmentent la conscience humaine, individuelle ou collective, et que le médecin se charge de dépister, et de guérir.

C'est cette dernière méthode que l'éminent psychanalyste suisse Charles Baudouin applique à l'examen d'épopées aussi variées que *la Divine Comédie*, *le Ramayana*, *la Légende des Siècles*, *la Chute d'un Ange*, *la Jérusalem Délivrée*, etc. Les conclusions de l'ouvrage de M. Baudouin sont extrêmement intéressantes, et révèlent des aspects tout à fait ignorés du lecteur de *l'Iliade* ou du *Roland Furieux*. Quelle surprise, enfin, de retrouver associé à cette psychanalyse des mythes le Voltaire de *la Henriade*, si pauvrement épique et si maigre mythologiquement, ce rationaliste du « siècle des lumières » !

MARCEL BRION

(Suite de la Chronique bibliographique page 38.)

SYCORAX



par PIERRE BRISSON

As-tu oublié, Ariel, la mère de Caliban, la sorcière Sycorax que l'âge et la méchanceté avaient ployée en cerceau?...

SHAKESPEARE *(La Tempête)*.

I

MISSIÉ n'est pas là.

Les doigts crochus de sa main gauche serraient le bouton du verrou. Son épaule pesait sur le battant de la porte pour la maintenir contre une pression extérieure. Elle ignorait que Jacques, dans l'ombre du couloir, fût à quelques pas derrière elle.

De dos, sa cotonnade couleur de boue dont les ourlets rompus formaient un volant d'effilochures, ses jambes sillonnées d'épaisses varices pareilles à des marbrures de crasse, ses pieds traînant dans des savates d'homme en bisquain où subsistaient çà et là des touffes de laine noirâtres, tout son accoutrement faisait songer à ces tresseuses d'osier qu'on voit sur le bord du talus entre un chaudron et une haridelle à l'ombre d'une roulotte, ou mieux encore à une mendiante du parvis de Saint-Eustache.

Lorsqu'elle cirait les souliers de Jacques, le matin, accroupie sur le degré de sa cuisine, ses vieux genoux au menton, on cherchait la sébile.

Une voix de femme insista encore.

Une dernière pression fut tentée. Un coup d'épaule mit fin à tout espoir. La porte claqua en vibrant.

D'un bond, Jacques fut là :

— Vieille menteuse, vieille sorcière, vieille bique...

Il l'avait saisie par le bras avec violence, retournée d'une secousse. Il la poussait trébuchante en arrière, la rudoyait, la meurtrissait. Il la jeta comme un torchon dans sa cuisine.

Elle ne soufflait mot. Vue de face, elle était plus étrange encore. Son visage osseux, à larges méplats rabotés dans du chêne, surgissait d'un immense buisson de frisures en nœud de vipères à la Gorgone, résultat d'une forêt de bigoudis. La ride la plus élevée du front formant bourrelet cernait cette crinière teinte et travaillée par un coiffeur de banlieue. La bouche sans lèvres était taillée d'un coup de serpe au travers de la

mâchoire. Sa fermeture hermétique et un certain prognathisme la laissaient croire édentée. Des lunettes de laiton à verres en loupe grossissaient de façon impressionnante deux yeux usés comme des pierres de meule, des yeux pleins de menaces et de mutisme. On y lisait une soumission ancestrale au labeur, une vaillance de bête de somme et une révolte. Les tavelures des avant-bras indiquaient la soixantaine. Les mains étaient puissantes, brusques, agitées d'un léger tremblement. Sur ses ongles taillés au couteau s'écaillait un vernis rosâtre extrait d'on ne sait quel flacon au rebut.

Elle demeurait là, immobile, s'appuyant du poing sur le bord de l'évier. Jacques semblait hors de lui. Habituellement rigoureux dans ses expressions, il explosait en grossièretés.

— Vieille bique, vieille espionne, vieille loqueteuse... Qui vous a permis de renvoyer cette dame sans même lui demander son nom?... Vous n'avez que des ordures dans la cervelle... C'est une paire de gifles que vous mériteriez, une paire de gifles à vous dévisser la tête...

Il lança la porte avec tant de colère que la verrerie du placard et les assiettes se mirent à tinter.

Restée seule, elle saisit une casserole, la plaqua sur le fourneau à gaz, secoua le tiroir des couverts, poussa d'un coup de pied l'escabeau sous la table de bois blanc.

— Vieille bique, grommelait-elle, vieille bique... Je ne suis qu'une chienne... Une sale bonniche...

L'accent tudesque aggravait effroyablement la vulgarité de certains termes. Ses joues devenaient grises, son dos se voûtait un peu plus. Elle s'empara du balai rotatif et fit une entrée fracassante dans la petite antichambre encombrée d'objets. Elle heurtait de la boîte sonore la porte derrière laquelle travaillait Jacques, déplaçait les guéridons, rabattait la carpette, fourrageait le vestiaire et ses parapluies.

— Il défend qu'on le dérange... Il défend qu'on le dérange... Menteur.. Qu'est-ce qu'elle voulait celle-là?

Le feu courait et zigzaguait dans sa cervelle comme l'incendie sous la mousse.

Tout à coup elle se figea, puis s'approchant de la porte du bureau, se mit à croupetons, fit sauter près de la charnière à l'aide d'une épingle un éclat de bois, regarda par la fissure. Son oreille, en perpétuelle alerte, ne l'avait pas trompée. Jacques parlait au téléphone, avec la main sur la bouche en abat-voix.

Il était debout, ses cheveux grisonnants dépeignés, l'air lointain. Seuls ses doigts sans chair, par une agitation constante — un pianotage sur les tables, le dos de la chaise, le bras du voisin — indiquaient un état permanent d'impatience et de fébrilité. Conversation de faible intérêt apparemment. Sa physionomie démentait la politesse de ses intonations. Soudain son regard changea, se rembrunit, devint soucieux et attentif. Les rides verticales entre les sourcils se froncèrent. Il semblait interloqué.

— Vraiment?... Vous avez une certitude?... C'est très ennuyeux... Naturellement, vous pouvez compter sur moi... Entendu, je vais venir...

Il raccrocha. Les plis du front s'accentuèrent. Il se dirigea vers le cabinet de toilette. On entendit le choc du peigne et de la brosse sur la tablette de verre. Il réapparut, achevant de serrer sa cravate, passa son veston, décacheta rapidement les enveloppes déposées sur le bureau, regroupa quelques feuillets couverts de son écriture.

Redressée derrière la porte, Sycorax, la vieille guetteuse, avait saisi un chiffon de laine, essuyait le cadre d'un tableau.

Il passa en boulet.

— Je rentrerai déjeuner. Vous n'avez que deux heures pour déchiffrer mes lettres, fouiller mes poches et lire mes papiers.

***

Elle attendit le battement des portillons de l'ascenseur, le déclenchement du câble, le bruit du clapet de sécurité à l'étage inférieur.

Sûre alors de son royaume, elle prit son temps, acheva le ménage avec poigne et patience, essuyant une soucoupe comme on astique une soupière, époussetant un napperon comme on brosse un carrelage. Elle mastiquait ses pensées en ruminante, les faisait revenir, les tâtait, les broyait une à une par le lent va-et-vient d'une double rangée de griefs et de soupçons aussi solidement implantés que des molaires. Au même titre qu'un carton vide, un ruban de paquet, un gant dépareillé ou une semelle de pantoufle — jalousement enfouis au fond d'un placard — elle recueillait le moindre larcin fait à une conversation, le moindre fragment de billet, le moindre indice de quoi que ce soit. Il fallait qu'elle sût. Il le fallait pour satisfaire un instinct dévorant dont elle tirait vanité et dont les obscurs pouvoirs lui échappaient. Sa peine et ses fatigues semblaient entourées de malheur. Il y avait de l'araignée dans son cas. Elle pouvait pendant des nuits attendre, immobile, dans un recoin d'ombre derrière une porte pour foncer brusquement sur un secret pris dans sa toile. Ayant saisi sa proie, elle l'emportait vivante à l'abri des regards, la retournait entre ses mandibules et lentement la suçait jusqu'aux dernières gouttes. Dans les replis de sa vieille cervelle on trouvait de la ruse, de la prétention, de la souffrance, de l'abnégation et, de façon souterraine, des maléfices. Elle venait des ténèbres du Nord. Sa chambre, au bout de l'appartement, ressemblait à un grenier d'alchimiste. Elle en défendait farouchement l'accès, ne s'absentait jamais sans emporter sa clé. Jacques, parfois, l'obligeait à ouvrir.

— Êtes-vous chez moi, oui ou non?

Elle restait debout sur le seuil, prête au martyre. Les meubles avaient été relégués dans un coin. A la tête d'un sommier privé de support, une caisse d'emballage sans couvercle et retournée servait de table de nuit. En la soulevant on découvrait un amas de hardes parmi les-

quelles de mystérieux baluchons de toile à matelas, ceinturés de rubans de confiseur. Deux étagères frappaient les regards : l'une, surchargée de pots d'onguents de toutes tailles, la plupart aux étiquettes défraîchies ; l'autre, de flacons et de fioles pharmaceutiques. Un carton à demi crevé sur le sol vomissait d'informes paperasses. Sur un morceau de coffrage formant bibliothèque s'entassaient des gobelets de cuivre, un plumier, un crucifix, des agendas, une bibeloterie de chiffonnier. Une cassolette d'argent brillait sur un réchaud. Un portrait ancien très inattendu et d'allure balkanique — jeune garçon à pelisse et à bonnet de fourrure avec un yatagan passé dans une écharpe à glands — dominait le lit.

C'est là qu'elle se retirait, sa besogne accomplie, remuant, furetant avec un bruit de rat grignoteur, rassemblant ses trouvailles du jour, arrêtant ses plans du lendemain et laissant la porte entrouverte, mais de telle façon qu'on la croyait fermée.

Le balayage de l'antichambre mené à bonne fin, elle poussa le verrou de la porte palière afin de se garantir contre une surprise et pénétra dans le vrai domaine de ses récoltes.

D'abord, la salle de bains.

Elle haïssait les visites féminines. Elle les haïssait avec un intérêt brûlant. Avant toutes choses elle en cherchait les traces : grains de poudre projetés par la houpette au coin du miroir, légère empreinte rouge sur le bord du verre à dents, menus objets qui, retrouvés et mis en évidence ou dérangés et remis à leur place, montraient qu'elle « savait » ce qui s'était passé. Son triomphe, certains soirs, en préparant la couverture était la découverte sous le traversin, dans un lit refait par décence, de quelque peigne d'écaille. Elle exultait, crachait dessus, le dressait comme une potence dans la coupe d'onyx près de la lampe de chevet en l'étayant par une boîte de pilules. Lorsqu'il s'agissait d'une trouvaille moins intime, mais d'origine évidente, un scénario intervenait.

Le soir achevant de débarrasser la table volante où Jacques venait de dîner seul, elle murmurait tout à coup, sans interrompre l'ouvrage :

— J'ai trouvé un objet.

— Ah oui, quel objet ?

Pas de réponse. Elle disparaissait dans la cuisine, empilait bruyamment des assiettes, revenait.

— Quel objet ? Vous m'entendez ?...

Elle pliait lentement les pieds de la table.

— Un objet à cette dame.

— Quel objet ? Où est-il ?

Déjà repartie, elle préparait minutieusement le plateau à café, l'apportait, le déposait sur le trépied habituel, remplissait la tasse.

— Je l'ai mis dans la commode.

— Vous êtes odieuse avec vos mystères, qu'est-ce que c'est ?

Pas un mot. Elle prenait une figure d'esclave jetée aux fers et s'en allait en claquant la porte.

Jacques, résigné, marchait droit au tiroir le plus rebelle, celui du bas contre lequel il fallait s'arc-bouter en pestant. L'ayant ouvert il tâtonnait, palpait les endroits difficilement accessibles, finissait par découvrir entre deux chemises quelque chose et ramenait un vieux gant noir oublié huit jours plus tôt.

Il avait passé la soirée seul la veille. L'inspection s'engagea sans grand espoir. Mais soudain, devant le flacon d'alcool non rebouché elle s'arrêta, comme frappée par une anomalie. Promenant ses regards elle remarqua le peigne et la brosse laissés sur la tablette, une serviette jetée en boule dans un coin, désordre absolument contraire aux habitudes maniaques de Jacques. L'intuition d'un événement inattendu et sérieux l'envahit. Le changement de visage pendant la conversation téléphonique... Dans la plupart des cas, dès les premiers mots, elle mettait un nom à l'autre bout du fil... Elle n'avait rien démêlé... Ce brusque départ... Ce visible souci...

Intriguée au plus haut point et traînant la savate, elle se dirigea vers le bureau. De ses mains de travail faites pour la bêche ou la charrue, elle tira d'abord sur le tiroir de gauche. Divisé en plusieurs cases, il contenait le papier à lettres de la Banque du Tonkin où travaillait Jacques, des cartes de visite, des enveloppes et un carnet de chèques. C'est lui, d'abord, qu'elle saisit. Doublant ses lunettes par une loupe, elle examina le dernier talon. Il datait de l'avant-veille. Elle le connaissait. Rien d'anormal. Elle souleva les feuilles de papier à lettres. Elle savait que Jacques, parfois, conservait là quelques coupures et quelques notes au crayon. Rien non plus. Dans le tiroir des dossiers les dispositions des sangles, soigneusement repérées, indiquaient qu'aucun d'eux n'avait été ouvert. La corbeille ne restitua que les enveloppes décachetées tout à l'heure et les prospectus qu'elles contenaient.

Sur le bureau lui-même, un billet chiffonné attira son attention. Il semblait avoir été jeté, puis repris et grossièrement défroissé du tranchant de la main. L'écriture masculine lui était inconnue. Pas de signature.

Elle s'installa dans le fauteuil pour le déchiffrer. Ce genre d'exercice réclamait d'elle une contention très supérieure au jeu normal de ses facultés. L'espionnage domestique, devenu l'objet de sa vie et qu'elle s'attachait sans cesse à perfectionner, la haussait au-dessus d'elle-même. Ses victoires représentaient une conquête, un témoignage de discernement et de finesse dans la ruse. Elles entretenaient une fierté qui devenait à son tour un stimulant pour des surveillances plus minutieuses et plus ténébreuses encore. Une certaine rancune intervenait et un obscur esprit de vengeance. Non pas contre les êtres, ni même contre un rang social, mais contre les fonctions qu'avec humiliation elle remplissait trop bien. Elle était faite pour servir, se plier à la tâche, appartenir au « maître » et consentir, s'il s'agissait de lui, aux plus rudes besognes. Mais ces besognes, exécutées par ordre, l'avilissaient à ses propres yeux. Elle refusait l'égalité

avec les servantes dont elle épiait les fautes pour les dénoncer. Couverte de loques, elle souhaitait la considération. Des songes de paysanne flattés à la ville dans sa jeunesse, puis déçus avaient laissé une amertume. Capable d'un dévouement sans bornes, elle sentait en même temps remuer dans son passé et brûler dans son sang une haine de classe, une haine vivante, meurtrière. La façon pour elle d'obtenir la supériorité que la vie lui refusait était de surprendre, de détenir les secrets de ceux dont elle subissait la loi. Elle se savait dure et forte, de la trempe de celles qui pour la rébellion vont aux barricades et s'arment d'un fusil. Ses rapports avec Jacques la déconcertaient en l'irritant. Il la traitait avec confiance et sans égards, ne lui réclamant jamais un compte, refusant d'examiner son livre, mais procédant par commandements et ne la consultant sur rien. Elle ressentait de la colère, de l'attachement et un respect dont elle se vengeait en fouillant sa vie. Tout cela informulé, bien entendu, avec des préoccupations dominées par la vaisselle, la lessive, le balai. Elle se connaissait peu, n'avait guère les moyens de se connaître. Des bizarreries, certains jours, la rendaient inquiétante. On se demandait si elle n'était pas l'instrument de forces étranges, liées à certaines sorcelleries du destin.

Penchée sur le billet, elle l'explorait lettre par lettre. Les termes assez énigmatiques ne révélaient rien, mais indiquaient une circonstance inhabituelle. Elle épela à mi-voix :

Vous avez tort de ne pas vous alarmer. En tout cas, je réclame le concours que vous m'avez promis. *Je vous téléphonerai demain.*

Une date à la place de la signature : celle de la veille. Le trait soulignant le mot « promis » avait la violence d'une menace. La corrélation entre le billet et la conversation téléphonique lui parut évidente. Elle plissait le front dans un effort de découverte. Ses yeux rencontrèrent la pendule. Elle sursauta. Il était temps d'aller au marché.

Agitant comme un grelot dans sa tête le problème du billet, elle décrocha parmi les torchons du placard son manteau. Une poche largement percée laissait pendre deux doigts de gant ou plutôt deux bouts de lanières. Une cordelette en lapin autour des poignets et quelques poils sur le col rehaussaient le tout. Elle attrapa près de la pelle à poussières le chapeau sans lequel elle ne sortait jamais. Cet étonnant ustensile de paille blonde, aux bords en montagnes russes, laissait jaillir de biais deux longues marguerites. Le laiton des tiges, épuisé par l'âge, formait des arcs vacillants et les corolles balançaient à hauteur de l'oreille leurs pétales de vieux taffetas. Un reste de voilette s'accrochait en flottant aux débris d'un ruban de faille rose. L'édifice couronnant la chevelure de vipères ne passait pas inaperçu.

Elle s'engouffra dans l'escalier de service au bas duquel veillait — ou plutôt ne veillait pas — son ennemie déclarée, madame Victor, la concierge.

Avec d'abondants avantages et bien que sexagénaire, madame Victor

avait de la pétulance. Surtout et plus encore, elle avait de la voix. Une voix dont les glapissements dans l'interpellation défiaient toute risposte. Elle était généralement interpellante à l'égard du personnel de l'immeuble, des fournisseurs et des invités sans pourboires. Elle l'était sur un ton suraigu à l'égard de son ennemie, « la sorcière » comme elle l'appelait, dont les prétentions lui paraissaient insolentes. Elle l'avait été du moins.

Depuis un récent incident, elle se drapait dans un dédain où persistaient les plus perfides intentions. Lorsqu'un heureux sort permettait à madame Victor de croiser « la sorcière » dans le couloir obscur qui serpentait vers la sortie, elle avait l'habitude de lui écraser distraitement du talon quelques orteils. Ayant, un matin, appuyé avec une sauvagerie particulière, elle crut comprendre — c'était là sa version — que « la sorcière » allait lui cracher au visage. Elle poussa préventivement des clameurs dont l'immeuble entier fut glacé d'effroi, clameurs qu'elle ponctua par une retentissante paire de claques. A vrai dire ces claques, dans l'esprit de madame Victor, n'avaient qu'une importance toute secondaire. Elles représentaient une façon un peu vive de s'exprimer. Sous le coup de cette double gifle, son ennemie s'était d'abord crue foudroyée. L'offense était si monstrueuse — être frappée, elle, par une madame Victor! — qu'elle avait pu hésiter entre le sarcasme et le pugilat. Elle choisit finalement le silence.

Dans les jours qui suivirent, ayant informé Jacques, par bribes et suivant sa méthode syncopée, de ce sombre épisode, elle avait insinué que madame Victor était une espionne, surveillait et commentait ses visites, ce qui d'ailleurs était rigoureusement exact. Elle avait ajouté que madame Victor, penchée la nuit sur une casserole, décollait les enveloppes afin de lire les lettres — ce qui devenait une criante calomnie, toute lecture représentant pour madame Victor une fatigue notoirement excessive.

La loge, dont madame Victor aimait peu le séjour, était vide au moment où elle passa.

Elle se dirigea vers le marché voisin dans la rue étroite qui contournait l'église et qu'emplissait à intervalles réguliers le fracas du métro aérien. Les achats constituaient pour elle une expédition guerrière et généralement punitive. Du crémier au grand magasin en passant par le ressemeleur et la matelassière, tous les commerçants, quels qu'ils fussent, n'avaient qu'un objectif : lui voler son argent — car, sur ce point, elle s'identifiait avec Jacques — en lui vendant à prix d'or des produits inférieurs.

Devant l'escalope que l'étalier lui plaçait sous les yeux dans un morceau de papier bulle, elle prenait l'expression du dégoût, de la menace et de l'invective.

— Si je lui donnais ça, Missié me le jetterait à la tête

— Quoi, votre « Missié »? Qu'est-ce qu'il a, votre « Missié »? C'est l'empereur de Chine?...

On la repérait de loin et le sobriquet de « la sorcière » répandu par madame Victor la désignait dans toutes les boutiques.

Exigeant le premier choix, proclamant que rien n'était jamais assez bon pour « Missié » et faisant esclandre à propos du prix, elle était d'autre part attirée par les grappes de clients un peu misérables, un peu haillonneux. Elle se trouvait à l'aise dans le ruisseau pour une longue attente, relevant le lapin de son col, le poing dans la poche, laissant pendre la toile cirée cousue de ficelle et crevassée par l'usure qui lui servait de cabas.

Après avoir inspecté l'étalage, elle entra dans la charcuterie, demanda de l'andouillette viennoise, la seule, affirmait-elle, que « Missié » pouvait tolérer et sachant que cette andouillette n'était qu'un songe. La patronne, continuant à débiter une mortadelle au hachoir rotatif, ne fit que hausser les épaules et livra sans commentaires les deux tranches de jambon qu'ensuite et en maugréant elle lui demanda. Deux autres courses furent expédiées sans histoire. L'affaire du billet restait prédominante. Elle se hâta, non par crainte d'un retard pour le déjeuner, mais par impatience de se trouver dans la place, prête à répondre à un appel téléphonique éventuellement révélateur, à recevoir quelque visite, à recueillir un indice. Elle aperçut madame Victor qui, avec beaucoup de bruit et peu d'entrain, tapait un paillasson contre la pierre d'angle du vestibule. Elle la croisa comme on traverse une ombre, prit le monte-charge et, dans un brinquebalement de ferraille, fut hissée à son étage. En ouvrant la porte de la cuisine, elle aperçut, en évidence sur la table, une feuille de carnet. Avant même de déposer ses provisions, elle s'en empara. Ce ne pouvait être qu'une note de Jacques. Nul autre ne possédait les clés. Elle était de lui, en effet — un griffonnage : *Je ne rentrerai pas déjeuner, laissez-moi un plateau ce soir*. Elle restait là, debout, tenant la feuille. Si Jacques était revenu, ce ne pouvait être que pour chercher quelque chose. Autrement, il aurait averti par téléphone. De pareils contre-ordres étaient d'ailleurs fort rares de sa part. Elle regarda l'heure, fit un laborieux calcul et conclut qu'il n'avait pas dû s'absenter plus de cinquante minutes. Par conséquent... Par conséquent quoi?... Elle dut s'avouer qu'elle ne comprenait rien. Elle se demanda, non sans déception, s'il s'agissait d'un vrai mystère. Pourtant l'extrême fureur de Jacques, son visage au téléphone, le départ brusqué pour un rendez-vous, le billet froissé, ce contre-ordre...

En pénétrant dans le bureau, elle s'arrêta cherchant du regard quelque trace de son passage, un objet déplacé, un fauteuil de guingois, le creux de son genou dans le divan lorsqu'il avait à prendre un livre sur l'étagère... Tout semblait inchangé. L'éparpillement des papiers qui couvraient le buvard restait le même. Elle ne pouvait qu'attendre.

Retournant à son fourneau, elle fit chauffer un peu de lait qu'elle versa dans un bol avec des croûtes de pain raclées la veille sur la nappe. Pour se donner du ressort, elle compléta ce repas d'asile de nuit par une ration de whisky dans un verre à côtes ébréché. Elle buvait peu et rarement, mais prélevait par principe de temps à autre une dîme sur les boissons de prix.

Elle n'était pas seulement impatiente de savoir. Elle était inquiète et même effrayée. Elle pouvait l'être...

Elle pouvait se demander si elle n'avait pas, sans innocence, attiré le malheur sur Jacques.

D'étranges démons l'inspiraient certains jours, tournoyaient invisibles autour de ses ruses, insinuaient un poison dans ses veines. Ces crises intervenaient surtout lorsqu'il s'agissait de nuire à une femme, quelle qu'elle fût, qui obtenait de Jacques un pouvoir ou même une fraction de pouvoir sur elle. Elle le détestait alors et, dans sa bouche édentée, laissait la nuit rouler d'abominables injures. Les guenilles qu'elle exhibait prenaient à ses yeux une valeur de représailles et de vindicte. Elle espérait flageller Jacques, l'offenser, l'humilier en montrant une souillon chez lui, en offrant le légumier à la convive avec un pouce noir dans le plat, en refusant le couteau sale et en le replaçant brutalement à côté de l'assiette. Si elle avait pu barbouiller de suie ce visage heureux, elle l'eût fait. Le lendemain de ces manifestations explosives, sentant la menace du renvoi, elle feignait la soumission, s'infligeait des travaux supplémentaires pour montrer son zèle, offrait même ses services à l'ennemie. Mais les violences tourbillonnaient au fond du gouffre. Elle servait Jacques depuis dix ans et c'est depuis peu que cet exclusivisme prenait un caractère sauvage. En le voyant vieillir, elle le voulait solitaire. Elle eût été bien en peine de définir ce qu'elle ressentait. L'infection d'origine était à coup sûr l'envie greffée sur le sentiment de l'injustice — envie d'un sort entrevu, puis refusé au printemps de son existence. Certains souvenirs la hantaient et, peu à peu déformés, brillaient dans ses nuits comme des mirages. Devenue flaireuse de bonheur, attirée par lui, elle montrait les crocs lorsqu'elle le rencontrait. Les flammes dansantes de ses yeux étaient non pas d'une chienne, mais d'une louve trottant d'un pas oblique au crépuscule à la lisière du bois, surveillant celui dont les Puissances magiques lui avaient confié la garde, prête à plonger sa gueule dans les entrailles de ceux qui le menaceraient, capable aussi de lui sauter à la gorge. Elle n'était domptée qu'à demi et certains soirs, la plus sifflante des Érinnyes l'excitait de son fouet. Secrète en toutes choses, elle inclinait vers la cabale et le sabbat et, en d'autres temps, eût risqué le bûcher pour des vénéfices. Caliban, le monstre, la brute, le gnôme révolté des ténèbres, rampant au plus profond de la matière, était bien son fils. Elle avait toujours vécu le front sur sa besogne et ses soixante ans la

courbaient davantage. Il y avait une vaillance animale en elle, une fierté d'âme et d'inavouables tourments.

Jacques, au début, l'avait redoutée. Il avait cru nécessaire de recueillir des renseignements de police. Rien dans son dossier d'étrangère venue des régions boréales ne prêtait au soupçon. Il l'avait gardée, tolérant ses excès comme on accepte dans une maison mal close le danger et les grognements d'un molosse.

D'être percée à jour l'humiliait, la déroutait, lui laissait un malaise inexprimable. Jacques, marquant qu'il se savait espionné et n'en prenant aucun souci, semblait la tenir pour rien. L'idée qu'il pouvait s'en gausser avec « cette dame » la blessait au fer rouge. Elle aspirait à être crainte. Elle y aspirait par moments avec une telle frénésie qu'elle eût saisi un hachoir et se serait tranché le poignet si cette mutilation et ces éclaboussures de sang inspirant l'épouvante avaient pu tuer la raillerie. D'autre part, elle souffrait de la clarté comme un termite tiré de la termitière. Elle avait besoin de ténèbres pour vivre. Il fallait qu'une part de ses agissements fussent secrets. Sa révolte lorsqu'on forçait l'entrée de sa chambre était un signe. Jacques croyait l'avoir désarmée en la démasquant. Il l'avait au contraire — et malgré elle — poussée au pire. Son orgueil bafoué exigeait qu'elle devînt dangereuse et que la clairvoyance de Jacques fût une duperie. Pour cela il suffisait non plus seulement de se renseigner elle-même, mais d'en renseigner d'autres... C'est à cela qu'elle avait cédé, à cela qu'elle songeait devant le verre vide que serrait sa vieille main.

Un certain Christian, locataire d'une chambre sous les combles était entré en relations avec elle. Il se disait étudiant en médecine. L'appartement au dernier étage de l'immeuble n'était pas loin de sa mansarde. Un soir il avait frappé à la porte de la cuisine et, avec toutes sortes d'excuses et de respects, lui avait demandé de conserver jusqu'au lendemain un médicament dans la glacière. Des demandes du même ordre s'étaient renouvelées. Il manifestait une extraordinaire gratitude, lui marquait qu'il la situait au-dessus des pourboires en lui offrant de menus cadeaux. De prévenance en prévenance, elle avait accepté avec satisfaction le rôle de protectrice. Certaines sorties au cinéma avaient achevé de la conquérir. Christian, bon psychologue et attentif à l'être, avait compris que des entreprises galantes — si bercée d'illusions qu'elle fût — l'eussent mise en méfiance, mais que le fait d'être aperçue à plusieurs reprises par madame Victor sortant avec un jeune homme lui procurerait une satisfaction voisine de l'ivresse.

Soucieuse de se faire valoir, elle parlait de Jacques, de ce qu'elle savait de lui, exaltant sa valeur, son autorité, l'étendue de ses relations, la confiance qu'il lui témoignait et accroissant par là sa propre importance.

Un jour, Christian avait orienté la conversation vers la vie intime de Jacques et singulièrement vers cette fameuse « dame » sur laquelle

il semblait lui-même et de façon surprenante assez renseigné. Il avait senti qu'il touchait au point vif.

Soudain, comme une sorcière sous la lune, Sycorax lui était apparue. Elle avait brusquement redressé la tête, planté droit ses yeux dans les siens, s'était tue, immobile. Les pensées qui la jetaient aux écoutes, la dressaient sans souffle derrière les portes, venaient de s'éveiller.

Jusque-là nul, jamais, n'y avait eu de part. Durant quelques secondes, elle pressentit le péril qu'il y aurait à laisser explorer les ténèbres où macéraient ensemble ses découvertes et ses rancœurs. Mais une tentation aussi soudaine que la foudre l'avait traversée : l'inexplicable désir d'aider à l'enfantement d'un drame. Une sorte d'injonction l'avait contrainte à rompre son mutisme. La brèche ouverte, le flot s'engouffra.

Christian, qu'elle connaissait à peine, était ainsi devenu son confident. C'est elle qui l'appelait pour lui livrer toute fraîche la révélation du jour. Le plaisir de raconter ajoutait à son zèle, la rendait plus experte, plus vive dans ses larcins, plus adroite à en tirer parti, plus clairvoyante dans ses déductions. D'autre part, ses sentiments, en s'exprimant, s'étaient accentués et parfois même révélés à ses propres yeux. Les mots prononcés ont un grand pouvoir : celui d'accomplir le destin. Ce que le silence maintient en suspens et presque à l'état de songe devient, dès que des paroles sont dites, une irrévocable réalité.

Au début, il était essentiellement question de la « dame », des variations de son pouvoir sur Jacques, des ambitions qu'elle pouvait nourrir, de ses manœuvres et faux semblants, de tout ce qu'une ardente malveillance pouvait surprendre, déceler ou inventer pour la peindre sous des traits détestables. Christian y aidait. Il prétendait avoir par de tierces personnes quelques indications sur sa duplicité et notamment sur le passé de sa vie amoureuse. A vrai dire elles demeuraient assez vagues, sentaient l'improvisation. Elles n'en étaient pas moins attendues et englouties avec une prodigieuse avidité.

Or récemment, la curiosité de Christian s'était, d'une façon beaucoup plus précise, attachée à Jacques. C'est sur lui qu'il la faisait parler ou plutôt qu'il s'efforçait de la faire parler. Et non pas à propos de ses manies domestiques, de ses soirées intimes ou du degré de son aveuglement, mais sur ses rendez-vous à l'extérieur, ses travaux à la Banque et la nature des documents qu'il rapportait chez lui.

Depuis quelques semaines — les questions de Christian le lui soulignaient — elle respirait un mystère dans la vie de Jacques. Il fallait son extrême vigilance pour le percevoir. Cela ne s'était traduit par aucune rupture d'habitude, aucun nouveau visage, aucune correspondance remarquable. Il s'agissait d'une modification de climat : nervosité qui, déjà grande, s'était encore accentuée et se traduisait par des tressaillements lorsqu'en sa présence éclatait la sonnerie du téléphone ; colères qui, à propos de peccadilles, atteignaient certains jours un pa-

roxysme voisin de l'égarement. En outre elle se sentait surveillée par lui. Elle avait à plusieurs reprises, la nuit, entendu ou plutôt deviné son pas dans le couloir. Il venait s'assurer que sa porte était vraiment close. La façon dont ce matin même il s'était posté derrière elle sans qu'elle s'en doutât, son explosion, sa fureur : tous ces indices révélaient des soucis insolites.

Elle avait d'abord opposé une certaine résistance aux sondages de Christian dans ce domaine. Un jour où, maladroit et s'impatientant des éternelles redites à propos de « l'ennemie, il s'était écrié : « Ce n'est pas de cela qu'il s'agit...! » elle s'était arrêtée, interdite et tout à coup soupçonneuse. Il avait rétabli la confiance par une inspiration dont il ne mesura qu'après coup la valeur.

— Vous ne comprenez donc pas qu'elle est dangereuse, qu'elle l'attire certainement dans de mauvaises histoires.

A l'appui de son invention, il avait, sur un ton goguenard et sans marquer trop d'intérêt, rappelé un passé d'aventures qu'il prétendait connaître.

L'effet avait été foudroyant. Il venait de lancer la louve en piste. Son visage, dans ces moments-là, prenait une effrayante expression. Elle semblait avaler ses propres lèvres, son nez plongeait vers le menton, dans ses yeux rétrécis subsistait un seul point d'incandescence, mais d'une intensité d'astre ; levée de son tabouret de cuisine, elle écartait les jambes ; sa tête, aux yeux cerclés d'ombres et de reflets comme ceux d'une chouette, se projetait en avant ; la courbure accentuée du dos la rapetissait, et ses deux fortes mains pendantes tremblaient autour des genoux.

Comblant le vœu secret de Christian, elle avait dès lors modifié son espionnage en se préoccupant avant toutes choses de découvrir les raisons de la nervosité de Jacques, l'emploi exact de son temps et surtout ce que contenait une pochette à serrure qu'assez souvent il emportait le matin, laissait à l'extérieur et rapportait le lendemain visiblement plus épaisse.

Un jour de la semaine précédente, après le déjeuner, Jacques venant de partir, elle avait aperçu à droite du buvard à coins sur le bureau la pochette de cuir vert, le pêne de la petite serrure dorée hors de la gâche. Craignant un retour, elle avait attendu avant de s'en saisir, puis, au bout d'une heure, s'était résolue. L'ayant ouverte et explorée, elle la crut d'abord vide. Un examen plus attentif lui fit découvrir dans la plus haute poche dont la fente se distinguait à peine, deux feuilles de papier pelure jointes par une agrafe en demi-pastille — deux feuilles évidemment oubliées. Elle les sortit entre le pouce et l'index, les étala avec une extrême précaution.

Il s'agissait d'un document dactylographique sans en-tête ni signature. Sur la première feuille figurait une liste de noms et prénoms suivis

d'adresses avec le numéro et la rue, sans la localité. La plupart lui semblèrent de Paris. Les autres, les dernières où une initiale en fin de ligne devait indiquer le lieu, paraissaient de consonance italienne.

Sur l'autre feuille, disposés en liste également, figuraient les noms d'une dizaine de villes de France et de Belgique avec, en regard, des dates dont les unes étaient antérieures à ce jour et les autres postérieures.

Elle lut et relut attentivement les noms du premier feuillet. Aucun d'eux ne lui était connu. Elle pressentait l'importance de sa trouvaille, s'irritait de n'y rien déchiffrer.

Elle savait Christian dans sa chambre. Il s'était arrêté, comme presque chaque jour, au moment du café pour boire debout et d'un trait la tasse qu'on lui réservait.

Il pouvait être quatre heures. Le mois de janvier touchait à sa fin. Le jour déclinait. Elle craignait d'allumer la lampe, la lumière étant visible de la rue, même rideaux tirés, en raison du vitrage d'atelier qui prolongeait la fenêtre. Le temps pressait. Elle se décida. Elle subissait le même choc, la même injonction avec la même fatalité qu'à l'instant de ses premières confidences.

Elle courut à la chambre de Christian, frappa du poing. Ouvrant aussitôt, il la vit avec surprise. Elle ne se présentait jamais qu'appelée par lui pour l'aider à son ménage.

— Venez, venez...

Elle le tira par la main. Sa peau sèche était brûlante. Une flamme colorait son visage. Traversant la cuisine en courant, elle lui fit franchir le seuil du « sanctuaire », le poussa vers le bureau, lui désignant les deux feuillets.

Le regard de Christian, complètement délivré de son enjouement habituel était devenu grave, sa physionomie tendue. On sentait chez lui un inexprimable intérêt. Assis au bord du fauteuil, il se penchait sur la liste. Il avait pris un crayon dans sa poche, le tourmentait, le tournait entre ses doigts. Sa fébrilité s'accentuait. Il sauta le pas.

— Pour vous renseigner, dit-il, je dois prendre note de ces noms.

Il avait arraché une feuille du bloc et, sans attendre la réponse, copiait les listes.

Elle était debout, penchée en face de lui. Les ombres du crépuscule d'hiver déformaient ses traits. Ayant achevé, il leva la tête, l'aperçut. Il eut un recul de frayeur...

Dans la cuisine, donnant la lumière, elle paraissait revenue au calme.

— Tâchez de savoir, lui disait-elle.

Il avait hâte de la quitter.

Ayant franchi le seuil, il s'échappait déjà. Elle s'avança sur le palier.

— N'en faites pas mauvais usage au moins.

Il y avait de cela quatre jours.

Le lendemain, Christian n'était apparu qu'un instant, avalant aussitôt son café et maintenant la porte entrouverte.

— J'ai tenu à venir, je suis horriblement pressé, je ne sais encore rien...

Elle n'avait pas eu le loisir de glisser la moindre question.

Le jour suivant, c'est-à-dire avant-hier, il avait frappé à l'heure habituelle, était entré d'un pas calme avec une physionomie très différente Assuré de l'absence de Jacques, il s'était, contre son habitude, assis sur la chaise de bois. Sa mine semblait déconfite et son ton étudié.

— Je n'ai rien pu découvrir et je me demande s'il y a quelque chose à découvrir. J'ai vérifié certaines adresses, elles sont exactes et les noms indiqués sont connus des concierges. Ils n'apprennent rien. Peut-être des clients de la Banque... Je rends mon tablier, avait-il ajouté en riant.

Elle l'écoutait, stupéfaite. Il avait tiré de sa poche, puis allumé avec son briquet la copie des listes. Il regardait la feuille noircir entre ses doigts au-dessus de l'évier.

— Pourquoi la brûler si elle n'a pas d'importance?... Et qu'est-ce que ça veut dire, la brûler?... Vous l'avez chez vous depuis deux jours... Vous me prenez pour une bête?...

La fureur aux joues, elle s'était levée. Le désarroi, la déconvenue, la méfiance se heurtaient, provoquaient un trouble. Son esprit perdait pied.

Christian, sur le moment, avait eu facilement raison d'elle.

— Voyons, voyons, vous devriez être contente : je vous rassure...

Profitant d'un répit, il s'était éclipsé.

Elle songeait à tout cela devant son verre et sentait croître son angoisse. Comment ne l'avait-elle pas interrogé davantage?

Hier, aucune visite de Christian. Elle ne doutait plus qu'il eût menti. L'aveu de son échec respirait l'imposture. Il fallait que cette découverte fût d'une bien grande importance pour qu'il en fît un tel secret. Il fallait surtout que l'activité de Jacques lui tînt singulièrement à cœur. Que voulait ce Christian? Et au fait, qui était-il? Quelle imprudence, quelle trahison peut-être, avait-elle commises?

Elle se secoua, ouvrit le placard, rangea son verre, regarda l'heure. Il aurait dû être là.

Sous le coup d'une bouffée de colère, elle tira violemment la porte, se précipita, bondit jusqu'à la chambre, frappa du poing. Aucune réponse... C'était absurde. S'il était rentré, elle aurait entendu son pas dans le couloir. Et s'il était passé en évitant de se faire entendre, il n'allait pas répondre. Pour plus de sûreté, elle mit son œil à la serrure, puis colla son oreille au battant. La chambre était sûrement vide.

Le front barré, elle rentra dans l'appartement et, traversant la cuisine,

alla droit au bureau. Les mêmes questions tournaient sans fin. Pourquoi Jacques était-il revenu tout à l'heure? Qu'avait-il oublié? De quoi avait-il besoin? Elle voulut reprendre ses investigations. La pochette verte ce matin n'était plus là. Elle rouvrit successivement les tiroirs pour reconstater son absence. Le billet gisait tel qu'elle l'avait replacé, près du pot de bronze où stylos et crayons formaient un bouquet.

Elle sentait s'amasser on ne sait quel cyclone au fond de ses inquiétudes. Ses raisonnements ne faisaient qu'obscurcir les choses. Elle y cognait et recognait sa vieille tête.

Saisissant son manteau, sa carcasse de paille aux tremblantes marguerites, elle résolut de descendre. Peut-être apercevrait-elle Christian au café-tabac où il soutenait fréquemment des conversations avec la patron en jetant les dés sur le zinc.

Une brume teintée de soleil dorait les façades, les toits, les hautes fenêtres, et estompait les contours. Le faîte des arbres, au bord du trottoir, semblait plus immobile dans cette transparence lumineuse. Il faisait froid. Elle traversa la chaussée en contournant la station de voitures. Elle inspectait les alentours, espérant vaguement quelque surprise. Les vitres embuées du café ne permettaient pas de distinguer les consommateurs. Elle entra, demanda un timbre et n'osa, en constatant l'absence de Christian, s'informer de lui. On la connaissait, on l'accueillait ici, comme partout dans le voisinage, d'une façon goguenarde.

En sortant, l'image de Christian l'obsédait. Il se disait étudiant en médecine. Quelques livres, quelques cahiers remplissaient une étagère dans sa chambre. N'y pénétrant qu'à de rares occasions et toujours avec lui, elle n'avait jamais pu les consulter. Blond, large d'épaules, de haute taille, il respirait la vigueur. Toujours vêtu d'une chemise de grosse toile bleue marine avec cravate de tricot noir et d'un chandail à liseré de couleur sur lequel il passait une canadienne, il semblait homme d'usine plutôt qu'homme d'étude. Une certaine raillerie amusait constamment ses regards. Penché sur les listes, en l'espace d'une seconde, il s'était révélé : le limier tenant sa proie. Il l'avait jouée, ridiculement jouée.

Elle avançait à pas lents sur le trottoir, levant à peine les restes de talons de ses souliers rougis par l'usure. L'humiliation lui crispait les entrailles. Sa duperie, pourtant, n'était pas totale. L'aveuglement avait été consenti par elle, silencieusement consenti. Il impliquait une complicité. Mais clair dans ses origines, cet espoir de nuire qui l'avait jetée vers Christian, cessait complètement de l'être dans ses conséquences. Il s'agissait d'ourdir un complot dont cette « dame » serait la victime et non pas Jacques. Était-ce tout à fait exact encore? Un esprit de vengeance et de destruction plus profond, plus obscur ne l'avait-il pas inspirée?... Les remords, les craintes, les incertitudes et les fureurs faisaient des soubresauts dans sa vieille cervelle. Les passants remarquaient son agitation et ses clignotements pareils à ceux du lapin que la main va saisir au fond du clapier.

Les lampadaires s'allumaient. Elle remonta, jeta son manteau, son chapeau dans le placard aux balais, s'installa dans sa chambre sans donner la lumière. Elle était assise sur une chaise de paille basse et boiteuse, le visage tourné vers les restes du jour. Elle pouvait demeurer ainsi de longues heures. Des siècles de patience, de silence avaient façonné ses aïeux. Songeant, comme l'eau de la rivière s'écoule, elle suivait la pente sans prévoir les méandres. Pour ordonner ses réflexions, les contenir, les orienter il lui fallait un effort dont elle n'était capable que par à-coup. Elle attendait le retour de Jacques, restait suspendue à cet avenir immédiat, se laissait balancer comme la coquille sur la vague.

L'heure s'avançait. Elle prépara le repas, la tranche de jambon, les deux biscottes, la salade, le carafon de vin rouge, plaça le plateau sur la table basse près du divan, retourna dans sa pénombre armée d'un quignon de pain et d'un morceau de gruyère. Elle était résolue à voir Jacques, ne fût-ce qu'un instant, à se renseigner par l'expression de son visage.

Avant dix heures, plus tôt qu'elle ne le pensait, elle entendit la clé dans la serrure, la porte ouverte puis sèchement refermée, le double déclic du verrou.

Lançant en passant son paletot sur une chaise d'antichambre, Jacques se hâta vers le guéridon du téléphone dans le bureau et, sans avoir pris soin de clore la porte, décrocha l'appareil. Glissée à l'entrée du couloir, elle entendait les grésillements du disque. Lorsqu'il eut achevé de former le numéro et pendant que la sonnerie se déclenchait, il dut constater sa négligence. Elle l'entendit poser l'appareil, courir quelques pas et tirer la porte à lui. Elle n'osa pas gagner son poste habituel d'écoute. L'heure insolite, la position accroupie qu'elle devait prendre, on ne sait quelle appréhension de femme fautive l'immobilisaient. Elle attendit, guettant près de la sonnerie le léger tintement de fin de communication. Il se produisit assez vite. Elle se dirigea vers le bureau, frappa... Au bout de quelques secondes seulement, elle entendit la voix coupante, impatiente, ultra-nerveuse de Jacques :

— Entrez! Qu'est-ce que c'est?

Il était debout près du téléphone, la main encore posée sur l'appareil. Le bruit qu'elle fit en entrant sembla le réveiller. Il quitta le guéridon et les poings dans les poches, la tête vers le sol, arpenta la pièce. Elle restait là aux ordres :

— Voulez-vous quelque chose?

Il la regarda, semblant seulement l'apercevoir.

— Non, merci.

Elle s'éloigna, demeura dans l'antichambre, brossant le pardessus. L'expression de Jacques la comblait d'inquiétude. Aucun doute n'était possible : la crispation des joues, le ton, la trépidation intérieure... Il était

en proie à de graves soucis. Son va et vient l'ayant amené sur le seuil, il la vit.

— Ah! Vous êtes là... Donnez-moi du whisky.

Il se dirigea vers le plateau, s'assit au bord du divan, déplia la serviette, piqua une tranche de jambon, se mit à dîner. Il avait presque achevé lorsqu'elle apporta la bouteille, la glace, l'eau gazeuse. Il remplit le verre, en but la moitié, se leva, reprit son arpentage.

Soudain il s'arrêta, les pieds joints, l'œil immobile, comme sous le coup d'une résolution. Puis, se hâtant vers l'antichambre, il s'appuya des deux mains au chambranle, pencha la tête vers le couloir...

— Vous êtes encore là?... Venez... J'ai à vous parler...

Jamais elle ne marquait un empressement quelconque, ni ne répondait verbalement à un appel. Elle prenait son temps, continuait à fourrager sa chambre ou sa cuisine, puis se présentait sans un mot, restait collée au mur près du seuil comme devant un espace interdit et, statue de la servitude humiliée, attendait. Le manège habituel eut lieu.

— Entrez, je vous dis d'entrer, lança Jacques, ne restez pas là plantée comme un piquet.

Sa voix devenait railleuse. Il semblait moins nerveux. Le verre de whisky était vide. Une certaine euphorie s'épanouissait en lui : alacrité de l'esprit, volubilité plus grande, plus épanchée. Il était assis, une jambe pendante sur le coin du bureau, maniant un coupe-papier d'écaille dont il frappait en ponctuant certains mots, sa main largement ouverte :

— Voilà... Vous êtes odieuse, vous le savez... Vous fouillez mes lettres et mes papiers... Un hérisson serait plus agréable que vous... Si je ne suis pas brouillé avec la maison entière ce n'est pas votre faute... Je vous maltraite souvent comme vous le méritez... moins que vous ne le méritez...

Aussi inexpressive qu'une pierre tombale, elle ne paraissait même pas entendre.

— Avec tout cela, poursuivit-il j'avais confiance en vous, une grande, une très grande confiance en vous.

Il prit un temps :

— Une totale confiance.

S'approchant d'elle, il ajouta :

— Parce que je croyais, parce qu'il est même possible qu'au fond vous ayez du cœur.

Elle ne bougeait pas, mais ses vieux doigts s'étaient rejoints sur son tablier, remuaient, s'accrochaient, se décrochaient. Leur émotion était inexprimable. Elle le regarda, murmura seulement :

— Et alors?...

Il s'était réappuyé au coin du bureau. Du bout de son pied il tira le

fauteuil, s'y laissa choir. Penché sur le buvard, il le piquetait de la pointe du coupe-papier.

— Et alors... des choses graves sont intervenues...

Il prit un temps, comme s'il hésitait entre plusieurs voies.

— La semaine dernière, un matin j'avais oublié ici ma pochette verte. Je la croyais vide...

Sans se redresser, il leva la tête, la regarda fixement.

— Elle ne l'était pas... Je m'en suis aperçu le lendemain à la banque.

La tenant toujours sous son regard, il plongea sa main dans la poche intérieure du veston, saisit entre deux doigts les feuilles de papier pelure, les sortit, les laissa se déplier, tournoyer en les tenant par la pastille d'angle.

— Vous connaissez ces feuilles ?...

Elle avait un visage de cendre. Les pressions sur ses lèvres rentrées étaient telles que deux bourrelets tressaillants se formaient aux commissures. La main droite pendante était secouée d'un tremblement incoercible.

Il enchaîna.

— Tout se passe depuis quelques jours comme si les noms qui figurent sur cette liste avaient été livrés...

Il hésita, voulant visiblement peser ses mots, mesurer ses révélations.

— ... livrés à ceux qui leur accordent le plus grand prix... je n'ai pas à vous dire ce qu'ils sont... L'un des hommes de cette liste sera considéré par eux comme un traître...

S'appuyant des deux paumes sur le rebord du bureau, il se leva, désigna du regard le billet froissé du matin.

— Vous avez lu ce billet, bien entendu... Il vient de quelqu'un qui se sait découvert... Quelqu'un qui s'affole... Quelqu'un qui a l'air de douter de moi... La personne que vous avez renvoyée ce matin m'apportait, je l'ai su tantôt, des précisions...

Il éleva la voix, serra les poings.

— Ce document, j'en étais responsable... Vous entendez... Res-ponsable... S'il arrive un malheur, ce sera de ma faute... S'il arrive malheur à cet homme... S'il arrive malheur aux autres, il faut que je partage leur sort... ou que je me fasse sauter la cervelle...

Il parcourait la pièce.

— Depuis trois jours je me suis renseigné sur vos sorties, sur vos relations.

Il s'arrêta.

— C'est le faux étudiant... Le grand blond de la chambre de bonne, n'est-ce pas ?...

Elle restait pétrifiée. Il haussa les épaules, ricanant.

— Vous avez peu de chance de le revoir.

Il alla se planter devant elle, lui saisit fortement le bras, la secoua.

— Regardez-moi... Ce n'est pas pour de l'argent, je vous connais...

Il vous a eue par la flatterie... La vanité de vous faire valoir... Vous ne saviez pas ce qu'il était... ce qu'il cherchait... Vous ne saviez pas ce que vous me faisiez à moi... à moi... ce qui allait m'arriver...

Il la lâcha.

— Comment avez-vous pu faire ça?... Comment?... Comment?...

Elle semblait supporter une montagne sur les épaules, sur la poitrine.

Elle parvint à articuler :

— Il fallait me dire...

Elle répétait :

— Il fallait me dire...

Il eut un sursaut.

— Ça, c'est trop fort... La confidente!... Vous vous vengiez de ne pas avoir mes confidences!...

Il secoua la tête.

— Quelle misère!...

Se trouvant près de la fenêtre, il écarta le rideau. Une pluie mêlée de glace tombait. Des gouttes épaisses, laissant des traînées scintillantes s'écrasaient sur la vitre. Sans se retourner, il prononça :

— Je pense que vous m'avez assez trahi... Il va falloir que je parte... demain matin peut-être ou demain soir... Vous resterez ici.

Il se retourna et, d'un geste fatigué, lui désigna la porte.

— Allez dormir...

Elle demeurait sans mouvement. Un son rauque, entre le sanglot et le hoquet, sortit encore de ses lèvres.

— Il fallait me dire...

Elle ne savait pas pleurer. Il vit deux cernes humides qui perlaient autour de ses yeux. Son vieux visage n'était qu'une ombre.

Il se détourna, prit un livre. Elle restait là, ne sachant que faire. Elle courba le dos, sembla rétrécir, se mit en mouvement...

Il entendit son pas trébuchant contre le pied d'une chaise lorsqu'elle passa le seuil.

Enfermée dans sa chambre, elle éteignit le plafonnier, alluma l'ampoule poussiéreuse abritée d'une coquille qui, au bout d'une tige flexible, lui servait de lampe de chevet. Elle se laissa tomber sur le bord du sommier, les coudes aux genoux. Un désert noir s'étendait sous ses yeux. Elle était écrasée d'humiliation. Le contraire de ce qu'elle avait prévu, de ce qu'elle croyait avoir ourdi, venait d'éclater avec le fracas de la foudre. Ses revanches contre la raillerie ou la désinvolture ; la protection qu'elle entendait exercer sur Jacques en nuisant à « l'ennemie » ; ses habiletés d'espionnage ; le contentement silencieux qu'elle éprouvait à détenir les secrets ; cette constante riposte intérieure, leitmotiv de sa vie : « si vous saviez ce que je sais et ce que je vaux, vous me traiteriez autrement », tout cela gisait en poussière, brisé d'une façon dérisoire. Intime-

ment portée à croire que les autres tombaient avec naïveté dans l'erreur et la duperie, qu'elle seule ne s'abusait pas, savait découvrir et reconnaître le vrai des choses, elle se demandait encore si cette affaire n'était pas un songe ou un péril imaginaire monté contre elle. L'évidence la ramenait à sa défaite : le billet, la disparition de Christian, l'attitude de Jacques, son visage, ses gestes, sa voix sur lesquels son expérience ne pouvait se tromper. Il ne s'agissait pas d'un remords mais d'un désastre dont les suites restaient encore nébuleuses. Elle tâtonnait dans la nuit, se heurtait aux faits qui la renvoyaient l'un sur l'autre, la laissaient pleine de bosses et la tête ébranlée. Cependant une frayeur s'amassait en elle, une frayeur qui s'élevant peu à peu, prolifèrant, s'épanouissant comme les volutes de fumée après l'explosion, l'envahit bientôt tout entière et devint de l'épouvante. Qu'allait-il arriver ?... Qu'allait faire Jacques ?... Pour où partait-il ?... Sa vie était-elle en danger immédiat ?... Et cette menace de suicide ?...

Les plus profondes perturbations ne se traduisaient jamais chez elle par une nervosité quelconque. Elle ignorait la hâte, la course, la fièvre... Pour être secrète et lente, l'action des ferments devenait d'autant plus corrosive.

Il devait être très tard. Les bruits s'étaient assoupis. Le silence, pour quelques instants, étendait sa nappe sur le sommeil des hommes. Sans se dévêtir, elle laissa glisser sa tête sur l'oreiller, ramena ses jambes, tourna de ses doigts noueux l'interrupteur et sombra, elle aussi.

Dès sept heures elle était debout. Ses réflexes lorsqu'elle avait commis quelque faute la précipitaient aux plus bas travaux. Elle s'y jetait dans un double élan d'expiation et de rachat, avec fureur aussi ; se vautrait dans son répertoire de trivialités : « Je suis une sale bonniche, eh bien frotte, eh bien crève... » Elle tirait la poubelle avec un bruit de camion, astiquait à quatre pattes une lame de parquet, saisissait à pleines mains la paille de fer, s'arc-boutait contre une armoire pour la déplacer, traînait un tabouret près de la fenêtre et toute branlante, grimpait sur la barre d'appui pour atteindre un store.

Ce matin, l'anxiété dominait. Elle évita le grand tapage. Armée de brosses, de chiffons, d'un tampon à benzine, elle nettoyait les vêtements de Jacques, dépliait la trousse de toilette pour le voyage, faisait reluire les bouchons de métal, guettait surtout son appel.

Il fit irruption très tôt, déjà rasé, douché, en peignoir et venant prendre, comme d'habitude, son complet. Le souci avait encore assombri son visage. Il passa en coup de vent sans un regard.

— Donnez-moi le café, apportez la malle, la valise et le fourre-tout, je pars tout à l'heure.

Il rentra dans la chambre, ses vêtements sur l'épaule.

Ayant apporté le plateau, elle s'affairait, comprenait qu'il s'agissait

d'une longue absence, dressait la malle près du placard, allait à la commode, chargeait ses bras de lainages, de chemises, de mouchoirs, montrait sans un mot la pile à Jacques avant de l'ensevelir. Il acquiesçait d'un signe. Lorsqu'arriva le tour des papiers, des livres réservés au fourre-tout, elle s'approcha du bureau et, à bonne distance, s'immobilisa puis désigna du doigt les tiroirs. Jacques, le pied sur une chaise, achevait de lacer un soulier. Il tourna la tête.

— Alors, vous êtes devenue complètement muette ce matin... Il est vrai que vous ignorez où je range mes papiers!...

Il vint, prit les dossiers, les cahiers, les cartes, les blocs dont il avait besoin, les posa en vrac sur le divan.

— Voilà!... Vous mettrez aussi mes souliers de marche à semelle épaisse et n'oubliez pas les gants de tricot.

Debout devant la cheminée, il répartissait dans ses poches les objets de la coupe d'onyx.

Lorsque tout fut achevé et qu'elle eut bouclé les bagages, elle alla décrocher le gros manteau de ratine, le foulard de laine à damier noir et gris et se tint à l'entrée, prête à les tendre.

Il l'apostropha d'un ton sec.

— Posez cela, je peux encore m'habiller tout seul.

Il passa une dernière inspection du bureau, déchira deux enveloppes prises dans un coin du buvard, fit place nette, l'appela :

— Si on téléphone, vous renverrez à la Banque. Quand vous aurez besoin d'argent, vous vous adresserez à ma secrétaire. C'est par elle que vous recevrez mes instructions, elle qui fera prendre mon courrier. Je n'ai rien d'autre à vous dire... Descendez mes bagages avec l'ascenseur, placez-les dans le vestibule ; je les prendrai tout à l'heure en passant.

Il mit le pardessus de voyage, assujettit le col d'une secousse des épaules. Au moment de sortir, il s'arrêta devant elle, hocha la tête :

— Vous avez fait du beau travail!...

Elle attendit sur le paillasson que le visage de Jacques dans la cabine eût disparu à hauteur du plancher. Elle n'espérait pas un fléchissement de sa part, mais elle avait besoin de rester là jusqu'aux dernières secondes, prête à le servir, prête à l'aider en quelque chose, il fallait qu'il comprît ce qu'elle n'aurait jamais su, ni pu, ni voulu exprimer, il fallait qu'il comprît que la renier, c'était vraiment battre ou abattre son chien.

Elle rappela l'ascenseur, enfourna les bagages, descendit. Les ressorts des portillons la gênaient pour sortir avec les valises. Elle dut caler les battants, maintenir la grille du pied, se dégager à reculons. Madame Victor, présente, lui tournait le dos et astiquait une glace avec la dernière attention.

Le tas fut enfin constitué. Elle sortit sur le trottoir. Peut-être allait-elle

revoir Jacques? S'il partait en voiture il n'avait que quelques mètres à parcourir depuis le garage. Elle pourrait lui passer les valises, priver madame Victor de ses empressements et de son pourboire.

Elle n'osa trop prolonger l'attente. C'eût été faire le guet. Elle se sentait pourtant dévorée du besoin de savoir comment il partait et surtout s'il partait seul. Penchée à la fenêtre là-haut, elle reconnaîtrait la voiture sans doute ou le verrait charger ses bagages en taxi, mais elle ne pourrait déceler une autre présence.

Remontant en toute hâte, elle alla chercher son cabas. Sous le couvert de courses dans le proche voisinage, elle aurait quelque chance d'assister au départ.

Elle se trouvait postée devant l'épicerie d'où ses regards en biais pouvaient balayer la façade du garage, lorsqu'elle vit sortir la voiture conduite par un des laveurs en cotte bleue. Il s'arrêta devant l'immeuble, descendit, alluma une cigarette, Au bout de quelques minutes, elle vit Jacques débarquer d'un taxi. Il était seul. Son saut sur le trottoir, la façon dont il claqua la portière indiquaient une grande hâte. Madame Victor, toutes ailes dehors, volait déjà vers lui, puis retournait prendre les valises.

Il les rangea sur la banquette du fond, vérifia la fermeture du coffre où se trouvait la malle, fouilla dans sa poche, remit un billet à madame Victor qui riait aux anges, un autre au laveur dont il serra la main.

Happée par ce spectacle, incapable d'en perdre un détail, elle s'était inconsciemment avancée de quelques pas.

Jacques allait s'installer au volant. Il était à demi engagé lorsqu'il ressortit, ramassa un gant, se redressa et tout à coup l'aperçut. Leurs yeux se croisèrent. Il s'arrêta une seconde la main sur la poignée, secoua la tête, eut une expression d'écœurement, haussa les épaules, s'assit, tira sur le démarreur.

Lorsqu'elle se réveilla du choc, la voiture était déjà loin.

Seule dans l'appartement elle sentit vraiment le sol vaciller sous ses pas. Ce qui venait de se produire marquait pour elle l'extrême catastrophe. Après les révélations dramatiques de la veille et l'inexprimable émoi qu'elle en avait ressenti, elle venait de se montrer en posture de bas espionnage, de la façon la plus inexcusable et qui justifiait cette fois une condamnation sans appel.

Pourquoi, mon Dieu, n'avait-elle pas su parler à Jacques? Pourquoi ne savait-elle, pourquoi ne pouvait-elle jamais parler? Cet empêchement lui laissait une oppression, une souffrance. Elle se débattait comme dans certains rêves où un cri, un appel de détresse ne parviennent pas à traverser la gorge et soulèvent le dormeur en proie aux affres de l'agonie.

Mais cherchant à préciser ce qu'elle aurait voulu dire, elle échouait. Sa pensée vivait en deça des mots. Son silence n'était pas un refus,

une porte fermée sur un secret. C'était ce secret lui-même qui, sans qu'elle y prît part, assurait sa propre défense. Elle le tâtait de ses grosses mains paysannes comme un corps étranger qu'elle aurait trouvé en déchirant sa poitrine. Elle n'en comprenait ni la forme ni les palpitations. Sa rudesse demeurait impuissante. Elle ne savait clairement ni ce qu'elle était, ni ce qu'elle voulait...

Elle sentait seulement qu'il y avait le malheur sur elle.

Elle régna jusqu'au soir sur les pièces vides, enleva les draps du lit, rassembla quelques livres épars, ferma les tiroirs du bureau à double tour, mit ou plutôt jeta la clé dans une timbale d'argent sur l'étagère. Ce geste avait pour elle une valeur de résolution et de reniement. L'idée d'entrouvrir une enveloppe, de soulever un papier lui faisait horreur.

Les heures s'écoulaient... Au moment d'éteindre pour la nuit, elle aperçut le pardessus de ville accroché à une patère. Elle le prit, le rangea dans le placard. Plongeant machinalement sa main dans une poche, elle sentit une feuille chiffonnée sous ses doigts, la sortit, reconnut l'écriture : un billet de cette « dame », ancien de quelques jours. Elle le regardait, le retournait...

Elle acheva sa tournée, fit les ténèbres dans l'appartement, gagna sa chambre, son lit, alluma l'ampoule de chevet, saisit sa loupe, prit le billet et penchée, épelant à mi-voix dans un profond silence, commença mot par mot à le déchiffrer.

PIERRE BRISSON

(A suivre.)

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE BUVEUR par Hans Fallada *(Albin Michel)*.

L'ÉCRIVAIN allemand Hans Fallada, mort en 1944, était un descendant de cette génération naturaliste qui fleurit outre-Rhin aux environs de 1900. Son meilleur ouvrage est *Gustave de Fer*, dans lequel est décrite la vie d'une famille berlinoise durant les années où s'élabore le national-socialisme. Avec un sens très sûr du pittoresque, une verve tantôt ironique, tantôt attendrie, Fallada se penchait avec émotion sur les petites gens, s'indignait et s'apitoyait sur les « petites ironies de la vie ». Son art est minutieux et précis.

Il y avait dans les premiers romans de Fallada une sorte de lyrisme contenu, d'ardente sympathie humaine, qui atténuait la brûlante amertume d'une représentation trop exacte des misères quotidiennes. Dans sa dernière œuvre, *Le Buveur*, composée peu de temps avant sa mort, il ne reste plus que la constatation brutale du fait et le développement implacable de la tragédie, jusqu'à son dramatique dénouement. Ce livre décrit la croissante déchéance d'un négociant honnête et estimé dans sa petite ville depuis le jour où le besoin d'oublier ses soucis d'affaires, le pousse à boire de l'alcool, jusqu'à la dégradation définitive et la folie.

On songe à Zola et à l'*Assommoir*, mais il y avait chez Zola un « irréalisme » par déformation du réel, qui n'existe pas chez Fallada. C'est en cela que consiste la faiblesse d'une œuvre qui ne s'élève jamais au-dessus de l'enregistrement du phénomène quotidien.

MARCEL BRION.

(Suite de la chronique bibliographique page 112.)

ROSETTE, LE BALAYEUR ET LES PIGEONS

par Jacques Perret

Parmi les destinées qui m'ont été prédites naguère à la lecture en famille de mes bulletins trimestriels, figurait celle de balayeur des rues. Mes parents ne se doutaient pas à quel point je souhaitais que leur prédiction se réalisât, et que le plus tôt eût été le mieux. En fait, il m'est arrivé par la suite, et plus d'une fois, de tenir le balai, dans la cour des casernes, les chambrées, les coursives de cargo ou les baraques de stalag ; la chose est banale. Il est bien rare qu'un homme, au cours de sa vie d'homme, n'ait été marqué, plus ou moins, par le facteur balai. Dans n'importe quelle réunion d'hommes, appelés à vivre entre hommes, plus ou moins librement, le balai occupe une place importante ; importance bizarre si vous admettez que la plupart des mâles tiennent la propreté pour vertu mineure, sinon dérisoire. Le balai commença par être un témoignage élémentaire de civilisation dans la caverne où la brassée de fougère liée d'un brin d'osier fut inventée en même temps que la massue et le cure-dents, pour devenir, dans les concentrations de captifs les plus modernes, une sorte d'ustensile tabou, l'odieux instrument d'une hygiène cynique. De toute manière il n'a cessé d'être sujet de querelles et discussions à cause des tirauculs, et vous avez sans doute, comme moi, dans vos souvenirs, une ou deux histoires de balai qui ne sont pas piquées des vers. Néanmoins, mes petites expériences personnelles n'ont pas réussi à déflorer les fonctions du vrai balayeur de rues que j'enviais tant naguère quand je rentrais de l'école avec un mauvais carnet.

Ce n'était pas évidemment qu'un idéal de propreté urbaine m'eût préoccupé à ces moments-là, pas plus qu'en regardant avec complaisance l'égoutier disparaître dans son trou je ne pensais au bonheur des populations enfin délivrées du souci de leurs excréments. Bottes ou balais, le gamin n'était pas exigeant pour construire son aventure. Le manège du balayeur et son coup de main m'étaient si familiers que j'aurais pu, déposant mon cartable sous le bec de gaz, remplacer l'homme au pied levé avec toute l'adresse d'un professionnel ; aussi bien pour l'espèce de racloir à molle gencive de caoutchouc dont il poussait lentement sur l'asphalte une boue liquide comme Paris n'en produit plus, que pour

le balai de bouleau classique dont la manœuvre caressante, les vigoureux battements en eau vive et les amples ressuis bien arrondis allaient chercher le crottin entre les jambes des chevaux, racler la paille des déménageurs, les prospectus et les fleurs de marronniers pour les rabattre peu à peu vers l'aval jusqu'à l'égout béant qui les gobait. Le balayeur était un homme indolent et gai, sociable et causant, patient rouleur de cigarettes, urbain s'il en fut, toujours prêt à offrir ses services pour relever le percheron affalé dans les brancards ou conduire le charretier de province vers le bon bistrot qui sert du véritable anjou. Il se peut que je me fisse alors des illusions sur la belle vie des balayeurs de rues citadins, et que je m'en fasse encore, par intoxication littéraire. Il est probable aussi que certains d'entre eux maudissent leur sort ; mais j'ai déjà constaté précisément qu'un peu de littérature jointe à certaine disposition d'humeur avait au moins ça de bon qu'elle permettait de manier sans ennui, sinon avec agrément, le balai, la pioche, la serpillière, le marteau, la barre à mine, ou n'importe quoi sauf, évidemment, le stylographe qui ne saurait prétendre à la cordialité d'un véritable outil.

Malheureusement je vois que le balayeur de rue, de plus en plus miné par un pernicieux sentiment de la dignité, revendique l'appellation de cantonnier municipal et je me demande si ses privilèges secrets n'en pâtiront pas. Le concierge, de son côté, devient un gardien d'immeuble, le pion un professeur adjoint, le camelot un démonstrateur, la soubrette un gens-de-maison, l'imbécile un psychologiquement faible, le soldat un défenseur du droit et le fabricant de tinettes un ingénieur sanitaire. Vous direz qu'il n'y a pas lieu de s'en faire exagérément, que les flics ont toujours aimé qu'on les nomme chevaliers du guet, que les félins domestiques n'ont jamais fait tort aux chats et que vous appellerez longtemps encore votre concierge une concierge ; assurément, j'y suis bien décidé, et ma concierge aussi qui est une concierge de bon aloi. Mais je me demande si le vœu du législateur n'est pas de voir un jour le gardien d'immeuble vous traîner en justice parce que vous l'aurez appelé concierge. Ce n'est pas d'hier que la dignité humaine se paye de mots, mais il faut admirer avec quel soin la démocratie a su encourager cette infirmité.

A propos de vocabulaire émancipé, j'ai reçu l'autre jour un petit carton m'invitant à une « Vente de solidarité sociale ». Au premier abord cela sentait la philanthropie non confessionnelle et la bienfaisance affranchie, comme ces crèches laïques, patronages laïques et autres institutions strictement républicaines embarrassées de vocables obscurantistes. Non, pas du tout. Il s'agissait bien d'une initiative paroissiale, mais charité est un mot suspect et la vente de charité une manifestation réactionnaire indigne de ces pauvres récemment immatriculés et promus à la dignité d'économiquement faibles. En disant de mon voisin qu'il est un homme charitable, je crains de lui attirer des ennuis ; mieux vaut dire qu'il a le sens social. Les connaisseurs m'ont affirmé que ce n'était pas seulement

une question de mot. Vertu des châtelaines médiévales, la charité est devenue offensante et inutile, aussi désuète que le duel judiciaire ou l'adoubement du chevalier. Libre à vous de réparer les injures de la Sécurité sociale en pratiquant la charité clandestine à vos risques et périls ; mais si j'en crois ce carton, le chrétien réaliste devra renoncer jusqu'à nouvel ordre et dans le cadre des expédients provisoires, à la troisième vertu théologale.

Il est vrai que le pauvre est virtuellement rayé des contrôles du monde socialiste. En quittant son nom vieux comme le monde pour celui d'économiquement faible il ne fait que franchir la dernière étape avant la disparition de soi-même, et quand il n'y aura plus de pauvres parmi nous, peut-être que l'État montrera enfin sa fourche et ses cornes. De toute manière l'heure était venue d'immatriculer le pauvre. Il porte en lui je ne sais quel ferment d'obscurantisme et n'hésite pas à se prévaloir d'une espèce de nécessité mystique, d'une pérennité de droit divin qui fait de lui un suppôt de la superstition, un empêcheur de pavoiser en rond au nom de la démocratie providentielle. Avec sa tradition évangélique, sa mission ambiguë à l'égard du riche, sa nature essentiellement individualiste et ses prétentions aux faveurs du ciel, le pauvre est une créature anachronique sinon factieuse et il est bon de l'avoir à l'œil. Il était non seulement immoral mais imprudent d'abandonner ces innombrables isolés aux mauvais conseils de la libre misère et à l'initiative injurieuse de la charité privée. Il arrive un moment où devant le nombre croissant de ses victimes, des opérations de contrôle et de recensement deviennent pour l'État une nécessité politique. Une fois inscrits dans l'Ordre National des Économiquement Faibles les pauvres abandonnent leur droit à la charité et leur prétention à la pauvreté. Pour célébrer cette libération un rabais de 5 p. 100 sur le bifteck sera consenti aux détenteurs de la carte et le merveilleux de l'affaire c'est qu'il faudra financer cette nationalisation du pauvre avec les moyens habituels qui réduiront à la faiblesse économique de nouvelles générations de citoyens ; de telle sorte que le riche disparaîtra avec le pauvre et que l'État se fera un plaisir de prendre à son compte tous les péchés du riche. Le jugement dernier en sera bien simplifié.

Si le pauvre en changeant de nom s'achemine vers la disparition, pareille aventure guette le concierge que sa métamorphose en gardien d'immeuble avait déjà un peu détaché du monde sensible. Une fois de plus en effet il est question de supprimer les concierges. Ainsi l'exigent les lois implacables qui régissent l'évolution des sociétés urbaines. Encore un lien de rompu entre les hommes, une petite valeur spirituelle qui s'en va, un visage qui s'efface, un individu que récupère la foule, une fonction abolie, un cordon de cassé. C'est comme le poinçonneur du métro, espèce de concierge. On peut dire beaucoup de mal de cette profession excessivement rudimentaire et cryptique, la déclarer indigne de l'homme et rendre grâce à la science qui nous a donné le portillon auto-

matique. Soit. Mais que fait-on de la dignité des voyageurs, humiliés toutes les trois minutes par l'aveugle et stupide obstruction d'un portillon de fer qui ne saura jamais à quel point vous êtes pressé? Vous savez ce que c'est : ces déclics, ce vrombissement d'engrenages, cette apparence de force tranquille, cette poussée irrésistible qui singe bêtement la volonté intraitable, ce zèle de brute au service de l'ordre. Vous avez piqué des rages froides avec des envies de botter la stupide ferraille, d'injurier l'électricité, d'appeler la foule à l'émeute au nom de la dignité humaine. Vous vous rendez compte de tout ce que cela représente de révoltes rentrées dans le cœur des usagers? Il faudra bien que ça éclate un jour. Si, en revanche, le bon vent vous a poussé vers une issue gardée par un homme, fût-il bilieux et obtus zélateur de la consigne, vous aurez toujours au moins une petite chance de négocier le passage de faveur en faisant jouer les sentiments, le charme, l'esbrouffe ou la raison. Tel est le merveilleux recours au caprice des hommes. Et quand vous aurez perdu la clef de votre maison, quand vous serez comme un couillon face à face avec le vantail sourd et verrouillé sans espoir, vous songerez alors au cordon de jadis qui faisait tinter votre appel dans les rêves de la concierge. Bon gré mal gré, du fond de son sommeil, quelqu'un vous attendait. Je sonne de la trompe au pied des murailles. Sommeillant sur ses hallebardes au fond de la salle basse, le corps de garde a reconnu l'appel du seigneur attardé. Le pont-levis est baissé, la herse est levée, je lance gaîment le cri de ma race qui s'en va porter dans l'immeuble assoupi la nouvelle de mon joyeux retour. Tant pis ; il faudra trouver autre chose pour entretenir mon petit délire féodal.

Il paraît que la rémunération des concierges est un problème traditionnellement insoluble, qu'au point de vue social leur cas est monstrueusement ambigu et que les propriétaires ont décidé d'en finir une bonne fois. Tant pis. Nous serons un peu plus seuls ici-bas. Étrangers claquemurés dans leurs appartements, sans ambassadrice, sans messagère, sans médiatrice. Les querelles elles-mêmes ne seront plus fomentées dans l'amour désintéressé de la querelle en soi. Le courrier ne sera plus remis de main en main avec commentaires ; il sera déposé dehors dans une petite boîte individuelle comme l'aumône aux lépreux. Je ne sais pas du tout à quand remonte l'institution de la concierge. De très grandes villes de province n'en ont pas qui néanmoins passent pour hautement civilisées. J'ai même peur que la concierge n'ait son origine dans la triste invention des immeubles de rapport, et pourtant j'aime croire que Paris n'a jamais vécu sans concierges. Certaines périodes de son histoire sont inexplicables sans l'action des loges, un grand nombre de séditions et d'événements troubles demeurent inconcevables sans l'intervention du facteur pipelet. Même à notre époque de radio intensive, où chaque locataire reçoit synchroniquement sa dose de dialectique et d'information, il suffit d'une concierge de bonne race pour réussir en une tournée de paliers l'extrapolation surréaliste d'un journal parlé et

la transformation d'un bulletin d'actualités en verset d'apocalypse ou ballade picaresque. Par son génie de l'interprétation spontanée, par son merveilleux mécanisme de transposition, elle introduit dans le dogmatisme et l'arbitraire des vérités officielles, un souffle de liberté qui aide beaucoup l'immeuble à prendre conscience de son âme collective. Dans cet art du ragot et du commentaire porte-à-porte, il faut voir une espèce de tradition ésotérique héritée des premières loges lacustres et qui n'est plus compatible avec une formation moderne et rationnelle de l'opinion publique.

Néanmoins, prenons garde. On ne peut du jour au lendemain supprimer une corporation dont on connaît surtout les côtés pittoresques et folkloriques mais dont les influences diffuses et le rôle catalyseur dans le comportement des populations citadines est à peine soupçonné. Une chose en tous cas est bien connue : tout problème transposé dans une loge s'éclaire d'un jour spécial que les hommes politiques ont le plus grand avantage à ne pas ignorer. Sur le cours des choses, la vie en société, les complexes de voisinage, les concierges ont des espèces de vues éternelles dont l'honnête homme fait toujours son profit. De grands directeurs de quotidiens se sont passionnément consacrés à l'étude de leur psychologie et entièrement soumis à leurs directives occultes. Il n'est petit crime de quartier, conflit exotique et cas de conscience universel qui ne trouve dans la loge une solution valable. Quand le journaliste a interrogé le ministre, le savant, l'artiste de cinéma, le poète abscons et le peintre abstrait sur les élections hongroises, l'échelle mobile et le penthotal, l'interview de la concierge lui fournit sans défaillance une conclusion ferme, librement exprimée, profondément racinée dans le plan humain. Je ne parle pas bien sûr de ces loges de luxe où l'homme a le pas sur son épouse et fut des premiers à se prévaloir du titre de gardien d'immeuble ; mais la concierge héritière d'une loge matriarcale dans un bon îlot de Belleville ou de la place Maubert est généralement douée d'une disposition remarquable pour la synthèse, doublée d'un sens aigu du relatif, conjoncture peu commune. Son point de vue n'est pas qu'un hasardeux mélange de l'opinion des boutiquiers, des balayeurs, du contrôleur du gaz, des locataires sur rue et sur cour, du facteur des postes et des sœurs quêteuses, c'est une quintescence élaborée partie en loge, partie en escalier, partie dans ces régions mystérieuses d'où elle s'engage à revenir de suite par l'instrument d'un petit écriteau à éclipse.

Vous avez deviné que si j'en parle avec une telle chaleur c'est que je suis au mieux avec ma concierge. Elle se tient, pour l'instant, sur le seuil de la maison d'où elle considère avec sympathie les préparatifs de la loge d'en face où la fillette fait sa première communion. Pour d'innombrables familles parisiennes, c'est aujourd'hui en effet le plus beau jour de leur enfant et une telle masse de bonheur m'impressionne. C'est un beau jour aussi pour les commerçants de la rue Mouffetard. Le client ne lésine pas pour le déjeuner de communion et malgré le souvenir du diacre

Pâris et le voisinage de Port Royal, on n'est pas trop porté sur la macération dans mon quartier. Rôtisseurs et tripiers savent donner à cette fête une base temporelle solide. On pouvait craindre un instant que la ferveur ne succombât sous l'amoncellement des victuailles et que l'on ne fît plus très bien la différence entre l'état de grâce et un gigot cuit à point ; mais la population mouffetarde et gobeline a le sens de l'équilibre : au sommet des pâtisseries pyramidales se dresse une petite poupée communiante et des reines-marguerites ont éclos au croupion des poulets. Je sais que ces apparats et banquets font l'argument sommaire des ennemis de ma religion et soulèvent l'indignation de la postérité janséniste. Bien sûr, je ne tiens pas à glorifier le glouton sordide et je me doute que la porte étroite n'est pas pour les gros goinfres, mais elle cède volontiers au passage des bons et loyaux convives qui se sont réjouis sans malice. A y bien regarder Jésus n'a jamais prêché l'ascétisme et les repas ont une belle place dans l'Évangile. Si le premier miracle a été pour les noces de Cana, il faut bien en tirer une leçon et ne pas crier tout de suite au scandale parce que l'oncle Paul s'est un peu piqué le nez à la communion du gamin. Le jeûne et l'abstinence ne sont pas des vertus en soi, ce sont des procédés entre autres.

Ainsi, nous avons la chance d'assister aux préparatifs de la petite Rosette qui va partir pour la cérémonie. Sa mère est l'honorable concierge de cette maison tant soit peu historique où logea Lucien Bonaparte et dont je vous ai déjà parlé. Depuis, j'ai eu d'autres renseignements. Il paraît que le général Hanriot qui s'occupa de la Révolution française y fut également pensionnaire et qu'il donna l'ordre à sa logeuse de faire servir sur le trottoir de grands repas populaires qui témoigneraient des convictions républicaines et philanthropiques de la tenancière. Celle-ci, dans la pureté de son cœur, ayant sorti sa belle argenterie en plein vent, tous les couverts furent escamotés le premier jour par les citoyens convives, et pour ce qui était de l'aurore d'un monde nouveau, la taulière déclara qu'elle avait compris.

On me dit que Balzac a connu lui aussi cette pension, et la chose est bien possible car son ombre est dans le quartier. En tous cas le propriétaire est un vieillard très balzacien d'allure. Dans cinquante ans je me demande quelle allure auront les vieillards, seront-ils toujours balzaciens ou quoi ? De toute façon, celui-ci est un attardé ombrageux et têtu, il habite, farouchement, le côté jardin et interdit l'usage de l'électricité dans les petits logements qui partagent sa vieille maison. Un jour que les ouvriers remettaient quelques tuiles sur le toit, il s'est fait porter dans un fauteuil sur le trottoir d'en face et, couvert d'un grand manteau verdâtre qui pouvait être un carrick, le menton sur sa canne, il a surveillé le travail jusqu'au soir d'un visage immobile et crispé. Il me faisait penser au vieux général Fontaine sur sa chaise de tapisserie au moment où Rocroy commençait à mal tourner. J'ajoute que sur le toit il y a un anémomètre qui doit enregistrer quelque part, dans un réduit

secret du vieil hôtel, la vitesse du vent. Je conçois que les octogénaires confinés soient curieux des agitations de l'atmosphère, mais la haine de l'électricité jointe à l'obsession de la vitesse du vent doit fournir les éléments d'un complexe peu banal.

Il n'y a pas lieu aujoud'hui de s'intéresser aux problèmes cryptiques de cette maison puisque l'événement principal se passe sur le trottoir. Rosette et sa famille vivent sur le trottoir. L'obscurité de la loge y est peut-être pour quelque chose ou simplement la hantise de perdre contact avec le cours des choses et l'animation du siècle, disposition assez répandue dans toutes les classes de la société mais connue sous le nom vulgaire de tropisme des pipelets. Il y a aussi dans ce cas particulier un parti pris, un défi permanent aux mystères du côté jardin, une affectation à solliciter le témoignage de la rue. Rosette est habillée tout de blanc depuis l'aube, et sa robe n'est plus très fraîche parce que, naturellement, elle a déjà fait sa partie de marelle et une série complète de balle-au-mur. Sur le seuil, la mère sirote son café qu'elle est allée chercher comme d'habitude au bistrot du coin :

— Rosaète !

— Quoin ?

— Attention à tes godasses.

Pour la circonstance, on a mis un ruban rose au chat de la loge. C'est un chat noir qui n'a pas eu de chance : outre sa pelade il est estropié. Sa maigreur est impressionnante, une maigreur de possédé. Il fixe les soupiraux de la rue avec de gros yeux verts dilatés comme un chat des grandes profondeurs. Il s'appelle *Mickey*, chose cruelle et ridicule comme si on appelait la jument de Don Quichotte *Darling*. C'est un châtiment. Ce nom le ronge, c'est le dernier raffinement de sa carrière de chat maudit. Il n'a, évidemment, rien à voir dans ces préparatifs de communion et le ruban rose ne fait qu'aggraver sa présence. Quelquefois, assis sur son derrière pelé, au milieu de la chaussée, la queue frémissante et la tête levée, il guette. Il guette la croûte de fromage, le gras de jambon, il guette la chute de la maison Usher sur les épaules du vieillard qui surveille la vitesse du vent.

La grande sœur de la gamine est sur le seuil, cassant la croûte. Une forte fille court vêtue qui s'ingénie à profiter de la vie, sans grands moyens. Elle a son fard éclatant des 14 juillet mais elle a mis un chapeau genre capeline pour aller à l'église. La mère est de nouveau sur le pas, coiffée d'un chapeau noir distingué avec un bout de voilette sur le front. Elle lance à travers la rue des aphorismes sur le temps couvert et cette cochonnerie de printemps. Le repas aura lieu chez les cousins qui habitent à côté parce que la loge est vraiment trop petite. On connaît le menu depuis un mois. Pour la circonstance la grande sœur s'est remise avec Lucien, personnage épisodique et précaire. Ce n'est pas un boute-entrain malheureusement ; il a toujours l'air inquiet et méfiant. On dit qu'il a de l'instruction et c'est peut-être le motif de sa méfiance et de son

inquiétude. Les voilà partis tous les quatre vers Saint-Médard. Ils ont enfermé le chat dans la loge parce que ce n'est pas le jour de laisser le diable en liberté. Rosette s'amuse à faire jouer le vent dans son voile, elle obtient de gracieux effets ballonnés et ondoyants dont elle se souviendra longtemps. Elle s'ébroue avec une gaucherie de papillon de choux ivre de ses ailes. C'est peut-être le seul jour ailé de sa vie. Tout à l'heure l'évêque arrivera pour la confirmation par le bas de la rue Mouffetard dans une de ces charmantes vieilles voitures, une de ces limousines sur le retour qui font contrition dans le haut clergé. On verra Monseigneur en descendre, un peu voûté, maigre, tout violet, avec une mince longue barbe de missionnaire en Chine. Le curé est sous le porche pour le recevoir. Du fond de l'église, les cantiques vont rejoindre dans la rue la criée des choux-fleurs, des épinards et du merlan frais. Une lueur de soleil fait briller un étalage de carottes humides. Les demi-veaux pendus sont festonnés de lierre. La vingt-chevaux épiscopale attend sagement entre une voiture de cerises et une poussette de fines herbes. Quatre chèvres viennent traîner leurs mamelles sur le bitume du parvis et le tityre parisien joue sur sa syrinx un air pas très catholique ; mais, venus du Luxembourg et du Jardin des Plantes, les pigeons du Saint-Esprit ont répondu à l'appel de l'évêque. La colombe picassine elle-même était là, incognito, pour faire son rapport.

En revanche il m'apparut que les pigeons de l'Hôtel de Ville s'étaient abstenus. A l'ordinaire en effet on voit toujours une petite délégation de ramiers municipaux dépêchée à tire d'aile pour faire au moins acte de présence autour du clocher, mais peut-être qu'aujourd'hui ils assistaient en masse à un de ces congrès mondiaux sous la présidence de quelque grand colombin de la Paix ; et quant je dis colombin, je me sers honnêtement d'un terme générique en usage chez les ornithologues les plus sérieux. La vérité est que ces oiseaux étaient retenus par une affaire tout à fait imprévue et des plus importantes puisque leurs propriétaires viennent d'engager officiellement contre eux une procédure d'expulsion. La pullulation colombine menace le prestige de l'Hôtel de Ville. La nidification est pléthorique, les couvées prolifiques et, question fiente, il y aurait de l'abus. C'est un M. Tercinet, conseiller municipal, qui a dénoncé le péril, ouvert la campagne et préconisé une offensive dépigeonnante. Il fonde son action sur le principe que, fût-elle de colombe, ou même de tourterelle, la crotte est la crotte : et que la façade de l'Hôtel de Ville en soit littéralement dégoulinante est une insulte à la vertu municipale, ombrageuse comme chacun sait. Sans parler des bruits d'ailes, vols tourbillonnants et roucoulements éperdus qui font autour de l'édifice une ambiance d'extrême futilité incongrue au possible. Soyons justes, il est difficile de se concentrer efficacement sur les problèmes de changements de plaque de rue pendant que dix mille pigeons sollicitent sans pitié la muse inavouable qui sommeille dans l'âme édilique.

Naturellement, je suis l'avocat des pigeons, et vous aussi, et tous les

Parisiens un peu cordiaux. Si j'étais en toutes choses amateur de positions difficiles, je plaiderais contre les pigeons, pour les conseillers municipaux, mais je suis loin de dédaigner les causes en or. En toute objectivité je veux bien reconnaître que trop de pigeons finissent par détériorer une façade. Mais je trouve amusant qu'une assemblée ayant sur la conscience la démolition systématique du vieux Paris, l'éventration d'illustres quartiers, le remplacement des hôtels du Marais par des bildingues à loyers, l'élargissement, l'alignement et la défiguration de voies millénaires, tant de vandalisme froidement conçu à la pointe du compas, tant d'hypocrites nettoyages au nom de l'hygiène mercantile et de l'urbanisme fricoteur, fasse mine de se fâcher parce que les pigeons font caca sur leur prétentieuse bâtisse dont le cinéma américain ne voudrait même pas pour ses reconstitutions historiques. C'est encore une chance que des colombes dont les aïeules roucoulèrent dans les colombages du Parloir aux Bourgeois et de la Maison aux Piliers, que des pigeons dont les aïeux logèrent sous les frontons de l'ancien hôtel du Boccador n'aient pas dédaigné le séjour de cet énorme navet de la Renaissance Jules Grévy. Si les pigeons sont expulsés, qui maintiendra l'esprit de tradition sur une place de Grève déjà stérilisée par le baron Haussmann? Les pigeons disparus, qui fera vibrer dans l'air ces vivats enthousiastes, ces applaudissements giratoires et ces ovations crépitantes qui savaient accueillir les hauts signataires du Livre d'Or?

En attendant, le ciel de Paris est envahi par une quantité inhabituelle de colombes venues en congrès pour se voler dans les plumes et savoir enfin laquelle aura l'honneur de nous pousser la fameuse aubade des matins roucoulants. On y remarque surtout une espèce grassouillette et huppée, pigeon d'esthète au service de la stratégie. De tout temps les potentats ont eu leurs colombiers de choc avec pigeons bagués racoleurs de candides palombes, et voici lâchés aujourd'hui les commandos de ramiers qui vont, en vol par quatre, nous rappeler que la paix, la vraie paix, la paix durable nous sera vraisemblablement annoncée par une drôle de colombe qu'il ne fera pas bon chatouiller sous le jabot.

Je ne suis pas systématiquement ennemi de ce genre de paix qui a des références convenables. Elle revient périodiquement dans l'histoire, qui tantôt se relâche et tantôt se retend pour obéir, bon gré mal gré, avec une marge de caprice, au grand système ondulatoire que les gens bien élevés appellent harmonie universelle. La paix romaine a eu de bons côtés. Le joug de César est un merveilleux stimulant, je lui dois entre autres ma vénération pour Vercingétorix et je n'oublie pas que les légionnaires nous ont appris à planter la vigne. Mais la paix française, qui a manqué son coup plusieurs fois, eût donné quelque chose de beaucoup mieux si l'on en juge par les beaux siècles où elle faillit prévaloir. Malheureusement M. Lavisse était contre, et les écoliers apprennent encore que nos rois furent punis d'être ambitieux. J'estime pourtant, même aujourd'hui, que le secret de vivre honnêtement ici-bas demeure

un secret français et qu'avec le petit peu de civilisation qui nous reste il y aurait de quoi faire, sous la bannière de saint Denis, un monde vivable et de bonne compagnie. J'ai peur qu'à cette condition la République ne préfère se donner aux canaques après les avoir élevés à la maturité politique, ou se faire musulmane, ou, mieux encore, s'intégrer comme elle dit au sein de la démocratie universelle. Elle y verrait d'abord un élégant moyen de refiler à autrui le vieux bagage français décidément trop lourd pour ses petites épaules. Quand elle repousse avec horreur toute colombe à jugulaire, c'est pour honorer la colombe superdémocratique, corniaude issue de cent couvées, pigeon bâtard de parlement mondial. Déçue par ses expériences dans le secteur national, la démocratie se croit mieux faite pour le secteur universel. C'est une plaisanterie. Plaisanterie aussi qu'agiter ces hauts problèmes avec une plume d'amateur léger, comme si j'avais la compétence d'un baryton nègre tel qu'Al Johnson ou l'humanisme éclairé d'un Charlot patineur et autres étoiles de congrès internationaux. Et pourtant, gagné par la contagion, j'ai la faiblesse de dire mon petit mot dans le vacarme des prêcheurs et d'y lâcher mon petit message, comme tout le monde. Ce pigeon picassant, d'où vient-il, de quel œuf de laboratoire, et ces chimères colombines et ces tourtereaux abstraits ? De quel pigeonnier issus, de quel gibus échappés ? A vous, colombophiles bien nés, je présente ma colombe, vraie colombe de ralliement, colombe d'or qui parut dans la basilique de Reims au baptême de Clovis. La citoyenneté mondiale mérovingienne, voilà ma position.

En parlant de congrès, tout à l'heure, je pensais à celui de Varsovie qui fit quelque bruit en 1948 ou 1949. Entre deux guerres, les intellectuels manifestent toujours en faveur de la paix. Il y a là une coutume charmante du folklore culturel qu'il faut encourager malgré l'apathie des masses, et si la guerre est incluse dans le déterminisme historique, ce n'est pas moi qui jetterai la pierre à ceux qui vont de capitale en capitale porter le défi à la fatalité. Jamais congrès de ce genre n'avait rassemblé pareil bouquet d'élites. Une distribution grandiose : lumières de la science, princes des lettres, rois du rire, magnats de la palette et pas mal de valeurs indéterminées pour faire l'excipient. Un brassage d'idées sans précédent. On eut soin de prendre la qualité d'intellectuel dans un sens très large, sans lésiner sur la promotion des ayants droit. C'est un fait, d'ailleurs, que l'homme, emporté par son crâne, évolue vers le type intellectuel et plus particulièrement vers la variété culturelle. Rien n'est plus émouvant que cette universelle ascension vers les sommets de la pensée ; tout le monde se bouscule sur des chemins naguère secrets et rudes, aujourd'hui confortablement aménagés, nivelés, vulgarisés, accessibles à tous. M'exprimant ainsi, je n'ai pas l'intention de déconsidérer les congrès du genre Varsovie, néanmoins je trouverais plus intéressant que nos intellectuels fissent leur congrès en faveur, par exemple, de la justice en France, ou de la longévité ministérielle, ou de la sauvegarde des derniers oisifs,

ou de l'abolissement du prolétariat ou de la moralité parlementaire. Ils ont tort peut-être de mépriser la règle de trois pour affronter directement la quadrature du cercle. Assez d'ignorants s'attaquent de préférence aux grands problèmes, et la coquetterie des élites, sinon leur vrai mérite, serait de se pencher sur quelques menus cycloïdes quotidiens, de tenter, par exemple, la paix chez soi avant de la prêcher dans le monde, comme l'eût dit mon bon maître Clément Vautel dans ses heures d'anticonformisme aigu.

Il n'est pas trop tard, quand on évoque le gratin de l'intelligenzia, de rappeler le souvenir de Garry Davis. Il fut un homme plutôt sympathique et son idée était originale de faire marcher les citoyens du monde derrière un état-major de poètes surréalistes. Pour ce qui est du fond de l'affaire je me sentais évidemment de cœur avec lui comme avec tous ceux qui proclament que les hommes sont frères. Personnellement, il y a beau temps que je suis citoyen du monde ; au moins depuis le XIIIe siècle et sans doute bien avant. En ces temps de grâce et d'obscurantisme enluminé, j'étais partout chez moi dans le monde connu. Jusqu'au jour où les épidémies démocratiques, leurs complications nationalistes et leurs délires doctrinaires se sont abattus sur les peuples civilisés, je me promenais librement de Saragosse à Moscou et de Stockholm à Naples, en tournée d'amitié chez les voisins, sans même savoir si j'enjambais une frontière. J'avais dans mon escarcelle, pour sauf-conduit, des amulettes, et, pour attestation de l'Office des Changes, un luth que je pinçais le soir chez le seigneur ou le croquant qui m'offrait le dormir et le manger sans registre d'hôtel ni fiche de voyageur ni taxe de séjour. Le tourisme n'avait pas encore dégradé les lois immémoriales de l'hospitalité. Sur ma bonne mine et mon tour de main, l'artisan de Prague ou de Hambourg ou de Pampelune m'embauchait pour la semaine ou la saison, selon son plaisir ou le mien, me débauchait d'un coup de pied ou m'adoptait d'un coup de blanc. Je voyageais, travaillais, musais, épargnais, dépensais à mes nobles risques et fiers périls, à la grâce de Dieu, à la fortune des routes, au caprice des patrons, au bon cœur du prochain. Et s'il me manquait un liard pour franchir le pont, j'avais encore ma petite chance de payer rançon d'une chansonnette ou d'une jonglerie de ma façon. J'étais citoyen du monde.

Mettons que j'enjolive un peu, mais c'est bien dans ce sens-là qu'à mon goût il faudrait rénover la chose. Mettons que le rêve soit puéril, littéraire, et d'une réalisation délicate vu qu'il ne tient pas compte de la conscience démocratique ni de la mort du cheval, ni de l'extinction des chandelles et de l'éclairage des lampions à lumière froide dans les perspectives du progrès. Soit. Mais qu'on ne vienne pas me dire que la citoyenneté du monde a été inventée ce matin. J'ignore si l'organisme appelé Centre de Recherches et d'Expression mondialistes est encore en vie, mais je lui signale que dans ce genre d'entreprises, il y a eu, sous le nom de chrétienté, un précédent qui a déjà donné des résultats intéressants. Au cas où il n'aurait pas dit son dernier mot je serais d'ailleurs

disposé à me rallier à la jésuitière mondiale si elle devait nous épargner le triomphe de la technocratie. Le totalitarisme n'est pas inéluctable mais le serait-il que, dès maintenant, je préfère celui dont la justification n'est pas de ce monde.

Ce qui m'ennuyait surtout dans l'affaire Garry Davis, c'était son cri de ralliement, son slogan si vous préférez : « Enregistrez-vous comme citoyen du monde ! » S'il faut encore ouvrir un registre, zut ! Je suis pour l'incendie des registres. Qui dit registre dit matricule et j'estime qu'un honnête homme n'a pas à se vanter de se faire emmatriculer par qui que ce soit, serait-ce par le monde. C'est pourquoi, dans ce poudingue de matricules, dans ce conglomérat d'assujettis, de rationnaires, d'assurés et d'attributaires où nous sommes déjà pris au piège, l'homme-témoin, l'*homo-homo* des naturalistes, citoyen de l'univers si ça vous fait plaisir, c'est le truand, sans carte d'électeur ni titre de rationnement ni feuille d'assurance ni autre état civil qu'un sobriquet de fortune et buvant aux fontaines sans même savoir s'il vit sous Chilpéric ou sous Auriol. Il reste encore à Paris quelques individus de cette espèce traquée.

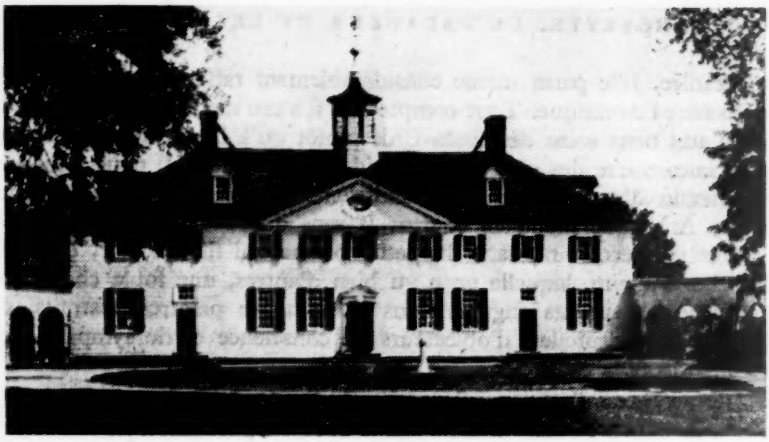
Un jour qu'il pleuvait très fort, Garry Davis avait planté symboliquement sa tente mondiale au milieu du pont de Kehl. C'est un lieu où gendarmes et douaniers ne comprennent pas toujours les symboles ni même les plaisanteries, et le prophète en blouson de cuir écrivit à ses amis de par le monde un appel au secours. L'appel ne me concernait pas directement, mais j'en fus tout de même assez touché parce que je flairais l'angoisse de l'homme seul et que la solitude d'un citoyen mondial, ce n'est pas rien. J'attendis avec curiosité la réponse de *Combat*, des poètes de choc, démocrates planétaires et distingués avaleurs de brouillards qui avaient porté la nouvelle idole en triomphe. Personne ne broncha. Peut-être les moins sincères pensaient-ils que l'homme ne valait plus grand-chose pour leur publicité, peut-être les plus fervents soupçonnaient-ils que le héros faisait sa mue.

Peu de temps après, en effet, nous apprîmes que Davis était retourné en Amérique, et qu'il s'y mariait. Évidemment se marier n'est pas forcément un acte antimondial, mais, de la part du prophète, cela donnait à penser que l'ère de l'apostolat mondial et du camping dialectique avait pris fin. Nous apprîmes effectivement, un peu plus tard, que, sans même avoir consulté ses amis mondiaux de Cahors ni les chaleureux zélateurs de la mondialité surréaliste, Garry Davis venait de prier l'attorney général des États-Unis de lui rendre sa nationalité américaine. Cette conclusion n'est pas la fin tragique d'un héros terrassé par le siècle, sans quoi j'en parlerais avec plus de gravité. C'est avec un enthousiasme à peine dissimulé que Davis a supplié le magistrat de lui rendre au plus vite sa nationalité américaine, insinuant même que la Corée ne lui ferait pas peur tant il avait d'impatience à remplir ses devoirs de citoyen américain qui lui vaudraient en retour la jouissance de « droits humains inaliénables ». Bien entendu, il précisait que sa foi en la citoyenneté mondiale demeurait

inébranlée. Elle parut même considérablement raffermie du jour où il découvrit l'Amérique. Tout compte fait il a cru meilleur de confier son idéal aux bons soins des États-Unis plutôt qu'à la clientèle hétéroclite et primesautière des congrès d'apatrides intellectuels. Il nous a montré le chemin d'une citoyenneté mondialement américaine dans le cadre d'une Amérique mondiale et dans le sens du pratique et de l'efficace. Tel est le dernier message du petit homme qui fit, un soir, courir à la salle Wagram, laquelle en a vu bien d'autres, une foule charmante composée de poètes engagés dans l'absolu, de peintres abstraits, de douairières culturelles, d'objecteurs de conscience et de sympathiques zigotos du type cadurcien.

Il n'y a rien à dire contre l'aventure de Garry Davis. C'est une histoire vieille comme le monde, et toute pleine de leçons rabâchées, un bon scénario américain avec son happy end joliment amené. Quant aux habitants de Cahors, aux poètes transcanulants, aux mondains mondiaux et aux abonnés de *Combat*, ils avaient deux manières de rester fidèles aux enseignements du cher petit homme : ou bien solliciter de l'attorney général leur intégration à la mondialité américaine, ou bien, réunis en salle Wagram, proclamer tout simplement leur foi dans une France mondiale, distributrice et protectrice de citoyenneté mondialement française, sous l'aile d'or de la colombe de Clovis et l'oriflamme déployé de saint Denis.

JACQUES PERRET



La Maison de Washington à Mount Vernon.

APRÈS LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES

par Paul Mousset

TRUMAN CONTRE EISENHOWER

Défilés, déguisements, parades, interventions d'actrices et de personnalités, libations, chants, discours et cris de guerre : par une chaleur intense, celle du Middle West en été, deux conventions s'étaient tenues selon les rites particuliers aux avant-premières politiques américaines. Républicains, puis Démocrates venaient de désigner leurs champions. Non sans mal : les hommes de premier plan, ceux du moins désireux de se lancer à l'assaut de la Maison Blanche, paraissaient rares. Pourtant, à Chicago, dans un amphithéâtre bondé, non loin des fameux abattoirs, les efforts du sénateur Henry Cabot Lodge junior avaient arraché, le 11 juillet 1952, à des délégués républicains profondément divisés, la nomination du général Eisenhower.

Du même coup, M. Taft et ses partisans, représentant l'extrême-droite, isolationniste, des Républicains, mordaient la poussière. Le 28, M. Truman révélait aux Démocrates M. Stevenson, et faisait acclamer sa candidature. « Adlai » (prénom biblique signifiant : le Juste) allait affronter « Ike ». Lequel l'emporterait en novembre, lors des élections à la présidence? Pour les nations étrangères, qui donnaient le général gagnant à dix contre un, la question ne se posait pas. Eisenhower avait

pour lui le prestige du héros, du vainqueur de la deuxième guerre mondiale. En revanche, presque personne, même aux États-Unis, ne connaissait l'administrateur, remarquable de tact et d'honnêteté, qu'était le gouverneur de l'Illinois : M. Stevenson. Au début d'août, les jeux semblaient donc faits. Et certains de se demander : « A quoi bon une campagne ? »

Non que les deux adversaires manifestassent, d'emblée, un grand enthousiasme. Le général cachait à peine son dégoût d'un monde nouveau pour lui, dont appétits, manœuvres et intrigues lui répugnaient également. Quant à M. Stevenson, il déclarait en soupirant : « Plus je vois le bourbier dans lequel je m'enfonce, moins je souhaite être élu. » Le Démocrate comme le Républicain n'en descendirent pas moins dans la lice. Empruntant l'avion, le train, l'auto, appelant à la rescousse la radio, et surtout la télévision, cette plaie actuelle de l'Amérique, ils raffinèrent sur les tournées électorales d'antan. Pendant deux mois, au prix d'incroyables fatigues — le métier de candidat exige une santé sans défaillance — ils multiplièrent les *whistle stops*, ces arrêts oratoires dans les gares, lurent ou improvisèrent des centaines d'allocutions et de harangues, et parcoururent un continent. Le parti républicain dépensa 100 millions de dollars pour cette campagne. Les Démocrates, une somme, sans doute, presque aussi importante.

Quand nous débarquâmes, en septembre, à New York, pour suivre les vicissitudes d'une campagne qui devait nous entraîner, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et même dans le sillage de M. Truman, de l'est à l'ouest, du sud au nord des États-Unis, notre stupéfaction ne fut pas mince de découvrir que, loin d'avoir son élection « en poche », le général devrait âprement lutter pour faire triompher les couleurs républicaines. S'ils étaient moins riches, moins « mondains » que chez les Républicains, permanences et quartiers généraux démocrates semblaient mieux organisés. Chaque jour, d'autre part, l'indépendance d'esprit, la largeur de vues, la culture de M. Stevenson s'imposaient davantage. Le nombre de ses partisans croissait. Comme le général, il s'indignait, dans une belle langue, de la corruption, de l'incompétence dont vingt années d'administration démocrate avaient souillé le régime ; du fonctionnarisme éperdu qu'elles avaient engendré. La nécessité d'un changement était évidente. D'ailleurs, à quelques détails près, les programmes des deux partis se révélaient assez identiques. La similitude des principes prévenant toute polémique réelle, celle-ci se concentra sur les personnes.

A présent que les esprits se sont calmés, les Américains le reconnaissent sans ambage : rarement partis, sinon les candidats eux-mêmes, manifestèrent plus d'agressivité que durant ces deux mois. Tour à tour, M. Nixon, le général Eisenhower, M. Stevenson durent expliquer publiquement l'origine de leur fortune, la nature et la source de leurs revenus. Invoquant la pauvreté de son enfance, ses luttes, son ascension sociale, son patriotisme, sa femme, ses fillettes, son chien, M. Nixon prononça,

à cette occasion, un discours qui restera un modèle du genre, tant il sut faire vibrer les fibres profondes des masses américaines.

Puis, après des diatribes exaspérées de M. Truman contre le général — (et des « aperçus » sur le caractère de celui-ci, qui n'ajouteront rien à la gloire de l'ex-président), — après la déclaration d'Eisenhower : « Et si je suis élu, j'irai en Corée! » (chacun comprenant qu'il surgirait de ce voyage une solution magique à la guerre), les Démocrates firent de l'anticommunisme leur cheval de bataille. Le sénateur Mac Carthy traîna littéralement dans la boue M. Stevenson, qu'il accusa de collusion patente avec Moscou et ses séides, à la lueur de « preuves absolues » qui, d'ailleurs, restèrent son secret.

Le président Truman contre-attaqua. Pour les besoins de la cause, il débaptisa des documents jusque-là « ultra-secrets » et en livra le contenu aux foules. Son but : prouver aux électeurs qu'en ce qui concernait la Corée, certaines décisions, ridiculisées par le général, emportaient, à l'époque où elles furent prises, son plein assentiment. Sur ces entrefaites, le général commandant la VIIIe Armée en Corée, Van Fleet, intervint par le truchement de sa femme, qui rendit publique une lettre de son mari, justifiant les critiques d'Eisenhower.

Point n'était besoin de ces révélations de la dernière minute. L'affaire coréenne constituait déjà depuis plusieurs semaines l'une des questions majeures, sinon le grand problème, divisant l'électorat. Après la rupture des négociations de Pan-Mun-Jom, la bataille avait repris au-dessus du 38e parallèle. Elle motivait de copieux articles. Des magazines à très fort tirage déploraient l'armement anachronique du fantassin des Nations Unies et prônaient l'emploi du fusil de l'avenir : une arme légère d'une grande intensité de tir. Jamais, depuis l'été 1950, la Corée n'avait autant fait parler d'elle.

Nous nous trouvions alors dans un de ces États du Sud offrant le spectacle d'un paysage normand sous un ciel de Provence. Nos interlocuteurs habituels étaient conformes à l'idée que, grâce au cinéma, la France se fait d'Américains lancés dans la politique : d'âge moyen, bien nourris, vêtus de clair avec des cravates flamboyantes. Aucune passion n'animait leurs propos. Ils discutaient de leurs chances, de leurs projets de manœuvre comme ils auraient parlé affaires, avec calme. Rien, d'ailleurs, ne permettait à un ignorant de deviner la sauvagerie de la lutte en cours. Radio et télévision (75 000 dollars la demi-heure) rendaient inutiles, supprimaient les affiches, les proclamations imprimées. Les meetings électoraux s'en voyaient, eux aussi, raréfiés. Les gens se réunissaient les uns chez les autres, écoutaient, voyaient Eisenhower, Stevenson, Nixon, Sparkman, Taft ou Mac Carthy, puis débattaient entre eux ce qu'ils venaient d'entendre.

Quoique Démocrates, beaucoup ne cachaient pas leur volonté de voter pour Eisenhower : « Un changement de parti revigore les institutions. »

D'autres, Républicains, déclaraient donner leur voix à Stevenson : « Habitué toute sa vie à obéir, un militaire ne saurait faire un bon président. » Un grand nombre de ces « Indépendants » dont devaient dépendre les résultats ultimes se taisaient. Pourtant, chez les femmes surtout, se décelaient parfois de l'agitation, de la violence. Par centaines, appartenant à tous les milieux, elles menaient, à leur manière, leur petite croisade personnelle et s'imposaient, souvent en dehors de leur travail, un écrasant labeur : visites à des adversaires, tentatives de conversion, distribution de tracts. N'imaginèrent-elles point « l'offensive téléphonique du dernier moment », destinée aux hésitants ? Tout cela produisait peu de bruit. Insignes de boutonnières et affichettes furent à peu près les seules manifestations extérieures visibles du grand combat qui se livrait. Ceux qui s'imaginent l'Amérique vraiment elle-même quand elle acclame à en perdre le souffle un Lindbergh ou un Mac Arthur méconnaissent son autre aspect, révélateur : une tension de plus en plus muette à l'approche d'un moment décisif.

Tension telle, plaisantait un pasteur protestant, « que le sermon le plus ennuyeux ne parvenait plus à endormir personne ». Elle expliquait l'indifférence apparente, le quasi-mutisme, les réticences si bien notées par nous depuis notre arrivée en Amérique qu'il fallait vraiment une longue pratique de ce peuple pour ne pas se méprendre sur son attitude. Après plusieurs semaines harassantes pendant lesquelles les journalistes avaient bondi de trains en cars, participé aux *motorcades* (version moderne, et motorisée, des cavalcades d'autrefois), traversant d'innombrables villes, noté au vol, transmis à leurs agences et quotidiens le moindre événement, l'incident le plus minime de cette randonnée évoquant parfois Barnum et les déplacements de son cirque, il était impossible de prédire le vainqueur.

Où qu'on s'arrêtât, des foules également denses applaudissaient avec la même fougue un candidat ou l'autre. Puis elles se dispersaient, et nul ne soufflait plus mot. Bien que nombre de ses auditeurs n'approuvât point sans réserve sa phrase : « De quoi vous plaignez-vous ? Vous n'avez jamais été plus heureux ! » *(You never had it so good !)*, M. Truman lui-même semblait conserver une popularité qu'il n'avait pas, naguère, obtenue sans peine. Devant la difficulté d'établir un pronostic que la réalité ne risquât pas de démentir (comme en 1948) les grandes agences spécialisées dans le sondage de l'opinion publique se taisaient.

Le 4 novembre arriva enfin. Il était temps. Jamais plus que ce jour-là la nervosité contrôlée dont faisaient preuve les Américains depuis le milieu d'août n'apparut plus sensible. Le soleil se leva dans un ciel sans nuages. Des drapeaux flottaient. Dans les rues, droites, inondées de lumière, ces rues commerçantes regorgeant de marchandises et de publicité, où les coups de vent subits propres à l'Amérique font voler les papiers, les journaux traînant toujours sur le sol, une foule presque aussi dense que n'importe quel autre jour de semaine débordait des

trottoirs, de chaque côté d'une chaussée remplie de voitures, d'autobus et de cars. Mais, anomalies : bars et débits de boissons étaient fermés, les visages des passants ne souriaient plus ; un silence inhabituel alourdissait l'atmosphère ; des commencements d'altercations éclataient ici et là. Pour tous, on le sentait, la journée, une partie de la nuit seraient longues. Disparue, l'indifférence simulée des débuts de la campagne ! L'affluence des électeurs le prouvait. Et bien qu'un homme lançât en manière de plaisanterie : « J'étais curieux de voir comment fonctionne la nouvelle machine à voter ! », ces Américains, ces Américaines qui, en longues files patientes, stationnaient dès six heures du matin devant les sections de vote, montraient assez par leur attitude qu'ils avaient estimé indispensable, cette fois, de se déranger.

Rarement vit-on élections plus rapides. Les sections de vote se trouvaient un peu partout : dans des salles de classe, ou de tribunal, dans des remises ou des garages. Démocrates et Républicains (une banderole au revers du veston, ou au corsage, proclamant leur appartenance) siégeaient, contrôlaient la régularité de la procédure. Dans un coin « *Y'know 'ow t'work t'machine ?* » demandait une négresse à ceux des électeurs noirs qui semblaient embarrassés — une machine électrique, d'une simplicité enfantine. Deux leviers à manier : un vote était acquis.

Au moment de la fermeture du scrutin, l'opinion générale voyait les adversaires à égalité. Il était alors cinq heures du soir. A sept heures et demie, nous nous rendîmes aux bureaux du très important journal d'une ville du Sud. De mars à juillet, ce quotidien n'avait cessé de souhaiter que fussent opposés l'un à l'autre deux hommes irréprochables. Eisenhower et Stevenson une fois désignés, il s'était vigoureusement prononcé pour le gouverneur de l'Illinois. Très aimablement, son directeur nous avait accordé la franchise de son immeuble. Dans le hall, un rédacteur nous lança : « Eisenhower a gagné ! — Quoi ! Déjà ? — Dans ce comté-ci, il mène par dix mille voix. L'expérience prouve que dans un État aussi traditionnellement démocrate que le nôtre, mille voix de plus pour les Républicains se traduisent par des millions de voix de majorité pour leur candidat dans tout le pays. »

Il faudrait pouvoir décrire dans le détail les six étages de ce quotidien, six étages de bureaux, de salles de mécanographie, de radio et de télévision, où chacun s'affairait ; montrer ces jeunes filles perforant, selon des indications qu'elles recevaient par téléphone, des cartes dont s'emparait une machine, qui additionnait, multipliait, divisait, établissait pourcentages et pronostics, accomplissait en quelques secondes un travail qui, par les procédés anciens, eût exigé des heures. On souhaiterait rendre l'atmosphère de ces studios de télévision où, dans une demi-obscurité, des gens fixaient un écran sur lequel se précisait, peu à peu, la défaite des Démocrates. Car, dès huit heures du soir, la parole fut (si l'on ose dire...) à la télévision. Les commentateurs, que l'on voyait se déplacer sur un fond de statistiques, de tableaux lumineux, un micro-

phone accroché au cou, remarquaient, dans un souci d'impartialité, que si tout semblait indiquer une victoire républicaine, seule la conquête d'États-clef, comme l'État de New York ou la Californie permettrait de se prononcer à coup sûr. Des chiffres se succédaient sur l'écran : Stevenson, 4 380 000 ; Eisenhower : 4 520 000. Il était huit heures et demie.

A dix heures trente, Virginie, Massachusetts semblaient acquis aux Républicains. Puis la Pennsylvanie, la Caroline du Sud. A dix heures quarante-cinq, le speaker enregistrait neuf millions de voix à Stevenson, plus de dix millions à Eisenhower, puis annonçait : « Le Maryland, État traditionnellement démocrate, passe aux Républicains. » Un parti ne remonte pas une pente pareille. A onze heures, les Démocrates cédaient à leurs adversaires l'Indiana et l'Ohio. A onze heures et quart, le Missouri, l'État du président Truman se vantait d'une majorité républicaine en même temps que s'affirmait une grosse avance du général dans l'Oklahoma. Puis, à un rythme de mitrailleuse, les nouvelles des victoires républicaines se précipitaient. A onze heures et demie, « un miracle seul, avouait un partisan de M. Stevenson, permettrait à celui-ci d'échapper à la défaite totale. Quelques minutes plus tard, les Démocrates cédaient l'État de New York, avec ses quarante-cinq votes électoraux, aux Républicains. Pour M. Stevenson, il n'y avait plus d'espoir. La partie était jouée, et perdue pour les Démocrates.

Vers minuit, c'était la fin, le grand épilogue d'une campagne qui n'avait pas toujours obéi à l'inspiration la plus haute. Elle aboutissait à l'écrasement des Démocrates et de leur candidat. Sur l'écran se découpait maintenant le fronton du palais du Gouvernement à Springfield, Illinois. Une brume légère brouillait l'image. Le commentateur expliquait : « Le général Eisenhower l'emporte définitivement à une majorité sans précédent. » (C'était faux. En 1936, M. Roosevelt avait écrasé M. Landon par onze millions de voix.) Il poursuivait : « On attend dans quelques instants le gouverneur Stevenson... Peu de gens se pressent autour de sa demeure. Où donc ont passé les foules de ces derniers temps ? Curieux, combien les foules sont peu fidèles... » Dix minutes plus tard, après les obligatoires et exaspérantes réclames publicitaires, M. Stevenson apparaissait. Deux de ses fils à ses côtés, il accordait la victoire au général puis concluait, avec cet accent britannique qu'on lui avait tellement reproché : « On me demandera peut-être quelles impressions j'éprouve. A cela, je répondrai par une anecdote survenue à Lincoln, enfant. Il s'était foulé la cheville, la nuit, contre une pierre. Qu'avait-il ressenti ? « J'étais, dit-il, trop grand pour pleurer. Je souffrais trop pour » rire. » Une nouvelle réclame publicitaire marqua la transition entre l'Illinois et New York. Une foule surgit, qui s'étouffait dans le grand hall du Commodore Hotel. Atmosphère de liesse. En smoking, encadré d'agents des services secrets, le général Eisenhower fit face aux projecteurs, lut le télégramme de félicitations de son adversaire, sa propre

réponse à celui-ci et, d'une voix un peu lourde, promit à l'Amérique entière de se consacrer à son bien. L'assistance hurla, applaudit, entonna *God bless America...*

...A la rédaction de notre journal, une jeune femme, la broche de strass *Ike* épinglée à sa blouse, était aux anges. Nous lui demandâmes : « A quoi, selon vous, Eisenhower doit-il son triomphe ? » Avec la netteté de pensée, la facilité d'élocution des jeunes Américaines, elle répondit : « A son intégrité, à son honnêteté, au fait qu'il faut à ce pays un changement, qu'une administration ne vaut plus rien après vingt ans d'exercice continu, à ses promesses d'une fin prochaine de l'horrible, de l'inutile guerre coréenne... » Elle s'arrêta avant de reprendre : « Et puis, parce que c'est *lui*, avec sa figure si franche et son sourire... » Quelqu'un plaisanta : « Vous ne croyez pas être un peu amoureuse du général ? » Elle approuva : « Bien sûr ! Comme le sont les millions de femmes qui lui ont donné la victoire ! »

Résumé exact : le général devait ses dizaines de millions de voix à ses victoires, à sa situation de « héros-père du peuple », ainsi qu'à sa position dans l'affaire coréenne. Hantés par leurs cent vingt-cinq mille tués et blessés en Corée, les électeurs du général voulurent, dans l'immense majorité des cas, faire de lui un magicien doué d'étonnants pouvoirs, l'homme sur lequel se décharger de leurs soucis et responsabilités. Son attitude, enfin, envers le communisme ne prêtait point à équivoque. *Il s'agissait là d'un plébiscite purement personnel* entraînant le succès des Républicains. En tout cas, affirment les méchantes langues, dès le 5 novembre, Républicains et Démocrates prièrent chaque soir avec une ferveur égale pour que Dieu ne rappelât pas à lui le général pendant les quatre années qui viennent, de crainte que sa mort ne portât automatiquement à la présidence le vice-président Nixon.

L'INTERRÈGNE

Deux mois et demi séparaient l'élection du nouveau président de son entrée en fonctions. On rendra cette justice à M. Truman que, s'il lui échappa une fois encore des paroles inopportunes, des allusions à la promesse « démagogique » du voyage en Corée, il sollicita, sans plus attendre, la collaboration du président-désigné. Cela, à un moment grave de la conjoncture, afin de prévenir tout hiatus dans la marche des affaires internationales. Il semble d'ailleurs que devaient être prises, alors, d'urgence, sur des sujets demeurés secrets, des décisions d'une importance si grande que M. Truman n'entendait pas en supporter exclusivement le poids. Le général ne se déroba point. Il délégua MM. Henry Cabot Lodge et Dodge comme agents de liaison auprès de la Maison Blanche, dont les services préparèrent dans la fièvre, à son intention, un résumé de tous les problèmes en cours. A cinq pages par question épineuse, cela constituait trois gros volumes. En même

temps, il commençait à choisir ses ministres qui, pris en dehors du Congrès, ne sont responsables que devant lui. Les Démocrates ont souvent qualifié le parti républicain : « parti des généraux : général Eisenhower, général Mac Arthur, General Motors. » Le fait est que le trente-quatrième président ne s'entoura, ou à peu près, que de représentants de la très grande industrie, ou des très grandes affaires. Les principaux portefeuilles ainsi pourvus, il s'envola vers la Corée pour un voyage-éclair de trois jours. (« Je suis venu, j'ai vu, je suis convaincu. ») Le retour s'effectua sur un croiseur de guerre, *l'Helena*. En hélicoptère, quelques ministres s'en furent rejoindre le général. Puis, à bord du navire, furent jetées les grandes lignes de la nouvelle politique.

Que serait celle-ci ? De la mi-novembre aux derniers jours de janvier, les journaux ne cessèrent de s'interroger à ce propos. Au Commodore Hotel, à New York, l'entourage du général fit preuve de discrétion, bien qu'il affirmât sans se lasser « que tout allait bientôt changer ». En attendant, les seules paroles positives prononcées par le général avaient trait à la guerre de Corée « pour laquelle il était vain d'escompter un miracle » et à la nécessité absolue dans laquelle se trouvent les États-Unis de prendre la religion comme base de la vie nationale. (Le président-élu devait d'ailleurs se faire baptiser et recevoir dans l'église presbytérienne au début de février...) Du moins les experts pouvaient-ils faire le point et énumérer celles des tâches primordiales auxquelles le président devait se consacrer dès son « inauguration ».

Vingt-cinq pages de cette revue ne suffiraient pas à en dresser la liste. En effet, ce que prônaient les directeurs de journaux et de magazines (presque tous républicains, bien que leur personnel fût en majorité démocrate) n'était rien moins, en cette époque foncièrement troublée, que le retour « à la norme », « au bon vieux temps »... Plus de ces contrôles des prix et des activités industrielles, innovés par M. Roosevelt en 1932 ! Plus de réglementations étatiques des salaires ! Plus de ces intellectuels, idéalistes et songe-creux, dont s'étaient encombrés cabinets ministériels et administrations publiques depuis vingt ans ! L'Amérique devait se retrouver elle-même : celle des gens d'affaires, de l'initiative privée, de l'individualisme forcené, de la libre concurrence !

Aspirations traduisant à merveille la mentalité des foules républicaines. (Mais il ne faut tout de même pas oublier les vingt-trois millions d'Américains qui ont voté pour M. Stevenson.) En outre, corollaire du programme réclamé par la plupart des journaux : économies, réduction des impôts, réduction du budget, et par conséquent de l'aide à l'Europe. Utopies, clamèrent certains : « les avocats du *back to normalcy* oublient simplement que l'état de choses actuel provient avant tout de l'épreuve de force à laquelle se livrent depuis quelques années les deux plus grandes puissances du monde : U.R.S.S. et U.S.A., épreuve susceptible de dégénérer en troisième guerre mondiale. Or, de quelque nom qu'on la déguise, la guerre fait déjà rage en Corée, en Indochine, en Malaisie. Tous les

problèmes sont liés, ceux de l'Europe et ceux de l'Asie, ceux de l'armée européenne et de l'alliance atlantique, ceux des bases et ceux de l'aide aux pays libres. Des compressions budgétaires importantes provoqueraient une modification si complète de la politique suivie depuis 1941, et surtout depuis la fin de la guerre, que cela ne pourrait que provoquer un désastre. L'Amérique a pris la tête d'une croisade contre l'expansion, l'oppression marxistes. Elle ne peut plus reculer... »

EISENHOWER PREND LE POUVOIR

... Le 20 janvier dernier avait lieu à Washington l'intronisation officielle du président Eisenhower. Elle se déroula avec ce mélange de solennité et d'ambiance de kermesse, propre à ce genre de cérémonies en Amérique. Au cours de cette grande parade, les éléphants républicains défilèrent sans incident. Un cow-boy prit le président au lasso. Soixante-cinq fanfares donnèrent de tous leurs cuivres, précédées de « majorettes » en shako, bottes molles et tutus de danseuses. Le canon atomique fut, pour la première fois, présenté aux foules. Le soir venu, M. Truman prit, lui, sans escorte, le train d'Independence (Missouri) avec sa femme Bess, sa fille Margaret, des tonnes d'archives personnelles et son piano. Une page était tournée. Après vingt années de bannissement, les Républicains revenaient au pouvoir.

Dans la matinée, le président Eisenhower avait prononcé l'adresse inaugurale de tradition. Texte soigneusement étudié, au style sobre, avec un rappel « déiste » et des envolées que n'eût point désavoués Mac Arthur. Ce fut le discours d'un des premiers hommes d'État de l'ère atomique. Rarement deux idéologies se virent-elles opposées avec plus de bonheur. Face aux sectateurs de la force, aux partisans de la trahison et du mensonge, le président Eisenhower dressa les hommes qui, ayant foi en Dieu, « devant qui tous sont égaux », croient du même coup à la liberté, « qu'il s'agisse du planteur de riz birman ou du semeur de blé de l'Iowa, du berger de l'Italie méridionale ou du montagnard des Andes. Foi commune conférant une même dignité au soldat français qui meurt en Indochine, à l'Anglais tué en Malaisie, à l'Américain expirant en Corée... »

L'Amérique, ayant dans l'ensemble, approuvé l'élévation de ces paroles, ceux qui espéraient y trouver un programme positif pour la solution des difficultés majeures du moment, en Asie et en Europe, ne cachèrent pas leur déception. Du moins espérèrent-ils que les vues très nobles du nouveau président se traduiraient avant peu sur un plan pratique. En cela, ils rejoignaient les dizaines de millions d'électeurs américains qui, fidèles ou adversaires du général jusqu'au 4 novembre, veulent maintenant faire tous et également confiance à Eisenhower. On parle ici des électeurs, pas de leurs élus au Congrès.

TAFT CONTRE EISENHOWER

En effet, les Républicains de la nuance Taft, pardonnent mal à Eisenhower sa trop éclatante victoire personnelle. Dépit qui, on le craint, ne s'amenuisera pas avec le temps. Dès le lendemain de l'inauguration, en tout cas, les Taftistes entendirent montrer au général qu'à côté de la présidence existe une institution qui s'appelle le Sénat. D'aucuns, à cette occasion, déplorèrent un peu cette qualité éminemment eisenhowerienne qui se flatte de pouvoir, en toute circonstance, concilier les contraires. Autrement dit : beaucoup regrettèrent que le général n'eût point marqué avec violence le divorce existant entre la fraction qu'il fut appelé à représenter, et les suivants de M. Taft. Quelques semaines après son succès de Chicago sur le même M. Taft, son premier geste, son instinct avaient été d'enterrer solennellement la hache de guerre. Le 21 janvier M. Taft, devenu leader de la majorité républicaine au Sénat, ou ses séides, s'estimant forts de l'approbation d'électeurs souverains, prouvèrent au président que tirer, même à l'issue d'un petit déjeuner, maintenant historique, sur le tuyau d'un calumet de paix, n'aboutit qu'à de la fumée. Comme nous le dit un Américain, que ne rebute point le français familier : « Il s'agissait de remettre Eisenhower dans le creux... »

Ce rappel aux usages eut lieu lors de la ratification, par le Sénat, des nominations ministérielles. Le tir de barrage se déchaîna contre M. Charles E. Wilson, président, jusqu'à ces derniers temps, de la General Motors, et détenteur, dans cette entreprise, de 2 500 000 dollars d'actions. Si on l'interprète dans son sens le plus étroit, la loi américaine veut que nul ne puisse être ministre, qui possède des intérêts dans une firme appelée à conclure des marchés avec le Gouvernement. Les Français savent assez ce qu'est la General Motors pour se douter que celle-ci n'a pas attendu le général, ni son nouveau ministre de la guerre, pour signer des contrats avec Washington. Non que M. Wilson fût la seule personnalité visée par les amis de M. Taft. Le feu se dirigeait en outre contre l'attorney general Herbert Brownell. Son crime? Il avait convaincu le président qu'avec une majorité de près de sept millions de voix, il pouvait se permettre bien des choses. Or le Sénat parla, et sans ambiguïté, puisqu'il refusa d'admettre M. Wilson. Victoire de courte durée. M. Wilson se défaisant, dans les vingt-quatre heures, de ses actions (coût : 500 000 dollars de droits de mutation) le Sénat ne put que s'incliner. Mais le principe était sauf ; le coup de semonce, tiré. Dans le même esprit, aussi bien que pour s'assurer auprès de leurs électeurs une publicité personnelle, d'autres sénateurs déclarèrent s'opposer au choix, comme ambassadeurs, de ressortissants de leur État propre, la coutume, enfreinte une fois encore par Eisenhower, voulant que, dans des cas semblables, les sénateurs fussent consultés...

La réaction populaire, on doit le dire, n'a point été favorable à ces

susceptibilités parlementaires. Démocrates aussi bien que Républicains (les électeurs, une fois encore, plus que leurs elus, que vient de ressaisir l'atmosphère très spéciale du Congrès) espèrent du président, on le répète, de grandes choses. En ce qui concerne l'Extrême-Orient et ses problèmes, deux doctrines s'affrontent : offensive dans la péninsule (mais à quel prix ?) ; maintien du statu quo (avec de nouvelles divisions coréennes) pendant des années peut-être. Sur le front de l'Ouest (le nôtre en France) l'incertitude n'est pas moindre. D'où, afin de la dissiper, l'envoi, par le président, de deux *missi dominici* en Europe : MM. Foster Dulles et Harold Stassen.

LES ÉTATS-UNIS ET LA FRANCE

Disons-le tout de suite : aux yeux de beaucoup d'Américains, la France représente un des points noirs de la conjoncture actuelle. Une partie de la presse, et plus encore des milieux officiels ne sont pas loin de proclamer qu'ils n'ont plus confiance dans notre pays. Conclusion découlant des arguments suivants (dont on ne saurait dire malheureusement qu'ils soient tous faux) : *a)* Les changements perpétuels de gouvernements français rendent toute coopération des plus difficiles ; *b)* La multiplicité des partis fait qu'il est impossible de tabler sur une majorité sûre ; *c)* Après des mises au point interminables par Paris de n'importe quel programme, l'exécution se révèle décevante ; *d)* Les fonds de l'Aide Marshall n'ont point bénéficié à tous les Français, mais sont restés bloqués entre les mains de quelques-uns ; *e)* La France a avancé l'idée d'armée européenne. Au moment de passer à l'action, elle semble la saborder ; *f)* Il en est de même, dit-on là-bas, d'une alliance militaire ou économique entre l'Allemagne de l'Ouest et Paris ; *g)* Dans ces conditions, tant en France qu'en Afrique du Nord, les bases américaines sont en danger, alors que (prétend toujours Washington) la France essaie de se faire relever en Indochine par les U.S.A. Une conséquence, pénible pour notre amour-propre, se dessine autant dans certains cercles de Washington que dans quelques États, surtout de l'Ouest américain : le pilier de la paix, ou du moins de la défense de l'Europe, risque de n'être plus la France, mais l'Allemagne de Bonn.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'éditorial antifrançais paru au début du mois dernier, dans le magazine *Life*. Ses auteurs, et ceux qui le publièrent, paraissent vraiment soucieux d'avoir voulu apporter de l'eau au moulin communiste. La presse française a réagi. Mais, à côté d'articles raisonnables, d'autres suscitèrent quelque émoi. On vit mal, en effet, le rapport existant entre la fille entretenue symbolisant, pour *Life*, la France, et les griefs exhumés par certains à l'encontre de l'aviation américaine pendant la guerre. Passons. L'opinion n'est pas engagée par ces propos. Que les Américains n'en doutent pas : notre reconnaissance pour la libération de la France leur est acquise.

Cela dit, l'Amérique traverse depuis quelque temps déjà une crise sur laquelle on ne saurait rester muet, tant divers de ses aspects peuvent avoir de conséquences sur le plan international. Nous faisons ici allusion à l'isolationnisme larvé qui se manifeste dans la presse, et a reçu une sorte de sanction dans un texte dont l'Europe connaît depuis peu le nom, puisqu'il s'agit de la loi Mac Carran.

LA LOI MAC CARRAN

Parlons d'elle en premier lieu. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le président Truman, sans l'avoir voulu, en est en partie responsable. En effet, la violence des discours prononcés par lui depuis 1947 contre le communisme émut si bien les masses américaines qu'elles virent bientôt partout des agents des Soviets. Des procès sensationnels, tel que celui d'Alger Hiss, leur montrèrent, en outre, les progrès accomplis par une trahison qui avait gangrené des milieux jusqu'alors insoupçonnables. Certains sénateurs de l'Ouest des États-Unis flairèrent le vent. Ils le trouvèrent propice à leur dessein. Lequel ? Un repliement du pays sur lui-même, tel que pût se réaliser de nouveau l'idéal de nombreux Américains « 100 p. 100 » : une vie en vase clos, entre gens « de bonne race », sans liens réels avec l'étranger.

Par quel biais atteindre ce but ? D'une façon bien simple : en enchérissant sur les dénonciations de M. Truman ; en persuadant le peuple des États-Unis que le danger se trouvait intérieur autant, sinon plus, qu'extérieur ; en provoquant la création, puis en s'emparant de la présidence, de ce fameux Comité pour la répression des activités anti-américaines. Des journalistes ont raillé la « chasse aux sorcières » à laquelle M. Mac Carran et ses émules se livrent avec une fureur que rien ne désarme. Qu'on le veuille ou non, l'expression n'est pas inexacte. Si le Comité a démasqué des traîtres et des espions patentés, il est aussi des hommes qui sont poursuivis, uniquement parce que leurs pensées ne sont pas suffisamment conformes aux vues officielles.

Mais le couronnement de l'œuvre du sénateur Mac Carran se trouve dans cette loi dont il revendique la paternité, un texte de trois cent deux pages, en petits caractères, sensé « codifier et simplifier cent cinquante-sept années d'*Acts* sur l'immigration aux U.S.A. ». Peu importe de savoir si cette loi, rejetée par M. Truman, en vertu de son droit présidentiel de veto, est vraiment, comme il l'a clamé ! une loi d'inspiration raciste, fasciste, et pratiquement d'exclusion pour presque tous autres que Britanniques, Irlandais de l'Eire et Allemands ; si, au mépris de tous les principes juridiques, elle s'affirme rétroactive. En revanche, il apparaît de la plus haute importance, qu'un Congrès démocrate, à priori plus ouvert, plus « international » qu'un Congrès républicain, ait passé outre au veto du président, et ait voté cet *Internal Security Act* de 1950 (entré en vigueur en décembre 1952) après des débats *passionnés*. Il s'agit en

effet d'une loi, concernant aussi bien les immigrants que les voyageurs, qui tend à entourer le pays d'une barrière contre la plupart des étrangers.

TRIOMPHE DE LA PRESSE PROVINCIALE

Avouons-le aussi : la presse américaine, à l'exception des grands quotidiens que seuls connaît notre pays, a tendance à s'enfoncer, depuis la fin de la dernière guerre, dans un « provincialisme » qui ne se révèle pas sans péril pour la compréhension mutuelle des peuples alliés.

Ce mot « provincialisme » choquera peut-être quelques personnes qui, ici, se figurent que tout, et partout en Amérique, se fait à l'échelle de ce que l'on voit à New York. Nous l'employons avec une certitude d'autant plus grande que, durant quatre mois, une de nos études a précisément porté sur l'attitude nouvelle de magazines et quotidiens aux U.S.A. Or, on ne saurait se le dissimuler : à l'exception de quelques villes où dominent des journaux de haute classe (New York, Boston, Washington, Louisville, Saint-Louis), partout ailleurs triomphe le quotidien *local*, et malgré ses seize ou ses trente-deux pages, purement *local*.

On ne peut certes, en quelques lignes, brosser un tableau convaincant d'une presse qui, pour des raisons nombreuses, dont beaucoup uniquement commerciales, préfère donner à ses lecteurs ce qu'ils désirent, plutôt que de s'attacher à éclairer par des informations complètes (et souvent déprimantes) leur opinion.

En tout cas, cette évidence éclate aujourd'hui : plutôt que d'alarmer leur public par des nouvelles dont on doit reconnaître qu'elles n'offrent en général rien de réjouissant, directeurs-propriétaires et rédacteurs en chef de journaux se sont fait une règle de faire place surtout, dans leurs colonnes, aux faits nationaux, et surtout *locaux*.

Cela, dans les centaines, et les centaines de journaux paraissant du Maine à la Californie, du Michigan à la Louisiane. Est-ce à dire que l'étranger ait complètement disparu de ces quotidiens ? Sans aucun doute, non. Dans le cas de la France, on préférerait presque qu'il en fût ainsi. Car, fréquemment pris comme termes d'une comparaison destinée à rehausser les Américains dans leur bonne opinion d'eux-mêmes, les pays étrangers, et notamment la France, jouent souvent le rôle de repoussoirs. Que tout cela ne puisse conduire qu'à une politique relativement isolationniste, c'est ce que l'on pourrait, nous semble-t-il, redouter.

FOSTER DULLES ET L'EUROPE

Nul ne l'ignore : le ministre américain des Affaires étrangères, M. Foster Dulles, s'est, dans son premier discours à la télévision, élevé contre l'hypothèse d'une renaissance de l'isolationnisme. « *Dans l'intérêt même des Etats-Unis*, a-t-il affirmé, *dans leur intérêt le mieux compris, nous autres*

Américains devons prêter attention à ce qui se passe dans le reste du monde. La raison de cette attitude? Des ennemis complotent notre destruction... Où cela? Partout, mais notamment en Asie. » Après un assez vaste tour d'horizon, M. Foster Dulles en arriva à l'Europe. Ah! l'Europe! Il touchait là un point sensible. Depuis longtemps déjà, dit-il, Washington appuie l'idée d'une communauté européenne de défense. « *Une bonne idée, mais qui semble avoir fait long feu...* » Allumant alors, selon l'expression de magazines américains « *un pétard de dynamite* », il ne cacha pas à ses auditeurs que « *sur les* 40 *milliards de dollars donnés à l'étranger depuis la seconde guerre mondiale, l'Europe en avait reçu* 30. *La France, l'Angleterre, l'Allemagne s'en trouvaient-elles plus unies pour cela? Non. Dans ces conditions, et si ces pays ne parvenaient pas à s'unir, Washington se verrait obligé de repenser sa politique à l'égard de l'Europe occidentale...* » Avertissement repris par le président Eisenhower dans son discours, devant le Congrès, sur l'état de l'Union. Dès ses premières paroles, sénateurs et représentants s'aperçurent qu'en très peu de temps, le général s'était familiarisé avec l'énorme machine dont, chef de gouvernement et de parti aussi bien que de l'État, il assume désormais la direction. Pas plus que M. Foster Dulles, il ne mâcha ses mots. S'il reconnut à l'Asie une importance égale à celle de l'Europe dans « l'élaboration d'une politique globale », il déclara répudier les engagements secrets conclus par l'Administration précédente (les accords d'Yalta) tendant à la mise en esclavage de divers peuples. A l'égard de l'Europe occidentale, il fut net : les nations la composant ne pourront espérer une reconduite de l'aide financière américaine que dans la mesure où leurs efforts (en particulier dans la mise sur pied de la communauté européenne de défense) le justifieraient. Approuvant la formule *Trade, not aid* (l'Europe préfère des possibilités d'échanges à des dons en espèces), il pria le Congrès de reconsidérer sa politique commerciale, en abaissant, entre autres choses, les droits de douane et en s'attachant à créer un climat favorable aux placements américains hors des États-Unis.

L'EXTRÊME-ORIENT D'ABORD?

Quoi qu'il en fût — et certains voulurent voir ici la marque de M. Foster Dulles, jugé, peut-être à tort, comme « axé » sur l'Asie plus que sur l'Europe, — il n'échappa à personne que le président avait les yeux tournés, pour le moment du moins, vers l'Extrême-Orient. Appliquant en ceci (bien qu'il s'abstînt de le dire) le plan Mac Arthur, il annonça la « déneutralisation » de Formose, où les troupes nationalistes de Tchang Kaïchek s'entraînent depuis plusieurs années, aux frais des U.S.A., à la reconquête éventuelle du continent chinois. Quelques jours plus tard, la presse laissait entendre (autre exigence de Mac Arthur en 1950) la probabilité d'un blocus des côtes chinoises. On conçoit que semblables mesures ne soient pas du goût de l'Angleterre qui a reconnu, elle, le

gouvernement de Mao Tsé-toung et qui, selon certaines rumeurs, menaça, vers 1951, de retirer ses troupes de Corée si le blocus de Hong-Kong (par où affluaient des approvisionnements et munitions destinés à la Chine) était effectivement réalisé.

Bien qu'on soit assez mal renseigné à ce sujet, l'impétuosité première du gouvernement Eisenhower dans le domaine étranger ne paraît pas avoir emporté, en effet, l'adhésion de certains alliés de l'Amérique, notamment à Londres et à Ottawa. Mais alors que la diplomatie soviétique semble s'assurer de nouveaux avantages auprès du Pandit Nehru, et reconquérir des positions perdues dans quelques États de l'Amérique du Sud, Washington cherchera vraisemblablement à triompher de la plupart des résistances qui se sont manifestées dans les rangs des Nations du Pacte atlantique.

A cet égard, le déjeuner qui a, le 17 février, réuni à la Maison Blanche le Président et M. Stevenson (à la veille, lui-même, d'un voyage en Extrême-Orient) est symptomatique : le général voudrait, de toute évidence, obtenir pour sa politique étrangère, l'approbation et le soutien des Démocrates.

Un premier point serait, en tout cas, déjà acquis : la priorité accordée, sur celle de Corée, à la guerre d'Indochine. En vertu de sa théorie de « stratégie globale » le président Eisenhower confierait désormais la préparation des plans stratégiques pour l'Indochine au triumvirat atlantique (franco-anglo-américain) avec promesse d'une aide accrue de façon substantielle pour l'Indochine.

Cela dit, il demeure, au stade actuel, difficile de se prononcer sur les autres initiatives éventuelles du nouveau gouvernement républicain. On aurait tort, croyons-nous, d'imaginer que celui-ci n'est pas sans défiance à l'égard de l'Europe. D'autre part à la guerre froide déclenchée par les Soviets, il semble résolu à riposter par une guerre froide de son cru. Il entend ne plus vouloir se confiner dans l'expectative, la passivité qu'il n'a cessé de reprocher à M. Truman (malgré son action en Corée) et aux Démocrates. La revue *U.S. News-World Report* l'a proclamé dès le mois de décembre : « *Moscow will do the wondering now* », « A Moscou de se demander ce que *nous* allons faire ».

PAUL MOUSSET

LA MER PERDUE

par JAN DE HARTOG

LE lendemain matin[1] nous nous rendîmes à l'église et je m'aperçus alors qu'elles étaient très nombreuses les souris de mer cachées sur les boutres du Zuyderzée.

Il me parut que nous étions des milliers qui descendions silencieusement les rues en troupe, attirés par la grosse cloche qui sonnait. C'était comme un cortège funéraire de nains, car depuis le moment où nous nous étions mis en route pour l'église, nous nous étions séparés des géants. Je suivis la foule des petits garçons sans reconnaître le chemin que nous prenions ; ce n'était pas la route suivie par les géants, car jusqu'à l'église nous n'aperçûmes pas un seul pêcheur modèle normal. Tous nous portions un livre d'hymnes. Krelis m'en avait remis un au moment du départ.

A la porte nous retrouvâmes nos capitaines, mais ils firent comme s'ils ne nous voyaient pas. Dans l'église nous restâmes séparés d'eux ; ils étaient assis en bas avec les matelots, les souris s'entassèrent dans la galerie. Laissant nos sabots dans l'allée, nous nous perchâmes sur les bancs longs et hauts. Les premières minutes furent supportables parce qu'on entendait une lente et solennelle musique d'orgue.

C'est seulement lorsque commença le service que nous nous ennuyâmes à en perdre la raison. Le prêtre ululait d'une voix de fausset si artificielle qu'il aurait déjà été difficile de le comprendre si, en plus de cela, l'écho ne l'avait renvoyée de toutes parts comme si cinq prêcheurs invisibles psalmodiaient à la fois. Ces déserts de glapissements entre les hymnes

1. RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *Tous les enfants du port hollandais de Huyzen rêvent de partir comme* souris de mer *(mousses clandestins) sur des voiliers de pêche. Le narrateur au début de sa vie fut de ceux qui virent ce grand espoir se réaliser. Il fut enlevé par le célèbre* Capitaine Noir *et emporté sur le* H.Z.69. *Il conte sa vie au milieu des pêcheurs : les tâches imposées sont rudes ; l'enfant tous les soirs est harassé et souvent il est brutalisé par le jeune Bonk qui a quelques années de plus que lui ; le chat Murk, une vraie bête sauvage, lui joue de terribles tours ; pourtant ces grandes et petites épreuves ne l'empêchent pas de goûter cette vie d'aventures. Le dimanche tous les voiliers de pêche s'abritent dans un port, les gendarmes terrorisés par les marins se cachent et les souris de mer peuvent circuler sans dommage dans la ville. Au moment où nous reprenons le récit, l'enfant vient de descendre à Hoorn la Dorée : sur l'ordre du Capitaine Noir il a été décrassé et habillé de neuf.*

nous paraissaient incompréhensibles. Aussitôt que les hommes commençaient à chanter, on aurait dit une foule irritée criant au meurtre. Personne n'était dans le ton parce que personne ne savait ce que c'était que le ton.

Nous autres nous chantions un air de notre choix. Et pas seulement un air, mais des douzaines. Les souris d'Urk à côté de nous sur le banc chantaient très vite une chanson obscène en battant la mesure avec leurs poings sur les hauts accoudoirs ; ils entreprirent de lancer à la fronde des pois sur de petits bateaux qui pendaient du plafond, puis ils se mirent à danser sur leurs sièges. Le châtiment qui descendit sur nous prit la forme d'une canne à pêche dont nous reçûmes de grands coups cinglants accompagnés de cris rauques. C'était « l'homme qui bat les chiens », celui qui était chargé d'empêcher les animaux d'entrer dans l'église pendant le service, et qui faisait aussi la collecte. Il passait la plus grande partie de son temps à rôder derrière les bancs, guettant ceux d'entre nous qui se conduisaient mal et qu'il cinglait de sa canne à pêche ou cognait sur la tête. Quand venait le moment de la collecte il retournait son engin. Au bout il avait attaché un petit sac noir dans lequel nous étions censés déposer les sous que nous avait donnés le capitaine avant notre départ pour l'église. Personne n'y glissa un sou. Quand le sac noir revint à l'homme qui bat les chiens, on aurait dit une boîte à ordures. Des boutons, des bouts de papier, des bonbons mouillés, des mégots de cigare s'étaient agglomérés en une masse gluante qu'il vida dans l'allée, les yeux injectés de sang. Il brandit le poing dans notre direction, retourna sa gaule et l'abattit sur notre troupeau sans faire de distinction.

Le service dura trois heures, de neuf à douze, et la dernière fut la plus longue. Nous gémissions et nous nous tordions d'ennui sur nous-mêmes. Nous faisions des lapins avec nos mouchoirs, nous mettions notre bonnet en carré, ceux d'Urker entreprirent de se déshabiller et de mettre leurs vêtements à l'envers. A la fin nous avions épuisé toutes les distractions sauf de faire des grimaces en chœur ou de tirer en même temps une centaine de langues roses en direction de l'homme qui bat les chiens, agonisant de rage impuissante. L'homme qui bat les chiens était notre seul espoir. Ceux d'Urker enlevèrent leur culotte et tournèrent vers lui leur derrière nu, ce que voyant il empoigna sa canne à pêche comme un harponneur devenu fou et les flagella avec une telle férocité que les coups résonnaient sous les voûtes comme la détonation multipliée d'une arme à feu. Les Urker boys poussèrent des cris si aigus que je grinçai des dents. Et puis soudain nous nous tûmes avec un ensemble presque parfait et, assis très tranquilles, nous regardâmes pieusement devant nous.

Cinq énormes capitaines avaient surgi derrière les bancs. Cinq gaillards d'Urker à la taille si haute, au visage si menaçant, que rien qu'à les voir je sentis mes genoux trembler. L'un d'eux s'avança lentement dans l'allée,

marchant silencieusement sur ses chaussettes. Les gars d'Urker priaient silencieusement mais leurs prières n'eurent aucune efficacité. Le géant posa sur le banc plein d'enfants immobiles un long regard, puis sa grosse main s'éleva lentement dans l'air, descendit au milieu du deuxième rang et s'empara d'une oreille. Il retira du rang un des garçons en prières et celui-ci ne lutta même pas. L'enfant fut conduit vers la galerie à demi accroupi ; nous n'osions pas tourner la tête, un silence magique resta suspendu sur nous pendant plusieurs secondes. Kris Muis chuchota : « il retire sa culotte. » Puis on entendit une claque formidable, le glapissement du lapin à qui on tord le cou, puis le silence retomba sur nous tandis que le gargouillement informe du prêtre rebondissait contre la voûte, multiple et monotone comme le bruit des vagues.

Au sortir de l'église, sur le chemin du retour, nous courions, nous dansions, nous poussions des cris comme des écoliers qui partent en vacances. J'éprouvais, comme nous tous, un besoin irrésistible de faire des bêtises, de casser des choses et je me mis à crier des obscénités, à jeter mes sabots dans les fenêtres, à m'accrocher aux boutons de porte, à tirer les sonnettes. Les autres en faisaient autant. Nous descendîmes au port, emportés par une vague d'émotion, par un soulagement unanime tellement profond, tellement inexprimable que je me retrouvai à bord avec un bouton de cuivre dans la main. Kris Muis avait un œil au beurre noir et l'on voyait des petits qui boitaient sur un sabot ou qui essuyaient leurs larmes avec un pan de leur veste. Beaucoup d'entre nous étaient trempés car lorsque nous étions descendus par les rues désertes de Hoorn la Dorée, des fenêtres s'étaient ouvertes et l'on avait vidé des seaux sur nos têtes : protestations futiles contre les exploits des fils de Chrétiens.

L'heure qui suivait le déjeuner du dimanche était le seul moment de liberté dont les souris de mer pouvaient disposer de toute la semaine.

Les arêtes avaient été jetées par-dessus bord, la marmite de pommes de terre nettoyée, les bols récurés, le plancher léché par le chat. Les hommes somnolaient allongés sur le dos. Alors nous autres nous glissions hors des cabines, sautions dans les canots et ramions jusqu'au quai.

Il fallait que les canots fussent de retour à deux heures et demie pour mener les pêcheurs au second service religieux qui commençait à trois heures. Entre une heure et demie et deux heures et demie le dimanche, les Villes d'Or [1] appartenaient aux enfants.

C'est Kris Muis [2] qui m'avait expliqué tout cela. Du canot il héla les souris des deux douzaines de boutres qui dansaient côte à côte dans la baie. Puis nous nous dirigeâmes vers la côte. Nous étions trop nombreux dans le canot, nous n'avions pas de place pour ramer. Kris et un gars nommé Freek, du *H.Z. II*, s'emparèrent d'un aviron et godillèrent.

1. Il s'agit des ports où les pêcheurs abordaient le dimanche.
2. Une « souris de mer » avec qui le narrateur est lié.

Nous trouvâmes le quai déjà plein de gamins. Le port était bondé de boutres. Ils dormaient là, en rangs serrés, côte à côte et bout à bout. On aurait pu traverser le port en sautant de navire en navire. Nous autres ancrés dans la baie, nous étions le surplus ; si la mer avait été trop dure, il nous aurait fallu pousser jusqu'à Enkhuizen. Mais le ciel était sans nuage, le soleil brillait, la brise soufflait doucement, c'est pourquoi la flotte entière s'était abattue sur Hoorn. Combien pouvait-il y avoir de navires ? Je n'en avais aucune idée, mais au nombre de souris qui surgissaient des bateaux durant cette heure où dormaient les géants, ils devaient être plusieurs centaines et le quai était noir de monde.

Je pensais que nous nous rendions à terre pour jouer, mais je me trompais. Nous allions à terre pour être des hommes. Pendant une heure glorieuse, chaque semaine, nous étions nous-mêmes des géants ; nous fumions la pipe, nous rejetions nos bonnets aussi en arrière que possible, nous nous dandinions les jambes écartées, les poings dans les poches en grognant « Oi, Oi », et nous discutions de la digue en flânant par petits groupes autour des bittes d'amarrage.

Les punis constituaient la grande attraction de notre heure hebdomadaire de virilité. Évidemment les souris de mer ne réussissaient pas toujours à éviter la colère de leurs capitaines et comme on ne pouvait les soustraire à leur service pendant la semaine, ni pendant les offices divins, le châtiment des grosses fautes intervenait le dimanche entre une heure et demie et deux heures et demie.

La punition était la même sur tous les boutres. Avant que les géants allassent faire leur sieste de l'après-déjeuner, ils emmenaient le délinquant sur le gaillard d'avant, lui liaient les mains derrière le dos, lui passaient sous les bras le bout perdu de la drisse de foc et le hissaient à mi-hauteur du mât. Il restait suspendu pendant l'heure de repos.

C'était un châtiment douloureux surtout pour l'amour-propre, car toutes les souris de la flottille ne manquaient pas de défiler pendant cette heure, devant les malheureux et de se moquer d'eux qui essayaient de faire pivoter leur corps ainsi suspendu afin de dissimuler leur visage.

Kris Muis me dit qu'il était resté pendu comme cela un dimanche et qu'il s'était bien amusé : la vue sur la ville était très jolie ; mais il ne réussit pas à rendre cette perspective attrayante à mes yeux.

Je lui appris d'un air désabusé, toujours pour imiter les grandes personnes que tout le monde dans notre village croyait qu'il était mort. Il grogna et dit : « Bah ! les pauvres ». Je lui demandai si sa mère savait qu'il était vivant. Il haussa les épaules et dit qu'il lui avait envoyé une carte postale d'Enkhuizen il y a quelque temps en lui disant de ne plus se faire de souci. Il n'irait pas à terre, déclara-t-il, jusqu'au jour où il aurait été promu matelot ; alors il épouserait Annie Ruiters et il la battrait copieusement parce qu'elle avait crié lorsqu'elle l'avait aperçu regardant par l'écubier, la dernière fois que la flottille était au port et qu'il était sûr qu'elle l'avait dénoncé.

Je déduisis de sa conversation que son patron avait sur les femmes les mêmes idées que Krelis ; il parlait toujours de les battre et il disait qu'il se moquait bien de ce que sa mère pouvait penser car elle n'appartenait à la famille que par le mariage.

A trois heures moins le quart la double procession des hommes et des petits garçons obéissait à l'appel de la cloche rassemblant les fidèles.

Le second service durait aussi longtemps que le premier, mais nous ne nous en apercevions guère car nous dormions presque tout le temps. La plupart des souris avaient passé une partie de la nuit à écouter parler les géants derrière la cloison et elles avaient sommeil. De plus Kris Muis m'avait prévenu que les dimanches soirs étaient de beaucoup les plus intéressants car c'est alors que les Menteurs venaient au carré raconter des histoires ; par conséquent, si je voulais les entendre il me fallait profiter de l'occasion pour rattraper un peu de sommeil.

J'avais déjà entendu parler des Menteurs, mais je ne m'étais jamais intéressé à eux, car ils ne faisaient rien d'extraordinaire. Ils s'asseyaient au milieu de l'auditoire et ils racontaient des mensonges. Je n'en avais jamais vu parce que je ne sais pourquoi tous les Menteurs venaient d'Urker. Kris ajouta maintes précisions ; il les trouvait très drôles quand ils racontaienr leurs histoires à dormir debout : il s'agissait d'un homme-sirène venant sonner à minuit chez une sage-femme afin qu'elle porte secours à son épouse en mal d'enfant, d'une tortue en Chine si grande qu'un jardin lui poussait sur le dos, de monstres marins à sept têtes, de femmes esquimau écorchées vives. Ce qu'il y avait de plus curieux c'est que les Menteurs racontaient ces histoires comme si elles leur étaient arrivées à eux personnellement, et jamais à la troisième personne. Ils commençaient toujours ainsi :

« Un jour que je me trouvais en Tasmanie... » bien que tout le monde sût qu'ils n'étaient jamais sortis du Zuyderzée. Il y en avait un du nom de Bokke Prins qui surclassait tous les autres. Quand il se mettait à raconter une histoire, on oubliait tout et il pouvait parler jusqu'à l'aube sans que personne songe à dormir. Kris ne l'avait entendu qu'une fois parce qu'il se faisait payer très cher. D'abord, avant même qu'il commence, il fallait lui donner une demi-bouteille de genièvre ; il en buvait une autre demi-bouteille pendant qu'il parlait, et si on ne lui donnait pas une autre bouteille entière au moment où il se retirait, il ne revenait plus, car il aimait entamer cette seconde bouteille dans l'air frais du matin.

Ce soir-là, tandis que je faisais la vaisselle, le capitaine Arie Kos et son équipage s'accroupirent au carré. Le capitaine Noir déclara : « Il nous faut un Menteur » ; je me dépêchai car je voulais être bien tranquillement blotti dans mes haillons derrière la cloison avant qu'il n'arrive. Kos dit : « Envoyons chercher Bokke Prins, les autres ne sont que de

vulgaires cabots. » Le Capitaine Noir donna à Bonk l'ordre de descendre à terre et d'acheter trois bouteilles de genièvre.

Il mit si longtemps à revenir que je m'endormais presque, déçu, gelé. J'étais certain que Bokke avait déjà été retenu par quelque autre boutre du port puisque nous étions ancrés dans la baie. Après ce qui me parut être une heure d'attente, j'entendis le clapotis et le grincement des avirons, un coup sourd lorsque le canot heurta le bord et la voix de Bonk qui disait : « Doucement, monsieur, je vais vous aider. » J'entendis une autre voix murmurer indistinctement, une voix haut placée comme celle d'une femme, et je me laissai retomber, désolé, parce que j'étais certain que ce ne pouvait être Bokke. Bonk avait dû engager quelque Menteur de troisième ordre flânant sur le quai en quête d'un verre à boire.

En tout cas celui qu'on venait d'introduire au carré était loin de se trouver à jeun. On l'entendit trébucher, gratter des pieds, hoqueter et je compris que l'ivrogne avait omis de retirer ses sabots en pénétrant dans le carré. J'allais me retourner et m'endormir lorsque j'entendis le capitaine Noir :

« Oi, Oi, disait-il, comment vas-tu, Bokke, mon garçon ? » La voix de fausset chantonna, hoqueta et fila un chapelet de mots où je ne discernai que celui de « boire ». On entendit sauter un bouchon et le glouglou du gin dans les verres ; j'étais en colère après Kris Muis, de toute évidence il s'était payé ma tête. Bokke Prins était le plus lamentable de tous les Menteurs. La seule chose que je ne comprenais pas, c'est pourquoi le Capitaine Noir avait dépensé tant d'argent pour faire venir du fond du port un ivrogne au langage inarticulé ; trois bouteilles de genièvre représentaient une fortune.

Ils restèrent là à boire pendant près d'une heure. L'ivrogne faisait entendre des bruits de moins en moins articulés. Il joua une petite chanson de bord sur un harmonica et la chanson s'acheva dans un gargouillis de salive. Il gigotait, se tortillait, poussait de petits cris comme une femme. Sa voix montait toujours et à la fin on aurait dit un bébé jasant tout seul dans son berceau. Si je n'avais eu aussi froid, si je n'avais pas été aussi fatigué, je me serais laissé glisser jusqu'à mon panier où Murk ronflait déjà, mais l'idée de me dépouiller de mes hardes et de ramper dans cet air glacial était si peu encourageante que je me contentai de somnoler inconfortablement là où j'étais assis.

Je m'étais endormi, certainement, parce que, lorsque je me réveillai, quelque chose avait changé et je ne me rappelais pas m'en être aperçu. Une voix d'homme, très douce, s'élevait à présent derrière la cloison, une voix si mélodieuse et si fascinante que je crus tout d'abord qu'elle appartenait à un nouveau venu, mais on ne pouvait s'y tromper c'était celle de Bokke. Il parlait avec le mol accent, un peu rocailleux d'Urker et cette voix était si belle que je l'écoutai un moment sans chercher à comprendre ce qu'il disait.

Il racontait l'histoire d'une jeune fille qui habitait dans l'île de Schokland avant que le village d'Emmeloord eût été submergé. J'avais entendu parler de ce village ; c'était celui dont on pouvait entendre sonner les cloches quand les flots bouleversés par un ouragan les agitaient dans les profondeurs. J'avais essayé d'imaginer ce que pouvait bien être Emmeloord et la voix me l'apprenait.

Un village balayé par le vent, un groupe de petites maisons rouges serrées les unes contre les autres, contemplant le Zuyderzée par-dessus la digue, des fenêtres de leur grenier, barricadées contre la tempête. La jeune fille s'appelait Mensje et elle avait un amoureux du nom de Jan Viool, qui naviguait comme matelot pour le compte de la Compagnie des Indes Orientales. Ils devaient se marier après son prochain voyage et Mensje avait presque achevé son trousseau lorsqu'une nuit, elle fit un curieux rêve : elle voyait Jan debout au pied d'une rouge tour en ruines. La tour était couverte de plantes grimpantes d'une espèce qui lui était inconnue. Jan était debout, nu jusqu'à la ceinture, un foulard taché de sang noué autour de la tête et il appelait. Ce qu'il y avait de curieux c'est que, bien qu'elle le vît appeler, elle n'entendait pas de bruit. Elle voyait ses lèvres se mouvoir dans un silence profond, lourd, comme s'il essayait de se faire entendre à travers une vitre trop épaisse.

La nuit d'après elle eut le même rêve. De nouveau, elle le revit debout au pied de cette tour étrange dans une lumière verte qui virait au bleu ; il essayait encore de lui faire comprendre ce qu'il disait mais le lourd silence de verre demeurait impénétrable.

Elle resta quinze jours sans avoir ce rêve. Puis elle reçut la nouvelle que le navire de Jan avait disparu. On vint la consoler ; elle accueillit ses amis comme il convenait et elle les laissa parler, mais dans son for intérieur elle ne crut pas une seconde à la mort de Jan.

Dès lors, chaque soir, assise sous la lampe, dans sa petite maison, tout en tricotant des chaussettes elle écoutait. Et lorsqu'elle entendait au loin le *splash* d'une ancre dans la baie et le cliquetis de la chaîne, elle jetait son châle sur ses épaules, elle sortait dans la nuit, elle montait sur la digue pour guetter l'atterrissage du premier canot. Quel que fût le navire, invariablement, elle posait la même question : « Avez-vous vu *l'Espoir-Naissant*, le navire-amiral de la Compagnie des Indes ? » Les hommes du canot étaient rarement rudes avec elle. C'était une jolie fille et dans ses yeux brillait la flamme de l'innocence. Ils répondaient : « Pas précisément. Mais nous avons croisé tant de navires au loin que nous n'avons pu identifier, et il est bien possible que celui auquel vous vous intéressez ait été l'un d'eux. »

Une nuit, un an à peu près après la disparition de Jan, une nuit sans lune et sans vent, où le brouillard enveloppait l'île de Schokland, elle leva la tête, étonnée, car elle venait d'entendre distinctement le bruit d'une ancre que l'on jetait dans la baie. C'était très étrange, car il n'y avait pas de vent et la visibilité était nulle.

Elle se leva, mit son châle sur ses épaules et monta sur la digue. Elle entendit distinctement le craquement des avirons qui s'approchaient dans la brume, le murmure de l'eau contre la proue du canot, elle entendit même la respiration haletante des rameurs et le doux cliquetis de la chaîne du gouvernail, mais elle ne vit rien. Les bruits semblaient venir droit sur elle et, pour la première fois depuis que Jan était parti, elle eut conscience de sa solitude.

On entendit une quille de fer râcler le basalte de la digue, le grondement des avirons que l'on rentrait, l'éclaboussement causé par les gens de mer qui sautaient à l'eau et pataugeaient dans l'eau peu profonde et puis tout à coup, avec le bruit de bottes cloutées s'accrochant aux rochers, il y eut une faible lumière qui montait vers elle.

La lumière s'approcha et elle reconnut qu'il s'agissait d'une lanterne à la mode ancienne. La lumière s'arrêta. Elle savait qu'il devait y avoir là des hommes cachés dans le brouillard et elle posa la question habituelle sans voir ceux auxquels elle s'adressait.

« Avez-vous vu *l'Espoir-Naissant*, le navire-amiral de la Compagnie des Indes ? » demanda-t-elle et ce disant elle s'apercevait qu'elle avait posé cette question tant et tant de fois. La lanterne brilla immobile dans le brouillard et elle était sur le point de tourner les talons lorsqu'une voix lui répondit : « Nous l'avons vu ».

« Avez-vous des nouvelles d'un matelot appelé Jan Viool ? » demanda-t-elle.

Là encore la lanterne brilla, immobile dans la brume pendant un assez long moment et la voix enfin lui répondit : « Nous en avons. »

L'épouvante la gagnait tout entière et paralysait presque ses lèvres. « Savez-vous où il se trouve ? » demanda-t-elle.

Et la voix répondit : « Nous le savons. »

Elle posa alors une dernière question et avant même de l'avoir formulée elle savait que sa vie était en jeu. Elle n'avait jamais accompli un acte aussi téméraire, mais comme elle était décidée à aller au secours de Jan, quelque prix qu'il lui en coûtât, elle regarda bravement la lanterne immobile et elle dit : « Pouvez-vous me conduire jusqu'à lui ? »

Un silence s'en suivit, si long qu'elle posa cette question une seconde fois. Alors la voix dit :

— Nous le pouvons, mais cela vous coûtera cher.

— Cela ne fait rien, dit-elle, tout ce que je possède est à votre disposition. Que demandez-vous ?

La voix répondit :

— Votre âme.

La voix du Menteur derrière la cloison se tut. J'entendis un glouglou, le bruit du genièvre versé dans un verre et c'est tout. Personne au carré ne bougeait.

— Mensje, dit le Menteur, c'est la jeune fille dont nous avons tous

rêvé. Son amour était désintéressé au point qu'elle dit à la lanterne : « Très bien, je suis prête », abandonnant sa part de paradis pour une vision : Jan blessé, épuisé, comme elle l'apercevait en rêve, lui parlant, mais silencieux comme un poisson. Si la voix lui avait ordonné de traverser les flammes pour le sauver, elle l'aurait fait ; elle était si bonne et si simple, qu'à ses yeux son amour valait plus que son âme.

» Ah, dit le Menteur, voici la femme que nous avons tous vue une fois, pendant une fraction de seconde ; qu'elle secoue son balai à la fenêtre d'un grenier ou que, portant un panier de poissons, elle nous croise en souriant, quand nous nous retournons, elle est partie pour toujours. » Il se tut, on lui versa du gin, il claqua des lèvres et soupira.

Quand il reprit la parole, sa voix était encore plus belle que tout à l'heure. On aurait dit les notes les plus émouvantes de l'orgue dans notre église, celles qui me donnaient envie de pleurer.

— Eh bien! dit le Menteur, elle s'en alla. Elle ne retourna pas chez elle pour faire sa valise ou pour mettre ses sabots ; elle partit comme elle était : en pantoufles, son châle sur les épaules. L'aiguille à tricoter qu'elle avait plantée dans ses cheveux quand elle avait entendu jeter l'ancre, partit avec elle. La lanterne la guida pour descendre de la digue jusqu'à la mer et elle entendit le clapotis des bottes dans l'eau comme les hommes invisibles pataugeaient vers leur invisible embarcation. Personne ne s'avança pour l'aider, aussi elle mit ses pantoufles dans la poche de son tablier, releva ses jupes et s'avança dans l'eau glacée derrière la lanterne. Elle aperçut le flanc d'un canot qui luisait dans la brume et il lui fallut y monter sans que personne lui tendît la main. Elle s'assit, trempée, sur le banc de milieu, les avirons grincèrent, la quille dérapa, et le canot se balança dans la nuit.

» La lanterne avait disparu et elle était assise là, toute seule, frissonnant dans le brouillard avec le bruit des avirons qui labouraient l'eau autour d'elle. Cela dura près d'une demi-heure ; puis la lanterne brilla de nouveau et elle aperçut le mur sombre et ruisselant d'un grand vaisseau qui s'élevait au-dessus d'elle. Une échelle de corde lui fut lancée et elle grimpa. La lanterne comme une petite lune la suivait en se balançant et l'aidait à monter dans sa propre ombre.

» Elle atteignit la lisse et la franchit et elle se retrouva sur le pont, vaste et désert, la lanterne apparut auprès d'elle et la voix lui dit : « Suivez-moi ». On l'emmena dans une petite cabine qui, au premier abord avait un aspect tout à fait ordinaire. On lui laissa la lanterne. La voix dit : « Dormez » et elle entendit le bruit de la porte que l'on refermait, le bruit d'une clef qu'on tournait dans la serrure.

» Elle commençait à se déshabiller, elle avait mis son châle sur un petit tabouret, quand elle s'aperçut que la cabine dans laquelle elle se trouvait n'était nullement une cabine ordinaire. Elle essayait de déplacer le tabouret, de le placer plus près de la couchette, mais elle ne pouvait

pas le remuer parce qu'il était trop lourd. Il était de pierre. Elle regarda autour d'elle et tous les objets qui lui avaient semblé si ordinaires étaient tous faits de plomb ou de pierre. Une fois déshabillée, une fois allongée dans sa couchette, lorsqu'elle voulut soulever la couverture, il lui fallut employer les deux mains car c'était une couverture faite de mailles de fer finement tricotées.

» Elle resta là, allongée sur le dos, regardant le plafond, la tête sur l'oreiller de sable, ayant de plus en plus froid sous sa couverture de fer. Elle joignit les mains pour prier. Mais avant même que ses doigts se fussent enlacés, elle suspendit son geste et demeura immobile, car il n'était plus temps à présent de veiller au salut de son âme. Elle ferma les yeux et pensa : adieu, la vie.

» Elle se lamentait sur sa destinée quand une image s'éclaira dans la nuit de ses paupières closes ; une tour rouge recouverte de plantes grimpantes d'une espèce inconnue et un gars avec un foulard taché de sang autour de la tête, qui l'appelait par son nom. Elle sourit parce qu'elle comprit qu'il n'y avait aucun sens à dire adieu à tout. Sa vie, c'était lui. Avec ce sourire sur les lèvres elle s'endormit.

» Lorsqu'elle s'éveilla, la lanterne était éteinte. Dans la cabine il faisait clair, mais le jour avait cette curieuse coloration bleu vert qu'elle avait déjà rencontrée dans son rêve. La première chose qu'elle vit la fit frissonner de terreur ; ses cheveux se dressaient sur sa tête, ils s'élevaient jusqu'au plafond et ondulaient doucement autour d'elle. Elle avait si froid qu'elle avait l'impression d'avoir perdu son corps ; lorsqu'elle rejeta la couverture, elle lui parut beaucoup plus légère qu'elle ne l'avait été la veille.

» Mais elle ne s'attarda pas à cette remarque car, à ce qu'elle venait de découvrir, son cœur cessa un instant de battre : la partie inférieure de son corps était devenue une luisante queue de poisson.

» Hagarde, elle considérait les écailles et la nageoire fourchue qui lui tenait lieu désormais de pieds. Une ombre passa rapidement au-dessus d'elle. Elle leva la tête et aperçut un petit poisson qui était entré par le hublot ouvert et qui, à présent flottait au milieu de la cabine. Elle se dressa sur ses coudes et fut étonnée de s'apercevoir qu'elle était devenue légère. Puis elle regarda par le hublot et elle vit où elle se trouvait.

» Le navire gisait sur la place du marché déserte d'un village en ruines. De l'autre côté de la place du marché, il y avait une église sans toit, de briques rouges. Son clocher menaçait de s'effondrer. Et ce clocher était recouvert de cette curieuse plante grimpante qu'elle n'avait pu, jusqu'à ce jour, identifier. C'étaient des algues.

» Elle essaya d'ouvrir la porte, mais en vain ; alors elle pivota sur elle-même et un frisson de sa queue l'amena auprès du hublot. Elle y passa les bras et essaya d'y faire passer son corps mais le hublot était trop étroit. Alors d'un puissant spasme de la queue elle réussit à le franchir en se faisant affreusement mal ; elle se trouva dans la lumière verte, s'éleva

très haut, tourna, décrivit des cercles au-dessus des toits et descendit doucement au pied du clocher en ruines, là où dans son rêve Jan se trouvait debout.

» Tandis qu'elle planait là, tristement, en quête de son amant disparu, un vieillard traversa la place du marché, à pas longs et lents, s'élevant en l'air à chaque pas, comme s'il dansait. Elle se demandait comment entrer en communication avec lui dans ce monde où tout était silence, mais il prit sa tête entre ses mains, pressa contre son oreille ses lèvres froides et elle l'entendit chuchoter : « Jan Viool vient de partir. » Puis le vieillard lui montra une brume verte qui s'élevait derrière la ville et il remua les lèvres comme pour lui dire au revoir. Elle hésita car cette brume semblait recéler une sorte de fumée qui s'élevait lentement en tourbillons bleus, ondulait avec les grappes d'algues mortes, flottait avec les ombres fugitives des poissons invisibles. Mais elle pensa à Jan et à son désespoir et elle s'élança dans la terreur de ce monde inconnu, ses longs cheveux flottant derrière elle, éperonnée par le seul espoir qui lui restât : qu'un jour, qu'un soir, elle le retrouverait.

» Elle allait, dit le Menteur, de ville en ville. Elle n'avait jamais soupçonné que le fond de la mer était parsemé de villages et de villes engloutis où les marins noyés attendaient le Jugement dernier. Elle en visita des centaines et elle découvrit que dans chaque ville, vivaient différentes gens : des Hollandais, des Norvégiens, des Grecs, des Turcs. Il y avait des villes entièrement peuplées de femmes et des villages où habitaient seulement des enfants.

» Mais, sitôt qu'elle se présentait quelque part, on lui chuchotait à l'oreille le même message : « Jan Viool vient de partir » et chaque fois celui qui lui faisait part du message, homme, femme ou enfant lui montrait la brume verte qui s'étendait devant elle.

» Elle traversa ainsi la mer du Nord, le golfe de Gascogne. Elle longea la côte d'Afrique et atteignit un petit village situé à la lisière d'une forêt aussi noire que de l'encre. Le village était habité par des pêcheurs portugais. Ils portaient des pantalons bleus, aux oreilles des anneaux d'or et sur la tête de longs bonnets rouges avec des pompons qui flottaient derrière eux tandis qu'ils marchaient avec les longs pas de danseuse des noyés. Un des pêcheurs lui prit la tête entre les mains et il chuchota : « Jan Viool vient de partir » ; sa main se leva doucement et il désigna la forêt.

» La traversée de la forêt devait durer des semaines. Cette forêt était remplie de choses rampantes, ou traversée d'éclairs effrayants, des ombres semblaient fondre sur Mensje du haut de la jungle d'arbres morts, elle était épuisée de devoir bondir sans cesse de côté pour éviter les monstres qui peuplaient les arbres et qui l'attaquaient sans cesse : requins, seiches, crabes affreux.

» Quand, à la fin, épuisée, elle atteignit l'autre bord de la forêt elle émergea dans un désert au-dessus duquel planaient de solides nuages

verts. Elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait, mais lorsqu'elle distingua, qui sortaient des nuages, les quilles de navires et les ancres flottantes qui se balançaient lentement au gré d'un courant circulaire, elle comprit qu'elle approchait du centre d'une grande mer d'algues.

» Le temps qu'elle mit à traverser cette tourbillonnante masse verte lui parut interminable. Puis elle aperçut une clarté au-dessus de sa tête. Elle discerna en s'approchant la quille d'un gigantesque bâtiment, si complètement incrustée de coquillages et de moules qu'on eût dit la voûte d'une grotte formée aux premiers âges du monde. Quelque part, au milieu des rocs fusait un rais de lumière et elle nagea dans cette direction.

» Parmi les moules et les rochers, après avoir cherché longtemps, elle découvrit un gros anneau de fer rouillé, en forme de heurtoir, et rassemblant toutes ses forces, elle se balança à cet anneau jusqu'à ce qu'elle réussît à frapper. On entendit de lourds verrous, des gonds énormes qui craquaient et la fissure s'élargit au point qu'un jet de lumière dorée brilla dans la sombre verdure des algues comme un rayon de soleil qui vient illuminer un bois.

» Dans cette lumière elle aperçut le visage d'un très vieil homme avec une barbe blanche et le regard innocent et bleu de celui-ci qui la fixait, étonné.

» Pourriez-vous me dire, demanda-t-elle, où je retrouverai Jan Viool, un marin ?

» — Qui êtes-vous ? demanda avec douceur le vieillard.

» — Je suis sa fiancée, dit-elle.

» Le Vieux la regarda attentivement et alors l'expression de son visage se modifia, comme si à ce moment-là, il venait de s'apercevoir que c'était une sirène.

» — Vous arrivez un peu tard, dit-il, il est retourné à l'île de Schokland avant-hier. Il est vivant.

» Elle éprouva un chagrin épouvantable et en même temps une joie indicible l'inonda tout entière. Tandis qu'elle répétait : « Il est vivant ! », elle sentait quelque chose de chaud couler le long de ses joues, la première chaleur qu'elle éprouvait depuis le jour, déjà lointain, où elle s'était réveillée dans la cabine de pierre.

» — Oui, dit le vieillard en refermant la porte, il a eu de la chance. Quelque sotte sur la terre a donné pour lui son âme.

» Elle ne sut que répondre. Elle vit à travers ses larmes le rayon de soleil se réduire à n'être plus qu'un imperceptible scintillement ; il faisait sombre autour d'elle.

» Elle était seule. La pensée d'errer à jamais parmi les noyés privée de l'espoir de retrouver l'homme qu'elle aimait étreignait son cœur et pendant un moment il lui parut qu'elle n'avait rien pour la rattacher à l'existence. Mais lorsqu'elle évoqua le désespoir de Jan quand il arrive-

rait sur l'île de Schokland et découvrirait sa disparition, elle bondit et n'hésita pas à retraverser l'horrible et obscure forêt, l'océan et les mers. Elle atteignit enfin la digue par-dessus laquelle les toits d'Emmeloord contemplaient timidement l'horizon.

» Sur la digue se dressait un homme solitaire qui regardait tristement les flots. Elle s'éleva sur les vagues et lui fit signe, mais il ne la voyait pas. Elle l'appela par son nom mais il ne l'entendait pas. Elle supplia, cria, sauta hors de l'eau dans un éclaboussement d'embruns argentés, cinglant les vagues de sa queue, mais il ne voyait et n'entendait rien. Il soupira, il se détourna lentement et disparut derrière la digue. Il se rendait dans la petite maison où, elle le savait, il s'allongerait pour dormir, pour rêver. Pour rêver à une jeune fille debout au pied d'une tour en ruines recouverte d'algues, lui souriant à travers une épaisse vitre verte et formant sur ses lèvres trois mots, trois petits mots, qu'une nuit, peut-être, il comprendrait. »

Le Menteur soupira et déboucha la bouteille. Il absorba longuement une gorgée copieuse, il claqua tristement des lèvres et reprit :

— Mais l'histoire n'est pas finie.

» Jan Viool devint gardien du phare de Schokland et resta mélancolique jusqu'à la fin de ses jours ; mais la sirène qui était immortelle finit par comprendre que tous les hommes étaient frères et son amour s'étendit comme l'eau d'une fontaine ; il avait jailli en faveur d'un matelot mais tous en reçurent leur part. Elle croise toujours dans les parages de l'île de Schokland et chaque fois qu'une tempête se prépare, les pêcheurs entendent la douce voix d'une jeune fille qui s'élève au-dessus du bruit des vagues. »

Il y eut un long silence ; et puis une voix dit : « Où est la troisième bouteille ? » Et c'était de nouveau la voix de fausset de l'ivrogne que j'avais entendue lorsqu'il avait pénétré au carré en sabots.

Je ne l'entendis pas partir ; je m'éveillai le lendemain matin dans ma niche à chien sur les cordages avec la masse soyeuse de Murk auprès de mon visage. Au-dessus de ma tête les sabots claquaient et j'entendis grincer les anneaux comme Krelis et Bonk hissaient la grand-voile. La trappe était ouverte et je rampai au dehors avant que la chaîne mouillée vînt s'enrouler sur mon lit. J'enjambai la couchette des hommes et lorsque j'émergeai sur le pont mon regard rencontra celui du Capitaine Noir debout au gouvernail.

Il me fit signe d'approcher et me demanda : « Tu veux regarder encore un peu, mon enfant ? » Je hochai la tête et je dis : « S'il vous plaît, capitaine. »

Il me prit dans ses bras et j'assistai au départ de la flottille : des centaines de voiles qui cinglaient vers le soleil levant. Un moment, un boutre d'Urker passa à nous toucher et je vis, regardant par-dessus la lisse, un visage porcin, deux yeux bleus mouillés sous le bonnet plat d'Urker,

qui clignotaient aveuglés par le reflet argenté du soleil sur la mer et j'entendis le capitaine qui disait : « Bon, voici le Menteur. Seigneur il doit avoir une de ces gueules de bois après tout le genièvre qu'il m'a extorqué. »

Je naviguai ainsi à bord du *H.Z.* 69 pendant trois mois avant que la vague de terreur fondît sur moi.

Je m'étais pris à aimer mon travail ; je devins l'ami de Krelis et l'ennemi mortel de Bonk mais j'avais un allié en la personne de Murk qui était aussi l'ennemi mortel de Bonk. Je tombai par-dessus bord dans le port d'Enkhuizen ; je fus suspendu au mât pendant une heure, un dimanche, dans la baie de Monnickendam pour avoir dérobé un des sabots de Krelis afin d'en faire un bateau ; et chaque fois que nous apercevions au loin la tour blanche du phare de Schokland je pensais à la sirène et je tendais l'oreille pour l'entendre chanter.

Je découvris que la vie d'une souris de mer est une vie heureuse ; je ne pouvais entrevoir meilleur avenir que de devenir matelot puis marin de pont et enfin capitaine, propriétaire de mon boutre. Je ne retournerais à terre que le dimanche, dans les Villes d'Or. Chaque fois que j'entendais les géants parler de rentrer à Huizen, je me désolais.

Puis survint cette demi-heure où tout fut changé. Après cette demi-heure terrible, je n'eus plus qu'un désir : rentrer chez moi.

La veille au soir nous avions descendu nos filets au clair de lune, comme d'habitude. C'était une douce soirée, un peu brumeuse avec peu de vent. Des bruits de rire, des bribes d'harmonica parvenaient jusqu'à nous dans le brouillard qui montait de la mer. J'allai me coucher, Murk se blottit contre moi et je m'endormis instantanément.

J'ouvris un œil pendant la nuit. Le vent s'était levé et la bôme du grand mât cognait durement. J'entendis un bruit de sabots sur le pont et je compris que Krelis et Bonk rentraient de la toile. Bercé par les vagues, par le sifflement du vent, par le clapotis de l'eau, je me rendormis.

Je fus réveillé par un tremblement de terre, un choc si terrible qu'il me parut que le navire s'ouvrait en deux. D'un seul coup le monde qui m'était devenu si familier tombait en ruines. J'entendis, derrière la cloison, les hommes qui criaient dans leur couchette, puis tous les objets qui depuis trois mois se balançaient doucement au-dessus de ma tête descendirent sur moi, me bombardant comme dans un cauchemar : des billots de bois, des flotteurs, des lanternes, des grappes de hameçons dégringolèrent dans un fracas de verre brisé. Les cordages enroulés sur eux-mêmes auprès de moi et qui n'avaient jamais bougé, même pendant la tempête d'Urk, s'effondrèrent sur le côté et m'ensevelirent. Murk cria et essaya de se sauver en rampant, m'écorchant le visage.

Tandis que ces événements se déroulaient avec la rapidité de l'éclair, au-dessus de moi le navire semblait être devenu fou. Le foc claquait son billot du haut en bas du rail de fer comme un cheval piqué par une

guêpe dans son écurie. La grand'voile faséyait et promenait sa bôme d'un bord à l'autre, claquant à chaque fois comme un pétard ; la dérive sous le vent cognait dans le bordage comme un bélier. Le monde entier semblait osciller et courir à sa perte.

Puis il y eut un long déchirement, un bruit si effrayant que toujours recouvert de filins, je ne parvins pas à reprendre mon souffle. La dérive après un dernier coup qui résonna dans tout le navire au point de faire croire qu'elle avait crevé la coque, fut arrachée du bord avec le bruit d'un arbre que l'on abat et je compris que nous étions remorqués en arrière à toute vitesse.

Je ne saurais dire comment je réussis à me dégager de la pile de débris qui s'étaient accumulés sur moi. J'entendais au loin la voix de Bonk qui criait, qui criait. J'entendis aboyer Krelis, ses jurons insensés. Une fumée âcre, la puanteur des couvertures en train de se consumer commença à filtrer par les fissures de la cloison. J'entendis au-dessus du tumulte la voix du Capitaine Noir : « Hissez le filet ». Je montai sur le tas de débris, me hissai frénétiquement vers le trou d'homme et essayai de soulever le panneau qui le couvrait. Mais je ne pouvais le mouvoir que de quelques millimètres car le foc effondré pressait dessus de tout son poids. Je titubai vers la trappe et essayai de sortir par là. Je savais pourtant qu'il était impossible de l'ouvrir de l'intérieur. Tandis que je donnais au hasard coups de pied et coups de poing la fumée qui passait à travers les fissures me faisait suffoquer, et je courus à la trappe essayant de la soulever un peu pour respirer. J'y réussis à demi. Alors, les yeux au niveau du pont, ce que j'aperçus me glaça d'horreur.

A travers les torrents de fumée qui jaillissaient du carré sous la bôme folle de la grand'voile, se profilant sur l'aube jaunâtre, si terrifiante que l'image devait se graver à jamais dans ma mémoire, je vis les ailes rouges d'un voilier de Volendam [1]. Je n'avais jamais pu en contempler un d'aussi près ; il me parut énorme, plein de force mauvaise prête à se déchaîner. Il courait sous le vent avec sa grand'voile à bâbord du grand-mât et son foc tendu sur une bôme à tribord. Sur la grand'voile, on pouvait lire en grandes lettres blanches *V.D.* 10. Mais outre ces deux voiles il semblait en porter une douzaine d'autres, huniers, voiles d'étai, etc. sans compter l'énorme nuage ventru d'un foc ballon, le plus grand que j'eusse jamais vu.

J'entendis un craquement déchirant, une bôme et des blocs dégringolèrent sur notre gaillard d'avant ; c'était le boutre d'Arie Kos projeté contre le nôtre tandis que celui de Volendam avec une force incroyable nous emmenait à reculons vers l'est, nous remorquant par le câble supérieur de notre filet plié en deux. Je reconnus le capitaine Kos et son marin se profilant en noir sur le ciel clair, remontant frénétiquement le filet tandis que Krelis et le Capitaine Noir faisaient de même ; j'aper-

1. Dans la première partie l'auteur conte que les pêcheurs de Volendam et ceux de Huyzen se livraient à de véritables batailles.

çus dans le poste, en avant de nous, un groupe compact de marins de Volendam en vareuse rouge, en pantalons bouffants flottant au vent qui remontaient eux aussi leur filet. Ils me parurent très nombreux bien que l'on m'eût toujours dit que les bateaux de Volendam étaient montés par six hommes. Ils semblaient enrouler leur câble beaucoup plus vite qu'Arie Kos et le Capitaine Noir ne remontaient notre filet ; je vis l'argent gluant des poissons qui commençait à se déverser par-dessus notre arrière et j'entendis parmi les grincements et les craquements qui retentissaient autour de nous le claquement des milliers de harengs qui sautaient sur le plancher du poste et qui bientôt s'accumulèrent en couches si denses que j'entendis les sabots des hommes qui les écrasaient.

C'est peut-être ce bruit qui me fit mesurer l'étendue du désastre qui nous accablait. Chaque fois que je marchais sur un poisson, Krelis gueulait : « C'est de l'or ». Les harengs étaient plus précieux que l'argent, les femmes, le sommeil.

Ceux de Volendam se baissaient et tiraient, ramenant le câble de leur chalut sur un rythme rapide, comme s'ils pompaient de l'eau, et chacun de leurs gestes les ramenait plus près du fouillis qui avait peu à peu émergé à la surface entre eux et nous. Un fouillis où l'on discernait des flotteurs, le filet, des cordages, des poissons. La précision et la rapidité de leurs gestes m'affolaient comparés au mouvement lent et maladroit de nos équipages gênés par leur propre pêche.

Et cependant, je ne sais pourquoi, le nœud formé par le filet ne semblait pas s'approcher plus vite de ceux de Volendam que de nos deux bâtiments. C'était le moment vers lequel, en toute innocence, avaient tendu mes rêves enfantins, l'approche de la bataille, l'initiation par le rite du sang et par le rite du feu. Mais la panique qui s'empara de moi en voyant les trois navires s'approcher lentement, implacablement, l'un de l'autre est indescriptible. Je pleurais, je suffoquais, je m'écorchais les ongles sur la trappe et sur le bord du trou d'homme comme un rat affolé pris au piège. Et si le foc n'avait pesé de tout son poids sur le panneau, c'en eût été fait de moi, car j'eusse bondi sur le pont et dans mon affolement, je me fusse jeté à l'eau.

Quand enfin les poupes de nos trois bâtiments se touchèrent, quand la boucherie commença, dont l'enjeu était le lacérage des filets de l'autre, je pus à peine voir ce qui se passait car la fumée qui provenait de la cabine était bien trop dense. J'entendis le rugissement rauque des hommes quand la première perche lâchée sur l'ennemi mordit la chair de son crochet aiguisé. Je ne reconnaissais plus aucune voix. Après le monde des choses, c'était celui des hommes qui tombait en ruines. Toutes les silhouettes humaines que je voyais tituber dans la fumée, touchées de la lueur rouge sombre de l'incendie, poussaient les mêmes clameurs bestiales ; j'apercevais l'éclair des hachettes, je voyais les boules d'étoupe enflammées tomber autour de moi, j'entendais le piétinement des sabots,

le grondement du bois quand les trois navires s'entre-heurtaient et par-dessus tout le cri aigre du vent qui faisait rage dans le gréement du Volendammais.

Le cauchemar n'avait fait jusque-là que tourbillonner autour de moi. Bientôt il naquit de mon pauvre gîte foulé aux pieds. J'éprouvai aux deux jambes une violente douleur et je me retournai en criant. Je me crus attaqué par un démon qui voulait me sauter à la gorge, qui imprimait ses griffes dans ma chair ; Murk affolé autant qu'un animal peut l'être essayait de trouver le moyen de s'évader du trou où nous étions enfermés tous les deux. Je ne comprenais pas qu'il essayait seulement de me sauter sur l'épaule afin de se glisser par la fente du panneau que je soulevais. Gagné par la contagion de folie qui avait balayé mon univers familier, je croyais qu'il en voulait à ma vie. Sans se décourager, il me sautait dessus, ses griffes déchiraient ma chemise et écorchaient ma poitrine quand il retombait par terre. La puanteur de poisson qui sortait de sa gueule, ses miaulements lorsqu'il me sautait à la gorge, me firent hurler de terreur. Je me déchaînai sur lui à coups de poing, je déchaussai mes sabots et les lui jetai au hasard dans l'ombre, puis je tâtonnai autour de moi pour trouver quelque chose avec quoi me défendre ; je ne sais pas ce que j'empoignai, mais lorsqu'il sauta de nouveau sur moi dans un dernier effort désespéré pour s'échapper, je lui assénai un coup avec l'objet que je tenais en mains, j'entendis un bruit sourd qui me leva l'estomac et, du coup, je retombai en arrière au milieu des débris.

Il s'ensuivit un silence où je me sentis si misérable que je me hissai au bord du trou comme un homme qui essaie de remonter à la surface par un orifice percé dans la glace. J'ouvris sur l'enfer extérieur de grands yeux rougis par la fumée. Il y eut un long déchirement suivi par un hurlement d'animal blessé ; une explosion qui fit trembler le navire et j'aperçus deux énormes ailes rouges qui s'abattaient dans la mer. Le cri de douleur qui s'élevait au loin fut noyé par un aboiement bestial de victoire, repris en chœur ; pendant une seconde je distinguai une ombre énorme avec une perche qui titubait victorieusement sur un fond de fumée de ciel jaune, de haillons rouges — la grand'voile du Volendamnais toute lacérée ; puis la perche s'abaissa, la silhouette dégringola la tête la première hors de ma vue et j'entendis un cri de douleur.

J'étais hors d'état de raisonner mais je compris que nous avions gagné. Je me cramponnais toujours au bord de mon trou lorsque j'aperçus en face de moi, déformée comme par un miroir terni, le gaillard d'avant d'un navire, un panneau soulevé. Par la fente on pouvait voir le visage d'un enfant qui pleurait, le visage déformé par une peur panique si totale qu'il me parut exprimer tout ce que je ressentais. C'était la souris de mer du V.D. battu. Et jamais, si vieux que je doive vivre, je n'oublierai ce visage. C'est pour l'avoir aperçu pendant quelques secondes, un matin doré sur le Zuyderzée, que la guerre a perdu à jamais pour moi l'attrait de la gloire.

***

Ce jour-là je compris pourquoi la flotte de Huizen, lorsqu'elle rentrait au port d'attache le faisait toujours sans préavis.

Après la bataille il fallait que les deux boutres retournent au port pour panser leurs plaies, et le reste de la flotte revenait avec eux pour les protéger. Car lorsque les pêcheurs de Volendam auraient retrouvé l'épave du bateau vaincu, ils se rangeraient en ligne sur la route de Huizen et nous attendraient. Si les deux boutres endommagés rentraient seuls au port ils seraient sans doute éperonnés et coulés par les Volendammais descendus sur eux vent arrière, toutes voiles dehors. Même si la flottille entière de Huizen accompagnait les vainqueurs, ceux de Volendam étaient encore capables d'attaquer, d'essayer de traverser la ligne ennemie en détruisant tout ce qu'ils pourraient.

Je n'avais jamais entendu dire qu'une bataille rangée entre les deux flottilles se fût produite dans un passé récent, mais certains orphelins de Huizen, mes compagnons de jeu passaient pour avoir perdu leur père lors d'une rencontre entre les deux flottilles. Car, tandis que le but d'une bagarre à trois était de couper le filet de l'autre, lors d'une bataille générale, il s'agissait de faire sombrer des bateaux ennemis.

Plusieurs heures après que notre navire eut pris le chemin du retour, Krelis ouvrit la trappe du réduit des câbles et me trouva blotti dans un coin. Il s'empara de moi et me traîna dans le poste. Il était blessé ainsi que le Capitaine Noir. Il avait son bras en écharpe et le Capitaine Noir portait un mouchoir autour de la tête comme s'il avait mal aux dents ; un des anneaux de ses oreilles lui avait été arraché pendant la bataille. Le poste était jonché de harengs réduits en une bouillie sanglante. Le carré présentait un aspect effrayant. Le plancher était brûlé par endroit ; de la couchette transformée en un trou noir, pendaient les restes trempés des couvertures auxquelles on avait mis le feu. Tous les objets que l'on avait rangés sur des étagères gisaient brisés sur le plancher. Le poêle lui-même gisait les quatre fers en l'air dans un coin et le soleil pénétrait par le trou de la cheminée ménagé sur le pont.

La vie normale reprit lentement son cours sous le chaud soleil. Mais je restai muet presque toute la journée ; pendant cette demi-heure affolante quelque chose avait été détruit en moi que je ne parvenais pas à définir : était-ce un sentiment, un état d'esprit, une conviction ? En tout cas je ne parvenais pas à le ressaisir même lorsque je vis Murk boiter jusqu'à son coin préféré, au pied du grand mât, ébouriffé, hébété, mais essayant de débarrasser sa fourrure du goudron qui l'empoissait, comme s'il avait déjà oublié tout ce qui venait de se passer.

Ce que j'avais perdu, pendant cette demi-heure, c'était mon innocence enfantine mais naturellement il m'était impossible de m'en rendre compte. Je comprenais seulement, d'une manière imprécise et avec un certain pessimisme que je ne voulais plus être pêcheur, ni propriétaire de boutre.

J'entendais les hommes qui parlaient d'une rencontre possible entre notre flottille et celle de Volendam. Les autres boutres de notre village se rapprochaient de nous et j'entendis les capitaines crier : « Alors, on y va ? » Mais chaque fois le Capitaine Noir agitait la main et secouait la tête. Krelis insistait ; il disait que le moment n'était pas mal choisi pour éliminer définitivement la menace des pirates catholiques. Le vent soufflait en demi-tempête et si les Volendammais nous tombaient dessus vent arrière il n'y aurait qu'à les laisser passer ; arrivés en vue de la côte ils seraient bientôt forcés de faire demi-tour et de tirer des bordées. Ce serait l'instant de les surprendre, car naviguant au plus près et forcés de rentrer toute leur toile de fantaisie, ils seraient beaucoup plus lents et plus maladroits que nous.

Mais le Capitaine Noir ne se donnait même pas la peine de répondre. Il secouait la tête. Il avait un air farouche avec son mouchoir autour de la tête et le sang qui lui coulait dans le cou. Il avait soudain beaucoup vieilli.

Le combat n'eut pas lieu. Les Volendammais nous fondirent dessus comme prévu mais nous les laissâmes passer. Il y eut un moment où j'éprouvai comme un écho de la panique matinale : Bonk à la drisse de foc, Krelis à l'écoute de la grand'voile et le Capitaine Noir à la barre, tous trois immobiles, tendus, le regard tourné vers tribord. Le jaillissement, le tumulte d'une flottille de boutres qui s'approche, un commandement sec du capitaine à la barre, le foc qui s'abat. Le bâtiment qui vire de bord et de chaque côté les immenses voiles rouges de Volendam qui planent à nous toucher. Il y a quelques cris, une pierre tombe dans le poste, mais c'est tout. Krelis hurle : « Y'a qu'à leur tomber dessus, y'a qu'à leur tomber dessus ». Mais le Capitaine Noir gronde : « Vos gueules ! » et d'un coup de barre il reprend le cap.

Je compris que nous approchions de notre village lorsque ce soir-là, je vis Krelis et Bonk hisser en guise de pavillon six paires de pantalons bouffants. J'entendis l'écho de la vague sur notre proue comme nous doublions la jetée. Puis ce furent les acclamations des femmes et des enfants massés sur le quai ; mais cela ne ressemblait à rien de ce que j'avais jadis imaginé ; d'abord les ovations nous parurent beaucoup plus faibles à nous qui étions à bord, qu'à la foule elle-même qui criait. Mais surtout ce qui m'empêchait de me réjouir c'est que je savais à présent ce qu'ils acclamaient : le visage d'une souris de mer de Volendam défigurée par la peur.

Je me sentais fatigué et las et je voulais rentrer à la maison sans me préoccuper de ce que Mem me ferait ; mais lorsque nous fûmes sur le point de nous amarrer, Krelis m'enferma dans le réduit des câbles. « Je veux aller chez moi », lui dis-je, mais il me répondit : « Mais non, mais non, tu es un grand garçon à présent. Demain on repart ». Avant de fermer la trappe il ajouta : « Et ne t'avise pas de siffler ou d'appeler par

l'écubier ou je te suspends au mât. » Je me retrouvai dans l'ombre et j'entendis le bruit d'une chaîne que l'on cadenassait.

Assis là depuis un moment, je commençais à comprendre que, quels que fussent mes rêves ou mes désirs, mon destin était tout tracé. Je ne quitterais jamais le bord, je serais obligé de devenir matelot puis marin de pont, puis capitaine et possesseur d'un boutre. Je me levai, je rampai jusqu'à l'écubier et je criai : « Au secours, au secours » et « Mem, Mère Bout » et « Je veux sortir, je veux sortir ». Mais personne ne répondit.

La pensée que dans le réduit des câbles de chaque boutre rentré au port il y avait une souris de mer enfermée sans lumière, ne me réconfortait nullement. Je ne voulais pas être une souris de mer comme Kris Muis et les autres. Je voulais rentrer chez moi. J'étais un poltron.

Je criai, sifflai, cognai contre le trou d'homme et contre la cloison jusqu'au soir, je fis cliqueter la chaîne de l'ancre ; et tout ce que j'entendais en réponse, c'était le bruit de l'eau qui clapotait au flanc du navire, le craquement des boutres qui se frottaient les côtes et le clic clac des sabots au loin sur le quai. Le vent se leva. La vibration des drisses le long du mât s'accentua ; qui donc m'entendrait dans le bruit de la tempête ? Je m'endormis solitaire et désespéré, glacé aussi car Murk n'était pas venu se blottir contre moi ; il se baladait sur le quai avec les autres chats, personne n'avait songé à le mettre sous clef.

Je fus réveillé vers le milieu de la nuit par le bruit d'une averse ; elle noyait tous les autres bruits du port dans son ronronnement mélancolique. Je revins à la réalité m'imaginant que le reste de ma vie se passerait ainsi : couché dans le noir, seul, écoutant interminablement la pluie. Soudain j'entendis au-dessus de ma tête un grincement aigu et une série de petits claquements pointillés traversa le pont. Je compris que c'était Murk qui revenait à bord pour chercher un abri : au même moment, j'entendis le déclic précis d'un verrou, un coup dans l'ombre et une bouffée d'air frais vint frapper mon visage. J'entendis un doux miaulement puis je fus aspergé d'eau comme Murk secouait sa fourrure.

Tout ceci s'était passé si rapidement et d'une manière si inattendue que je ne compris pas tout de suite que Murk en ouvrant la trappe de la cloison m'avait rendu la liberté. Mais j'entendis dans ma mémoire les paroles que le Capitaine Noir et Krelis avaient échangées le premier soir, il y a bien longtemps : « As-tu découvert comment les autres étaient partis ? » et : « Non, quelqu'un a dû se glisser à bord et les faire sortir. »

La fourrure humide de Murk effleura mon visage et il se roula en boule pour s'endormir selon son habitude. Je bondis et me glissant par la trappe ouverte, je m'échappai du bord comme les autres souris l'avaient fait avant moi.

Je me laissai glisser le long de l'amarre et j'atterris sur le quai. Je me cachai derrière une bitte d'amarrage et j'étudiai les environs avant de me risquer en terrain découvert. Il pleuvait si fort que mes vêtements furent

immédiatement traversés, mais je n'y pris pas garde. La pluie avait fait le désert sur le quai et les géants avaient gagné leurs abris comme Murk.

Abandonnant mes sabots je suivis le quai jusqu'au fumoir. La pluie faisait un bruit terrible, l'eau tombait en longs traits d'argent qui brillaient dans la lumière du gaz. Je rampais le long des murs, à travers les étroites allées ménagées entre les filets détrempés. J'atteignis enfin la maison. Je n'avais aucune idée de l'heure, mais la nuit devait être assez avancée car je n'avais remarqué sur mon chemin aucune fenêtre éclairée et notre maison était sombre, elle aussi. J'escaladai la barrière et enjambant des flaques de boue, évitant les gouttières ruisselantes, je courus derrière la maison. Là, je levai la tête vers la fenêtre du grenier et mettant mes mains froides autour de mes lèvres, j'imitai doucement le gémissement de la mouette.

La pluie crépitait sur les briques de la cour, dégringolait du toit, ruisselait sur les roseaux morts qui servaient d'écran à la buanderie. Je criai, plus fort cette fois, mais sans obtenir de réponse. La pluie noyait tout.

Je restai là à crier pendant un bon moment ; puis tout à coup une lumière vacillante apparut derrière la fenêtre de la cuisine. Une ombre énorme s'abattit sur la vitre embuée, une main en nettoya une petite surface et dans la lumière de la bougie j'aperçus deux yeux étonnés. C'était Mem.

J'entendis sa voix qui, très lointaine, demandait : « Qui est là ? » et je répondis en poussant un dernier cri de mouette : « C'est moi ! » Aussitôt la porte de la cuisine s'ouvrit et elle apparut sur le seuil comme un fantôme. Ses cheveux étaient constellés de petits morceaux de papier journal. Elle portait une longue chemise de nuit blanche, elle avait porté sa main à sa gorge. Lentement à travers la pluie, je marchai vers elle. Elle leva la bougie et le cri qu'elle poussa me donna à croire que tous les pêcheurs de Huizen allaient bondir de leur lit. Aussi, comme un chat mouillé, je ne fis qu'un saut jusque dans la cuisine où je me sentis un peu plus en sécurité.

Elle se retourna stupéfaite, bouche bée, et elle me parut tout à coup très humaine et très bonne peut-être parce qu'elle ne portait ni ses lunettes ni ses dents « Mon petit ! » s'écria-t-elle et posant sa bougie sur la table elle m'étreignit, me pressant contre elle, m'embrassant le visage de sa petite bouche dure. Naturellement elle fut tout de suite trempée. Puis elle me lâcha et son pauvre corps moulé dans sa chemise humide, elle courut vers la porte du grenier et l'ouvrant se mit à crier : « Jaap ! Bulle ! Descendez : il est revenu ! »

Là-haut, on n'entendait rien, il lui fallut grimper à mi-étage et cogner le plancher du grenier de ses mains nues tandis qu'elle appelait : « Descendez ou je vous fesse ! » Enfin au plafond on entendit courir des pieds nus. Quand elle revint vers moi, elle avait les larmes aux yeux et elle

frissonnait : « Mon petit, disait-elle, dans quel état tu es, je vais te faire quelque chose de chaud! » Elle traîna les pieds jusqu'au fourneau et elle s'affaira dans ses casseroles tandis que Bulle et Jaap descendaient lentement l'escalier, bâillant, ébouriffés, ouvrant tout grands leurs yeux clairs.

Tout d'abord mon retour les laissa complètement froids. Ils m'accordèrent un « Bonjour », un « Oi, Oi », ils frottèrent leurs yeux puis ils se perchèrent sur des chaises autour de la table et s'assirent le menton sur leurs poings, clignant des yeux et bâillant.

« Déshabille-toi », cria Mem et elle alluma la lampe. J'enlevai mes vêtements et tout nu dans la cuisine j'attendis. Alors ce spectacle sembla éveiller quelque vague souvenir dans la cervelle de Bulle. Il me regarda d'un air troublé et dit : « Eh bien! on croyait que t'étais mort ». Je lui répondis : « Non j'ai été enlevé par le Capitaine Noir. »

Alors ils s'éveillèrent pour de bon. « Le Capitaine Noir », dit Jaap, il cligna des yeux, se redressa et se pencha avidement vers moi. « Alors t'as vu la bataille? » « Oui », dis-je. A ce moment mère Bout redescendait du grenier munie d'une couverture et d'une paire de pantoufles. Elle m'enveloppa dans la couverture, m'assit sur une chaise et elle s'écria : « Vous ne voyez donc pas qu'il gèle, mettez-lui ses pantoufles. » Jaap et Bulle descendirent de leur perchoir et me passèrent mes pantoufles tandis qu'elle me frottait la tête avec une serviette. Elle me secouait rudement et c'était dommage car je jouissais pleinement du spectacle : Jaap et Bulle à mes genoux, une casserole de lait sur le feu, l'aube blanchissant les vitres.

Une fois que mère Bout se fut bien assurée que j'étais sec, elle s'assit, ouvrant tout grands ses yeux sous la lampe et elle me dit : « Au nom du Ciel, d'où sors-tu? Tu vas tout nous dire. » Et je commençai mon récit.

Je n'avais jamais raconté une histoire de ma vie, mais je ne m'en avisai pas tout d'abord. J'écoutais quand on me parlait et je répondais mais je n'avais jamais parlé tout seul, il y avait toujours eu quelqu'un pour me répondre. C'est seulement lorsque j'en arrivai au moment où le Capitaine Noir m'avait soulevé de terre que je m'aperçus que je racontais une histoire à trois personnes qui écoutaient en silence. Je pris subitement conscience du fait qu'en disant la vérité, je pouvais lui causer du tort et je m'arrêtai un instant, indécis. Puis je m'entendis dire : « Lorsque j'ai vu que je n'arrivais pas à sécher mes vêtements, je me suis décidé à rentrer à la maison. Mais sur le port il y avait des hommes et j'étais tout nu, et je pensais que vous seriez très fâchée et que vous me donneriez une fessée peut-être ; aussi je me suis caché à bord du boutre du Capitaine Noir. »

C'était un mensonge, si exorbitant qu'après l'avoir proféré tout d'une haleine, je m'arrêtai un instant m'attendant à sentir la vengeance du petit

Jésus. Mais il n'arriva rien, sinon que les yeux de mère Bout s'emplirent de larmes : « Mon pauvre petit, renifla-t-elle, je savais bien que j'y étais pour quelque chose. »

L'énormité de mon mensonge était couronnée par l'énormité de la vérité qu'il avait fait naître et il me parut à ce moment que tout cet ensemble de lois morales et de conscience que l'on nous avait appris chancelait sur ses bases.

Mais je continuais à parler sans que rien vînt trahir le chaos où se débattait ma conscience. Je leur parlais de Murk, de Bonk, des poissons frétillant dans la lumière grise du matin, du foc triangulaire et noir, de l'odeur du café et des lunettes du Capitaine Noir. A ce moment, mère Bout poussa un petit cri, on entendit un sifflement, le lait se sauvait.

Elle nous donna des bols pleins de chocolat fumant, des biscuits bien croustillants ruisselant de beurre et même saupoudrés de sucre. Et lorsque nous eûmes liquidé les biscuits elle sortit la boîte de fer blanc, ornée du portrait en couleurs de la Reine dans laquelle elle cachait les bonbons du dimanche. Ces bonbons nous ne les avions jamais vus. Ils étaient réservés aux commères qui venaient lui rendre visite entre les offices et qu'elle introduisait dans son salon encombré puant l'encaustique et la naphtaline, où nous n'étions pas admis.

Jamais pareille faveur ne nous avait été accordée mais ni Jaap, ni Bulle ni moi n'en mangeâmes plus de cinq, les croquant sans même nous en apercevoir et ceci pour la bonne raison que je continuais à parler.

L'histoire que je racontais ne m'étonnait pas moins qu'elle étonnait les autres. Immobiles sous la lampe, bien éveillés à présent, ils me regardaient sans entendre les roues de la première voiture de lait qui grondaient sur les pavés. Car j'avais beau leur raconter la vérité, ce n'était qu'un énorme paquet de mensonges. Et je mélangeais malgré moi ce que l'on m'avait dit et ce dont j'avais fait moi-même l'expérience. Je me surpris à leur décrire une foule qui, au bruit des chansons, portait à bout de bras le malheureux gendarme et le jetait par la fenêtre à la lumière des torches dans le salon du bourgmestre. Je leur racontai la grande conspiration pour faire sauter la digue. Je leur dis, ô honte, combien j'avais été brave lors de la bataille contre les pirates catholiques.

Ce n'est que lorsque j'abordai l'histoire de la sirène qu'une vérité essentielle surgit pour moi. Le jour s'était levé depuis longtemps mais la lampe était restée allumée. Mes trois auditeurs transfigurés m'écoutaient sans prêter la moindre attention aux bruits de la rue qui allaient croissant. Quand la sirène se laissa lentement glisser à travers les mouvants nuages de la mer des Sargasses, quand elle s'assit dans les sables du désert, pleurant à la pensée qu'il ne lui restait plus aucune raison de vivre, mère Bout très émue secoua la tête et soupira.

Alors je compris pour la première fois, ce que je sais maintenant depuis bien longtemps et dont je me demande encore s'il faut m'en réjouir ou le déplorer : j'étais un Menteur né.

***

Vingt-cinq ans plus tard, vingt-cinq ans après être devenu un menteur je retournai à l'endroit où j'avais aperçu ce visage que j'avais trahi. Mais j'y retournai en voiture.

Le Zuyderzée n'existait plus. La grande digue qui en barrait l'embouchure avait été terminée il y a bien longtemps sans que personne ait songé à la faire sauter ; la plus grande partie de la plaine submergée par le grand raz de marée de 1302 avait été regagnée sur la mer.

J'avais traversé les villages de ma jeunesse et je les avais trouvés méconnaissables. Les ports étaient à sec. Personne ne portait plus les costumes traditionnels excepté les très vieilles gens et encore on les considérait comme descendus bien bas. Des lourdauds en costume de golf mâchaient de la gomme une cigarette au coin des lèvres sous le vieil orme, là-même où les pêcheurs discutaient autrefois des cours du hareng et de la destruction de la digue.

Après cette triste traversée du pays de mon enfance j'arrivai à la limite du nouveau « polder », là où autrefois il y avait la mer. J'étais d'humeur sombre et je gardais encore dans les oreilles les hurlements d'un haut-parleur installé sur la place du Marché, là où autrefois le vieux Henk d'une voix éraillée (qui me parvenait à travers les âges comme une mélodie orientale) vantait les mérites de son anguille fumée. Pour pénétrer dans le polder Nord-Est, on avait ménagé une brèche dans la digue. Je la franchis et j'oubliai tous mes regrets du passé.

Là où la mer, comme un drap d'argent s'étendait jusqu'à l'horizon bleuté, sous ce ciel vert que je n'ai jamais retrouvé nulle part, s'ouvrait à présent une plaine si émouvante dans son ampleur avec ses canaux et ses routes convergeant dans le lointain, qu'il me sembla un instant entendre l'affreux hurlement de la foule assemblée sur le quai après une grande victoire de la flottille.

C'est avec une curieuse timidité que je me hasardai dans cette contrée si déconcertante. Il me paraissait inconcevable que la Hollande, un si petit pays, pût assumer soudain l'ampleur d'un continent. Le pays nouveau n'était pas encore prêt à être labouré et semé ; ce n'était encore qu'une colossale étendue d'eau, de routes et de boue sous un ciel immense où voyageaient des nuages.

Et ce qu'il y avait de plus étrange dans cette plaine, c'était son aspect totalement désertique. On aurait dit que, tout d'un coup, le voyageur que j'étais avec sa voiture, ses souvenirs, sa casquette de cuir, se trouvait transporté dans la lune. Je roulais sur une route boueuse qui me menait droit sur l'infini. Mais je passai près d'une petite colline surmontée d'une maison et d'un groupe de vieux arbres qui semblaient avoir surgi de ce désert de boue. C'est seulement en apercevant une sorte de carrière

dominée par une jetée, carrière au centre de laquelle on avait planté des buts de football que je compris que je me trouvais en présence de l'île de Schokland. Je cherchai des yeux le phare mais il n'était plus là. On devait en avoir utilisé les briques pour empierrer les routes.

Je m'avançai encore dans cette nouvelle contrée. De temps en temps j'apercevais des fermes en construction et leurs échafaudages plantés au hasard, semblait-il, dans la boue. A côté on apercevait de petites baraques de bois semblables à des poulaillers dans lesquelles les gens devaient vivre en attendant que leurs maisons soient terminées ; du linge séchait sur des cordes mais je ne vis aucun être humain.

C'est au cœur même de cette étendue sans bornes que je découvris un village de maisons en bois préfabriquées et c'est là que j'entendis pour la première fois depuis mon entrée dans le polder un autre bruit que le ronronnement de mon moteur. J'entendis un chœur de voix enfantines qui chantaient à trois voix sur le mode aigu l'histoire d'un petit cavalier qui était tombé amoureux d'une jeune fille et qui l'avait trahie.

J'arrêtai la voiture et je regardai autour de moi, cherchant d'où sortait ce bruit. Il venait de l'une des maisons préfabriquées.

Trois petites filles dont les nattes filasses volaient autour de leur tête coururent vers moi en balançant leurs serviettes : « Allez-vous à Emmeloord, criaient-elles, allez-vous à Emmeloord ? » Je les regardais stupéfait, car pour moi Emmeloord c'était un village englouti dont les cloches sonnaient encore lorsque la mer torturée par la tempête les agitait ; le village d'où la sirène de Schokland était partie pour son pèlerinage d'amour. Je leur dis : « Oui, mais il faudra que vous m'indiquiez le chemin. »

« Route 65 B ! », chantèrent les petites filles et elles grimpèrent dans la voiture.

Nous entreprîmes un nouveau voyage dans la lune et comme je prenais au hasard une de ces pistes de boue qui conduisaient tout droit vers le néant, elles protestèrent : « Mais c'est la 80 C. Cette route va à Rutten ! »

Je leur demandai où était Rutten ; elles me répondirent que cela n'existait pas mais qu'elles pourraient m'en montrer l'emplacement sur la carte. Je pris une autre route qu'elles me désignèrent et je me permis de leur demander si Emmeloord existait. Elles rirent joliment et elles déclarèrent : « Bien sûr ! Emmeloord c'est mère et père et Kees et nous. C'est une très grande ville, la plus grande du polder. Un jour le gouverneur viendra y vivre et il y aura un cinéma. »

Je leur demandai à tout hasard s'il poussait déjà quelque chose dans le nouveau polder, elles me dirent : « Mais oui, la forêt d'Urk. »

Elles me donnèrent ce renseignement sur un ton de conspiration curieu-

sement attendri qui me rappelait quelque chose. Je leur demandai si elles y étaient déjà allées. Et elles me contèrent une étrange histoire.

Auprès d'un petit village appelé Urk, sur une colline, un bois que personne n'avait planté s'était mis à pousser tout seul lorsque l'eau s'était retirée. C'était un tout petit bois mais toujours plein de brume. Il y poussait toutes sortes de choses étranges : des fougères géantes, des saules d'argent, des champignons grands comme la table et un soir, il y a peu de jours l'une d'elles qui longeait le bois, rentrant de l'école avait vu bouger quelque chose parmi les roseaux. D'abord elle n'avait pas compris ce que c'était et elle avait eu un peu peur car on aurait dit qu'un arbre mort la suivait en silence, la regardant par-dessus les roseaux. Puis il y avait eu du bruit, une ombre brune avait bondi de fourré en fourré. Père et mère ne voulaient pas la croire mais elle savait ce qu'elle avait vu. C'était un cerf. Ne pourrais-je lui apprendre comment il était venu là ? Il fallait bien qu'il eût trouvé le chemin quoique père et l'instituteur disaient que c'était impossible et qu'il n'y avait aucun cerf en Hollande à plus de cent kilomètres à la ronde.

Je lui répondis qu'elle avait peut-être vu la sirène ; elle me regarda d'un air interloqué et je compris que la légende était morte avec la mer. L'une d'elles me demanda : « Une sirène qu'est-ce que c'est ? » et je ne sus que lui répondre car la formule : une femme à queue de poisson, aurait paru incongrue dans cet univers impitoyablement terrien.

Je les déposai à un croisement boueux à un mille environ d'une petite baraque de bois dont la cheminée fumait et que le brouillard du soir commençait à voiler. L'une des petites filles dit à l'autre : « Fais donc attention » et je la vis se baisser pour ramasser un morceau de pain qui venait de tomber dans la boue. Elle s'aperçut que j'avais surpris son geste, jeta un coup d'œil oblique à la baraque comme si elle craignait d'être entendue à un mille de distance et elle chuchota : « Nous en emportons toujours un peu avec nous pour le jour où nous rencontrerons le cerf. »

Puis elles se sauvèrent, trois petites filles sur une route plate, le ciel au-dessus d'elles, et moi je rentrai à la maison.

Mais lorsque je franchis à nouveau la brèche ménagée dans la digue je ne me sentais plus ni vieux, ni seul et je n'étais plus obsédé par cette idée que quelque chose d'irremplaçable avait été perdu. Il n'était rien arrivé d'autre que ceci : la mer des enfants avait fait place à la terre des enfants.

JAN DE HARTOG

(TRADUIT PAR PIERRE JAVET)

LA LECTURE A L'ÉCOLE NORMALE

par Pierre Bandet

Que lit-on aujourd'hui à l'École normale? Nous avons posé la question à un élève de l'École, Pierre Bandet, qui nous a envoyé ces pages :

Une légende assez courante à l'extérieur de l'École normale veut que le normalien vive exclusivement dans les livres, qu'il passe son temps à discuter littérature, partout où il se trouve, qu'en un mot il ait tout lu, tout vu, tout examiné, littérature ancienne, étrangère, française, jusqu'aux toutes dernières productions. « Vous êtes de l'École normale? Mais alors vous devez avoir lu ceci ou cela. » Et le malheureux normalien, désolé de n'avoir pas gardé un strict incognito, doit essayer de sauver la face en parlant une fois de plus de ce qu'il ne connaît pas. Si vous avouez n'avoir jamais lu *l'Être et le Néant* — ce qui pour le grand public est le brevet suprême de haute intellectualité — votre interlocuteur semble surpris et gêné. Les élèves eux-mêmes, victimes du mythe ou soucieux de leur réputation, se gardent bien de révéler à l'extérieur qu'on lit plus souvent dans les turnes l'*Équipe* que *les Temps Modernes*.

On lit tout de même beaucoup ; on désirerait lire davantage. Pendant toute la préparation du concours le khâgneux[1] espère, une fois entré, avoir enfin assez de temps libre pour reprendre de nombreux auteurs à peine effleurés, connaître un peu mieux certaines œuvres modernes, lire en entier *le Journal* de Stendhal ou *la Comédie Humaine*. Mais chez tous mes camarades même déception : « On ne peut rien lire! » L'immense programme que chacun s'était inconsciemment fixé était évidemment irréalisable ; ce qu'on a pu lire paraît, par comparaison, infime. Il est pourtant vrai qu'on lit beaucoup moins qu'en khâgne. Là, l'absence de programme rendait intéressée la lecture même désintéressée, et, dans

1. La Khâgne (Première Supérieure) est la classe de préparation à l'École normale.

tous les domaines, il fallait dévorer. La possession de ce solide acquis amassé durant les années de khâgne donne au normalien beaucoup plus de liberté dans ses lectures ; si, de temps en temps, on prend tel livre qu'il fallait « absolument » avoir lu, c'est le plus souvent le hasard qui reste seul guide ; on se laisse aller à l'aventure, on flâne davantage et on ne dévore plus. Comme dans chaque turne [1] nous appartenons à différentes spécialités, chacun est amené à feuilleter des études d'histoire, d'archéologie, de sociologie, de littérature française ou étrangère qu'il trouve sur les tables de ses camarades. Dans les turnes voisines, où l'on va flâner, un livre qui traîne sur une table attire l'attention ; on l'emporte. Il y a en quelque sorte un jeu d'osmose. Un livre acheté par hasard par l'un de nous peut faire le tour de toute une promotion. Mais il y a aussi — et surtout — la bibliothèque, lieu rêvé pour ce genre d'exploration. On suit au hasard les rayons, en regardant les titres, en prenant par-ci par-là, pour le feuilleter durant des heures, assis en haut des grandes échelles, soit un roman déjà lu, soit quelque auteur ancien et inconnu à la vieille reliure de cuir poussiéreuse, soit quelque étude historique sur la Chine ancienne, par exemple, ou quelque livre d'art. Rien n'est plus passionnant que ces heures de recherche dans les différentes salles ; il est rare qu'il n'y ait pas une révélation ou une heureuse redécouverte. Mais souvent on n'a pas le temps de s'y livrer ; les heures d'ouverture, assez parcimonieusement comptées, sont réclamées pour la littérature utilitaire, pour les ouvrages spécialisés marqués « exclus du prêt ». Le flâneur évolue timidement entre ses camarades penchés sur les auteurs du programme et entre quelques archicubes en mal de thèse qui écrivent fiévreusement. D'ailleurs la bibliothèque a bien des insuffisances. Tous les romans modernes sont raflés dès le début de l'année et emportés dans différentes turnes ; les œuvres récentes ne sont pas, à cause de crédits insuffisants, aussi abondantes qu'on pourrait le désirer ; trop peu de revues peuvent être actuellement reçues. Mais jusqu'au XIXe siècle inclusivement la bibliothèque est très riche ; il y a beaucoup d'ouvrages rares qu'il faudrait aller chercher à la Nationale.

Comme pour tous les étudiants, le prix des livres gêne beaucoup les désirs de lecture, un grand nombre de mes camarades aurait acheté *Jean Santeuil* et bien d'autres ! Si on ne lit pas plus d'auteurs modernes, ce n'est souvent pas faute d'envie, mais faute d'argent. Le remède traditionnel évoqué complaisamment dans les souvenirs des grands hommes au temps où ils étaient étudiants — se passer de dîner pour acheter un livre — nous est interdit : l'élève n'a pas le droit de disposer de son « pot » ! Cependant, l'apparition d'une édition à bon marché des *Voix du Silence* a été suivie d'une foule d'achats ; c'est cette année que l'ouvrage de Malraux commence à être bien connu. De même, une édition récente a contribué à diffuser parmi nous les nouvelles de Tchékhov. Mais tous

1. Chambre d'études.

rêvent d'avoir dans leurs casiers la collection de la Pléiade ; l'on en achète quelques-uns, au gré des tapirats [1], en commençant en général par Mallarmé ou Rimbaud, sinon par *le Journal* ou *l'Anthologie* de Gide.

Nous voyons à quel point ce rôle laissé au hasard rend difficile une réponse à la question : « Que lit-on à l'École normale ? » Une enquête qui se voudrait « scientifique » — se fondant sur les fiches de bibliothèque — n'aboutirait à rien. Combien de fois emprunte-t-on des livres que l'on doit rendre sans les avoir lus ! Les exigences d'un programme, implacable l'année de l'agrégation, la lecture « utilitaire », parfois aussi les séductions du cinéma ou du bridge, avaient annexé tout le temps libre. Les préférences personnelles sont si importantes qu'on ne peut décrire les lectures du normalien-type, qui d'ailleurs n'existe pas. Beaucoup, qui ne connaissent l'École que d'après *les Hommes de Bonne Volonté*, voient dans le normalien une sorte de composé Jerphanion-Jallez, et se demandent sans doute quelles seraient ses réactions en face de Sartre et de Camus — puisque pour la plupart des gens toute la littérature moderne se ramène à ces deux noms. Toute une gamme de types s'échelonne depuis l'esthète délicat, qui butine les fleurs les plus précieuses de la littérature, raffole de l'étrange, de l'ésotérique, roule des yeux extasiés en vous révélant un poète inconnu, se tient au courant des dernières tendances, jusqu'au gros travailleur qui songe avant tout à ses examens. Les uns s'enthousiasment pour Proust, que d'autres trouvent positivement insupportable.

N'oublions pas surtout l'influence qu'exercent les préférences politiques ou religieuses. L'un passera l'année à lire *les Communistes* d'Aragon ou les nouveaux romanciers soviétiques ; l'autre préférera Bernanos ou Léon Bloy ; l'un méditera les œuvres de Lénine, l'autre la Bible ou les Pères. On peut s'attendre à de profondes divergences, s'il s'agit de juger Céline ou Roger Vailland. André Stil et Brasillach sont, suivant les cas, lus avidement ou feuilletés avec mépris. Malraux, l'homme qui domine notre époque pour les uns, devient pour les autres un esthète dégénéré.

Je me souviens d'une violente discussion, dans notre turne, sur Saint-Exupéry : les uns voyaient dans *Citadelle* un lyrisme admirable, un puissant souffle religieux ; d'autres un vulgaire fascisme sous une rhétorique facile et insupportable. Mais il y a toujours une grande honnêteté de part et d'autre : jamais on ne condamne systématiquement un auteur dont on n'approuve pas les idées sans l'avoir lu. Divergences sensibles, par exemple, sur la notion de grand écrivain : pour les uns, c'est un écrivain vraiment populaire — Dickens dont les personnages sont connus de toutes les classes en Angleterre, Balzac, Hugo — et qui participe au devenir historique ; d'autres ne repoussent pas un certain raffinement d'intellectualité réservé à une élite. Si le traditionnel esprit normalien — dilettantisme

1. Leçons particulières données par les normaliens hors de l'École.

supérieur, scepticisme raffiné, subtilité un peu décadente — existe toujours, il se heurte à de nouvelles tendances : à l'esthète s'oppose le militant. L'un parle d'étroitesse d'esprit, l'autre de décadence de classe.

Essayons tout de même de définir un état d'esprit moyen. De quelle manière aborde-t-on les lectures ? En général un souci d'aller au fond est très sensible ; il est né de l'habitude du travail en khâgne et de l'exigence des examinateurs au concours. Si l'on s'intéresse — d'une manière désintéressée — à un romancier, on ne se borne pas à ses œuvres maîtresses, on cherche les œuvres mineures, de jeunesse ; on suit sa correspondance, on lit les études critiques. Il y a parfois des discussions en turne — discussions en général vives, souvent passionnées, mais sans subtiles recherches de forme : rien ne paraît plus grotesque que de faire un « topo » à ses camarades. C'est là une nouvelle illusion à détruire : les discussions littéraires dans les turnes ne se font pas sur un ton inspiré en arrondissant les phrases ; le ton prétentieux, sûr de soi, est réservé pour le bourgeois : les camarades ne « marcheraient » pas ou monteraient un canular. L'exemple s'est déjà produit. Autre trait notable : une « certaine promptitude dans le mépris » qu'avait déjà relevée Giraudoux. Bon nombre d'écrivains respectés sont expédiés avec mépris, munis d'une épithète aussi brève que malsonnante.

Peut-on nous accuser de trop nous attacher aux imperfections ? de prendre dès l'abord non pas une attitude de réceptivité, mais une attitude critique négative ? Manquerions-nous de spontanéité ? Faudrait-il parler d'un hyper développement du sens critique, de sécheresse d'esprit ? Ce serait faux ; ne confondons pas l'attitude extérieure fréquente — jouer à l'esprit supérieur, faire la petite bouche, montrer une grande confiance dans ses propres capacités de critique — et les réactions sincères, dissimulées par une certaine pudeur. Il y a bien des œuvres qui « emballent » vraiment et suscitent des enthousiasmes aussi passionnés que ceux d'un élève de seconde pour Prévert ou Cocteau. Disons simplement que souvent — ce n'est pas, loin de là, toujours le cas — notre enthousiasme aime peu à s'extérioriser. Sauf peut-être quand il s'agit de cinéma, gros concurrent de la littérature. Dans les turnes, en effet, on discute plus souvent cinéma que littérature ; peut-être parce que se pencher sur l'art d'un metteur en scène sent moins le « métier », la dissertation ou l'exposé...

En face de l'actualité littéraire, il y a une certaine réserve chez le plus grand nombre. On se tient en général au courant, mais sans souci exagéré d'être à la page. Défiance envers les chapelles qui disparaissent d'une année à l'autre ? Goût des valeurs stables ? Souvent le désir d'être à l'avant-garde cherche à compenser un manque de fond, et dénote un souci de briller à peu de frais. Il en est ainsi pour ceux qui se piquent de philosophie moderne sans connaître Descartes, Kant ni Hegel. Aussi y a-t-il à l'École une légère tendance à laisser se décanter les productions récentes.

Comment se tient-on au courant de l'actualité ? En général par les revues à grande diffusion, peu de petites revues éphémères ; comme

hebdomadaires, *les Nouvelles Littéraires*, *les Lettres Françaises*, *Arts*, *l'Observateur*, etc., mais surtout par les conversations, en turne ou au pot [1] ; la défiance — sinon le mépris — envers les critiques officiels nous fait préférer les jugements de nos camarades. Le guide qui aiguille sur tel ou tel auteur, c'est d'abord la critique parlée. Aussi y a-t-il un certain décalage entre la publication d'une œuvre et sa lecture ; rarement on se précipite sur les livres dès leur apparition : *le Rivage des Syrtes*, qui a fait pourtant du bruit, n'a guère été lu.

Que pense-t-on de la littérature moderne ? C'est là un sujet de discussion assez souvent abordé. En général la conclusion est toujours la même : « Il n'y a rien. » Décevante impression de vide. L'époque de l'après-guerre, de son climat particulier, de ses révélations littéraires est bien finie, nous sommes dans une période de transition qui nous mène vers qui et vers quoi ? Le mot d'existentialisme commence à faire sourire un peu partout. Sartre ? Il a une place importante, mais est loin d'être le grand homme par excellence comme quelques années auparavant. *Le Mur* est admiré comme un chef-d'œuvre de la nouvelle française ; *la Nausée* est un grand roman, mais qui prend terriblement vite un intérêt historique, *les Chemins de la Liberté* ne sont guère lus ; Sartre reste avant tout un essayiste extrêmement intelligent *(Situations)* dans un genre et un style appelés à vieillir assez vite : le terme de *papier dans le genre des Temps Modernes* est employé avec une certaine ironie ; *l'Être et le Néant* : de la littérature pour les philosophes et de la philosophie pour les littéraires, mais estimé comme recueil d'analyses phénoménologiques. *L'Imagination*, *l'Imaginaire*, *Esquisse d'une Théorie des Émotions*, ont été en général lus en khâgne. Le théâtre, suivi avec intérêt — au pays des aveugles... — montre une lutte pour s'exprimer dans un domaine qui n'est pas le sien et qui ne le deviendra sans doute jamais complètement. *Le Diable et le Bon Dieu* a plutôt été une déception. Mais Sartre reste tout de même un grand nom.

Camus dégringole du faîte où il était naguère. Si *l'Étranger* est sûrement un chef-d'œuvre, *la Peste* est très discutée ; les uns y voient un des grands romans du XXe siècle, d'autres lui reprochent le caractère artificiel des personnages, un style pénible, des tirades indigestes, le trouvent prétentieux et vieux, bien pâle imitation de Kafka. C'est indéniablement un livre qui vieillira : idées et genre qui se banalisent à un train d'enfer, composition et style pénibles. Le théâtre, qui peut encore intéresser quelques khâgneux de province, se résume assez bien dans le cruel pastiche de J. Laurent (*Perles de Culture*). Quant à *l'Homme révolté*, il a été plutôt mal accueilli, et a fait gagner à son auteur le surnom de Hegel du pauvre. Mais, malgré cette déception, on sent en lui une puissante personnalité et l'on a gardé confiance.

Anouilh, autre révélation, est nettement en baisse. Il ne se renouvelle

1. Réfectoire.

plus, se sclérose dans un genre qui devient à la longue insupportable. Ses deux meilleures pièces : *Antigone* et *l'Invitation au Château*, qui est unaniment admirée.

On ne parle plus guère de Kœstler, brusquement célèbre après la guerre. Les romanciers américains? L'âge du roman américain a été plutôt une saison. Très lus, ils ne déchaînent pas le même enthousiasme qu'il y a quelques années, mais restent en très bonne place. Faulkner vient largement en tête ; ses romans que l'on rencontre le plus souvent? *Lumière d'Août*, *Sanctuaire*, *Sartoris*. Steinbeck vient ensuite ; presque tout le monde a lu *les Raisins de la Colère* et *Des Souris et des Hommes*. Hemingway est nettement plus bas, à tort d'ailleurs ; mais beaucoup le connaissent surtout à travers *Pour qui sonne le Glas*, assez médiocre et qui souffre terriblement de la comparaison avec *l'Espoir*. Dos Passos est assez peu lu, Caldwell également. S. Lewis vieillit. Miller? Qui y cherche encore des révélations métaphysiques? Si on le lit, c'est par acquit de conscience, pour ne pas paraître prude.

Seul un genre lancé après la guerre continue à fleurir : la « série noire », lue très souvent, mais dans des circonstances très spéciales : immédiatement avant, pendant ou après un examen ; c'est alors que beaucoup de littéraires vont quêter, dans les turnes des scientifiques, quelque bonne série noire pour se *dépolariser*.

N'y a-t-il vraiment aucune figure maîtresse? Si, il y a Malraux, en qui l'on voit en général celui qui domine de très loin toute la période littéraire comprise entre 1930 et nos jours. D'abord le grand romancier : style, rythme, atmosphère, « découpage » ; non qu'on voie en lui un guide — l'activisme désespéré, l'esprit d'aventurier négateur plaisent plutôt par leur beauté formelle — c'est en somme l'aspect Byron du XXe siècle, le néo-romantisme de l'action. On aime en général que le roman soit à la limite de l'essai. *L'Espoir* vient en tête par ordre de préférence, suivi de *la Condition humaine*. Au cours d'une enquête, vers 1931, on définissait le roman moderne comme du reportage pimenté de « tendances ». Il semble que le goût pour les « tendances » l'ait emporté, et que la génération actuelle ait un grand amour de l'essai plus ou moins romancé. Malraux l'essayiste est en effet mis encore au-dessus de Malraux romancier, par *la Tentation de l'Occident*, *les Noyers de l'Altenburg* — surtout Malraux essayiste dans le domaine de la critique d'art : *Saturne*, *les Voix du Silence* — ce dernier livre a été à l'École le livre de l'année. Un certain ésotérisme de style n'est pas pour déplaire : la vanité qui sommeille en tous se sent agréablement chatouillée quand on pense avoir compris.

La prééminence de Malraux n'est certes pas reconnue par tous. Sans parler des préférences politiques, qui poussent à voir en lui un exemple type de la dégénérescence bourgeoise et un traître à beaucoup de doctrines, certains restent réticents à son égard. Je me souviens d'une

discussion où l'un de nous lui prédisait un vieillissement rapide. Il le comparait à Chateaubriand : sensibilité — au sens large — nouvelle et style très personnel. Une fois que les problèmes qui fondent ses romans auront perdu leur actualité, que le style si personnel aura vieilli, seront-ils plus lus que *René*? *Les Voix du Silence* seraient — toutes proportions gardées — *le Génie du Christianisme* moderne, l'ouvrage qui traduit le bouleversement de la sensibilité esthétique d'une époque. Mais une fois que les idées-force — d'ailleurs empruntées à des esthéticiens allemands — seront, comme elles menacent de l'être, devenues des lieux communs, que restera-t-il, sinon quelques beaux morceaux d'anthologie, et un style trop original pour ne pas vieillir? Le chef-d'œuvre définitif de Malraux serait alors, si nous voulons poursuivre la comparaison, ses *Mémoires d'Outre-tombe*. A ce sujet, l'exemple de Gide est frappant; son œuvre maîtresse, de loin la plus admirée, c'est *le Journal* et les écrits qui s'y rattachent. Il faut d'ailleurs noter l'intérêt qu'éveillent actuellement mémoires, correspondances et journaux intimes : Montaigne, Retz, Stendhal, B. Constant, etc. Pour revenir à Gide, la façon dont on l'apprécie a varié extrêmement. Vers seize-dix-sept ans nous étions à peu près tous gidiens, passionnés pour *les Nourritures*, *les Caves*, *l'Enfant prodigue*, *l'Immoraliste* (aveu toujours fait avec un vague sourire désabusé en songeant à cet égarement de jeunesse dont il reste des traces inconscientes). Une majorité préfère encore *les Faux Monnayeurs* à *la Porte étroite*; peut-être notre âge nous fait-il préférer, dans Gide, le côté « *petit garçon qui s'amuse* ». Mais si on ne voit plus en lui un guide dans le domaine de la vie, c'est le maître dans le domaine de l'intelligence, l'analyste lucide et le styliste qui sont cotés très haut.

Les autres auteurs modernes? quelques vagues lueurs dans une obscurité profonde. Prenons quelques exemples. Julien Gracq n'est connu, et encore assez peu, je l'ai dit, que par *le Rivage des Syrtes*, trop plein de réminiscences. Un petit groupe admire Roger Vailland. *Drôle de Jeu*, le plus lu de ses romans, reste pour beaucoup imprégné de l'esprit khâgneux le plus « puant ». Quelques-uns ne voient qu'un seul vrai tempérament littéraire dans notre époque, Maurice Sachs, et jugent *le Sabbat* une des œuvres maîtresses du XXe siècle. En général les auteurs modernes sont assez mal connus; aucun n'est de taille à s'imposer vraiment, et c'est souvent par hasard qu'on les connaît.

La période de l'entre-deux guerres devient un *Boulevard du Crépuscule* où mainte Gloria Swanson attend un oubli définitif. Nous sommes maintenant à une époque de reclassement des valeurs; mais on ne peut secouer si aisément le poids de l'admiration des générations passées, et la curiosité historique à elle seule peut obliger à lire ceux qui, vingt ou trente ans plus tôt, étaient classés parmi les maîtres. On en lit beaucoup, mais pour la plupart ce n'est pas tant à l'École que chez soi, pendant les vacances, parce qu'ils se trouvent dans la bibliothèque de la famille. Il y a ceux qu'on parcourt distraitement. pour ne pas avoir l'air de les

ignorer, et ceux dont on ne peut se séparer. Les préférences personnelles jouent énormément. Nous pouvons, tout au plus, poser quelques points de repère. Certains « grands hommes » de l'entre-deux guerres ont disparu à peu près complètement : Paul Morand est mal connu, et Pierre Benoît n'est plus lu depuis la classe de quatrième. Montherlant n'a plus les admirateurs passionnés qu'il avait avant guerre ; il paraît vieillir, mais on peut toujours dire qu'on l'aime sans passer pour un attardé ou un grotesque. Ses œuvres les plus lues sont le cycle des *Jeunes Filles*, *la Reine morte* et *le Maître de Santiago* ; les dernières pièces n'ont éveillé aucun intérêt. Les romans-fleuves, tels *les Thibault*, *les Hommes de Bonne Volonté*, ou, plus loin dans le passé, *Jean-Christophe* sont connus souvent superficiellement. Alain Fournier ? Aux enthousiastes du *Grand Meaulnes*, toujours nombreux, s'opposent ceux qui n'y trouvent plus la même atmosphère qu'à dix-sept ans et le jugent fané. La *Correspondance avec Rivière* est très lue. Mauriac — le Mauriac de l'entre-deux guerres évidemment — reste en bonne place, mais on semble lui préférer Bernanos. Le théâtre de Giraudoux reste très connu ; ses deux chefs-d'œuvres, d'un avis général — *la Guerre de Troie*, *Amphitryon*. Les romans sont moins lus, sauf peut-être *Juliette au Pays des Hommes* et *Suzanne et le Pacifique*. Le brillant d'Alain, très aimé en khâgne, sonne un peu le creux. Pour Valéry, l'essayiste semble l'emporter légèrement sur le poète qu'on voit toujours dans les turnes. Cocteau, le grand homme des bacheliers et des hypokhâgneux, reste lu et un petit groupe a même emprunté aux *Enfants Terribles* l'habitude de dire « *agréable* » à tout-propos ; habitude qui s'est assez répandue. Radiguet est assez coté. Saint-Exupéry, avec Bernanos et Valéry, semble être devenu une des cîmes de cette période.

La période précédente est dominée de très haut par Proust. Un rêve général : pouvoir s'isoler et relire d'une traite *A la Recherche du Temps perdu*. De rares iconoclastes osent braver l'opinion publique et le déclarer rasoir, affecté et insupportable. *Pastiches et Mélanges* sont moins souvent lus ; plus rarement la correspondance, *les Plaisirs et les Jours*, et maints ouvrages d'étude auxquels on s'initierait avec plaisir s'ils n'étaient pas sortis de la bibliothèque par quelque archicube [1] dans les affres d'une thèse. Péguy a beaucoup de fanatiques admirateurs et d'ennemis déterminés. Claudel le dramaturge est mis très haut, plus haut que le poète, mais il n'est pas l'objet d'une lecture incessante. Chose stupéfiante aujourd'hui : Loti était, paraît-il, extrêmement goûté à l'École vers 1920. Barrès, Bourget, France sont le type même des auteurs que l'on apprend à mieux connaître, avant tout pour leur importance passée ; on ne peut dire qu'ils soient bien vivants. Bourget est moins ignoré qu'on ne pourrait croire. Pour la fin du XIXe, période en général mal connue, c'est à l'aventure que l'on cherche. Huysmans, par exemple, se révèle à beaucoup.

1. Ancien élève.

Les lettres étrangères nous obligent à distinguer entre spécialistes et non-spécialistes ; ces derniers, en majorité, lisent très rarement dans le texte. Quelques-uns continuent à se perfectionner dans la langue qu'ils connaissent déjà et à en étudier une seconde, mais c'est souvent pour lire plus tard des ouvrages d'érudition non traduits, ou pour saisir plus exactement les nuances de la pensée philosophique allemande. Ceux qui, pour l'épreuve d'oral, avaient choisi l'allemand, sont assez familiarisés avec la poésie du *Sturm und Drang* à la fin du XIXe siècle, avec le théâtre de Gœthe et de Schiller, avec Heine surtout, mais ils ignorent dans l'ensemble la poésie anglaise. L'inverse est valable pour leurs camarades anglicistes. Les autres langues vivantes forment une faible minorité. Quels sont alors les auteurs étrangers les plus lus en traduction ? Pour les pays anglo-saxons, des romanciers. J'ai parlé plus haut des romanciers américains, qui viennent en tête ; la génération précédente — Dreiser, Upton Sinclair, Henry James — reste oubliée. Les Anglais sont représentés par Morgan (grosse importance de *Sparkenbroke*), Graham Greene, K. Mansfield, D. H. Lawrence, Huxley. T. S. Eliot et James Joyce sont malheureusement surtout des noms. L'Allemagne ? Rilke, mis au rang des plus grands poètes, a des admirateurs fervents ; ses œuvres les plus répandues sont les *Sonnets à Orphée* et les *Élégies de Duino* (parce que réunis dans l'édition bilingue Aubier, facile à trouver), *les Cahiers de M. L. Brigge* et les *Lettres à un jeune Poète*. Viennent ensuite Thomas Mann, d'ailleurs assez mal connu, et Hölderlin, lancé par les études de Heidegger ; Gœthe paraît assez familier (ou trop imposant), et l'on remet sa lecture à plus tard, ce qui n'empêche pas de rouvrir le *Faust*. Kleist a été vu au Théâtre national populaire. Pour le reste, c'est une affaire de préférences personnelles : Hofmannstal, Georg, Novalis. Comme philosophes modernes, Husserl et Heidegger, mais c'est l'affaire des spécialistes de philosophie. Il faut tout de même regretter que la littérature allemande moderne soit si ignorée en dehors des germanistes professionnels. Les auteurs étrangers les plus passionnément admirés : Dostoïevski et Tolstoï ; comme autres auteurs russes, Gogol, Pouchkine, les nouvelles de Tchékhov, Gorki. Les romanciers soviétiques modernes sont très suivis, dans un cercle bien déterminé. Le seul Espagnol vraiment familier est Garcia Lorca. L'Italie se résume à Dante et à Pirandello ; d'Annunzio paraît bien oublié : on n'en parle guère.

Trait extrêmement général, le cinéma étranger est bien mieux connu que la littérature étrangère. John Ford et Orson Welles éveillent beaucoup plus d'attention que Dos Passos ou Steinbeck, et qui court voir le dernier Vittorio de Sica se dérangerait moins volontiers pour lire un moderne italien. On pourrait énumérer la production cinématographique des trente dernières années avec infiniment plus d'aisance et de connaissances que la production littéraire étrangère de la même période.

La plupart des poètes étrangers sont révélés par la collection Seghers *Poètes d'aujourd'hui*, très répandue ; c'est elle aussi, en partie, qui fait

connaître les poètes français modernes. Éluard et Apollinaire semblent venir en tête. D'une manière générale, ou l'on connaît très bien la poésie moderne, ou on ne la fréquente que par accident. Prévert n'a pas l'importance qu'il revêt aux yeux des élèves de seconde au sortir de José-Maria de Heredia! Les trois grands de la poésie française, toujours présents dans les turnes, sont Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé ; ensuite viennent Nerval et Lautréamont. Laforgue a été très lu cette année : il était au programme de licence! (Il faut d'ailleurs regretter le nombre insuffisant d'auteurs modernes mis aux programmes.) Hugo? Le nombre de diplômes projetés sur son œuvre montre l'intérêt qu'il éveille, mais il n'est guère lu sans intention intéressée. Autres poètes très aimés : Villon, Scève, la Pléiade, les baroques du XVIIe siècle. Les poètes grecs et latins nous sont assez familiers pour avoir été abondamment traduits en khâgne, où l'absence de programme obligeait à en absorber le plus possible ; il arrive parfois qu'on les rouvre pour le plaisir. Le théâtre grec et Homère sont peut-être, de toute la littérature ancienne, les œuvres qui ont le plus d'amateurs fervents, celles auxquelles on désire toujours revenir ; mais le plus souvent on pense ne pas avoir assez de temps libre pour cette lecture.

Voilà jusqu'ici bien des titres ; mais quels sont — dans notre littérature — les livres qu'on aime vraiment, ceux que l'on garde avec soi depuis la khâgne et que l'on déménage de turne en turne? En premier lieu, Stendhal, dont la vogue est extraordinaire. Si diverses que soient les préférences personnelles ou politiques, tous se rejoignent dans une même admiration passionnée. C'est le mieux connu — on s'attache non seulement à ses œuvres, mais à toutes les études critiques publiées sur lui (surtout à celle de J. Prévost) — et le plus aimé. Ensuite viendrait *l'Éducation sentimentale*, puis Proust. *Les Liaisons dangereuses* sont mises unanimement au rang des trois ou quatre chefs-d'œuvre français. Je peux citer ensuite *Dominique* et *la Princesse de Clèves*. Balzac? Tous rêvent d'avoir la *Comédie humaine* en entier, dans l'édition si maniable de la Pléiade. C'est un des romanciers que l'on cherche avec le plus de passion à mieux connaître.

Beaucoup, par goût, se plongent non seulement dans un auteur, mais dans toute une période. En particulier, le XVIIe siècle, qui est en train de redevenir le grand Siècle, mais en s'axant beaucoup plus sur la première moitié du siècle, le règne de Louis XIII : poésie baroque, Retz et surtout Corneille, dont le prestige, très grand, naît en grande partie des études récentes qui l'ont fait revivre en le présentant sous un jour nouveau.

Mais la lecture ne se limite pas au domaine exclusivement littéraire. On lit cependant assez peu de philosophes, en dehors des spécialistes bien entendu. La philosophie reste un souvenir de khâgne ; une fois le concours passé, beaucoup préfèrent des lectures moins denses que la *Critique de la Raison pure*, tout en conservant un vague désir de « s'y remettre » plus tard (il y a toujours un obscur complexe d'infériorité du

non-philosophe vis-à-vis de ses camarades philosophes qui, eux, affichent un clair sentiment de supériorité). Mais on suit dans l'ensemble attentivement les événements politiques ou sociaux : journaux, hebdomadaires, ouvrages aussi divers que les souvenirs de Beuve-Méry ou les études de Friedman sur le travail humain sans compter maintes brochures, traînent partout sur les tables. Un coup à la porte : c'est le vendeur de l'*Humanité* ou de *Témoignage Chrétien*. Au cercle, on s'amuse à prendre successivement les journaux de diverses tendances pour voir les variations de mise en page. On lit même quantitativement beaucoup plus d'articles de journaux, d'hebdomadaires, de revues que de romans ou d'essais : plus souvent se présente l'occasion de parcourir un article que de s'attaquer à un gros volume, et le temps manque fréquemment : si Normale reste encore un des lieux où le plaisir de la lecture conserve le plus de tenants, la lecture utilitaire devient de plus en plus exigeante : programmes de licence, auteurs de diplômes — ne parlons pas de l'année d'agrégation ! Un souhait général : passer à l'École une année entièrement consacrée à lire à son gré, loin de tout souci d'examen, une vraie année de culture générale.

Mais gardons-nous bien de confondre ce goût de la lecture désintéressée avec la mentalité d'un rat de bibliothèque. On sait bien qu'il n'y a pas que les livres dans la vie. Et rien ne serait plus faux que de s'imaginer, assis derrière un rempart de livres débordant de partout, envahissant la turne, dans la poussière et l'odeur des vieux bouquins, le normalien, tête baissée, en train de lire, de lire, de lire...

PIERRE BANDET

A L'ÉCOLE NORMALE IL Y A TRENTE ANS

par FERNAND CHAPOUTHIER

M. Pierre Bandet vient de nous dire ce qu'on lit à l'École normale aujourd'hui, les ouvrages énumérés représentant, dans bon nombre de cas d'ailleurs, les préférences non pas d'un élève mais d'une série d'élèves successivement interrogés.

Nous avons demandé à M. Fernand Chapouthier, directeur adjoint de l'École, d'évoquer ses propres souvenirs. Que lisait-on rue d'Ulm, il y a trente ans, lorsqu'il était tout simplement... élève?

Si la distance des années ne m'abuse point, je crois pouvoir affirmer qu'il y a trente ans un jeune homme lisait plus qu'aujourd'hui ; je veux dire : faisait à la lecture désintéressée, au plaisir pur de la lecture une place plus large dans le programme de ses occupations. J'entrevois à cela plusieurs raisons.

D'abord on n'était point sollicité, comme on l'est aujourd'hui, par la facilité d'aller au cinéma ; les salles de quartiers n'avaient pas pris l'extension que nous leur connaissons ; les théâtres étaient loin et souvent chers ; tout désir de délassement, de diversion aboutissait aisément à la lecture ; après le repas, on venait volontiers digérer dans un roman, comme on digère maintenant au Cinéac. L'image parlante qui se laisse considérer sans effort, qui n'exige qu'un minimum d'intelligence active, mais enveloppe l'être entier de la séduction des yeux et de l'ouïe, a fait au livre une concurrence dangereuse. Notre siècle semble devenu le siècle de l'image, les éditeurs ne peuvent se tirer d'affaire qu'en inondant le marché d'albums et de figures ; on ne peut se passer d'illustrer jusqu'aux manuels de grammaire. Il semble que l'on ait hâte de quitter le texte pour prendre plaisir à des dessins, de sortir de l'intelligence pour s'arrêter à la contemplation. Nous voilà revenus à l'âge du spectacle qui fut celui des Grecs d'autrefois : on ne se formait pas dans les livres ; on attendait de beaux ensembles, de la course des athlètes, des cavaliers et des conducteurs de chars des émotions qui passaient pour plus éducatives que le séjour chez le grammatiste ; et de même de nos jours la culture de l'homme moyen est beaucoup plus faite d'observations qu'il a glanées à travers les films que des leçons qu'il a tirées de Montesquieu ou de Voltaire. Plus d'un roman est moins connu par sa version originale que par son adaptation à l'écran. On recherche le bain des images et le métro et l'autobus, devenus les derniers refuges de la lecture, ne lui procurent plus que des minutes courtes, hâtives, inquiètes. Il est naturel que la jeunesse intellectuelle même se mette à l'unisson.

J'ajoute que la littérature n'est plus axée comme après la première guerre autour de quelques noms. Nous avions pour nous éclairer, autour de 1920, de grands phares ; je ne parle pas des gloires déclinantes, de Bourget ni de Barrès qui gardaient encore quelque lustre. Mais Bergson dont le talent débordait du monde des idées, nous enveloppait d'images, qui pour n'être point sur l'écran n'en adhéraient pas moins si fortement à notre sensibilité qu'elles nous transportaient d'enthousiasme ; plusieurs d'entre nous voyaient toutes choses, pensaient tous les problèmes à travers la vision du monde qu'il avait su créer. Valéry n'était point nouveau, mais se découvrait avec son mélange d'abstractions, d'images et d'harmonies dont la complexité et l'hermétisme nous ravissaient. Alain rayonnait dans sa cagne et déversait dans la rue d'Ulm des admirateurs fanatiques qui dévoraient avec ferveur *le Système des Beaux-Arts*. L'art subtil de Gide avait aussi ses fidèles. Les inquiétudes de Mauriac entraînaient les amateurs d'âmes. Proust se révélait au fur et à mesure de sa publication et une aube radieuse dorait *les Jeunes Filles en Fleurs*. Des forces nouvelles, avec Montherlant, se laissaient deviner, intactes et drues. Autour d'une poussière de noms, la curiosité aujourd'hui se disperse ; désespérant de s'attacher à un seul, le jeune lecteur ne s'attache

plus à aucun ; il est le plus souvent hors d'état de discerner, dans la confusion actuelle, quelles seront les étoiles de demain.

Une autre circonstance défavorable est la direction prise par les études supérieures. En 1920, la licence se passait en une fois ; on mesurait d'un coup le savoir du jeune homme, sans lui demander de trop approfondir chacune de ses connaissances, mais en ne tolérant d'insuffisance dans aucune ; c'est ce que l'on appelait la culture générale ; la lecture variée et libre y contribuait. Aujourd'hui, sous l'influence des systèmes en usage dans les universités étrangères, on a remplacé cette épreuve unique mais globale, par une succession de certificats qui ne mesurent plus l'esprit dans son ensemble, mais le sondent chaque fois sous un aspect particulier ; on a pu, pour chacun d'eux, augmenter les exigences ; la spécialisation s'est introduite ; des disciplines, nécessitant une initiation particulière, ont accaparé les efforts des étudiants. Le sanscrit et la grammaire comparée ont fait irruption dans des domaines où l'on ne se souciait naguère que de lire et de comprendre un auteur ; la lecture en étendue en a incontestablement souffert. Je me souviens que Jean Prévost passa plusieurs mois de ses années d'école à la lecture de Platon ; il avait fait choix de l'édition d'Oxford qui, sur papier ultra-fin, contient en deux volumes tous les dialogues du philosophe ; il se contentait de lire en résumant d'une phrase au crayon, dans le haut de la page, l'idée directrice du développement ; de tels jeux semblent désormais interdits ; il y a trop d'urgence à connaître la loi d'Osthoff[1] et les principes de la flexion verbale. En même temps que se développe et gagne du terrain la notion de spécialité, tend à se substituer à la culture conçue comme une forme et une attitude d'esprit la culture conçue comme un savoir encyclopédique ; jadis se cultiver consistait à penser juste et à exprimer avec bonheur sa pensée ; on se propose aujourd'hui pour objet la connaissance d'un domaine ; on ne peut dire que ces principes soient favorables à la liberté de la lecture. L'École normale dont la fonction est de fournir à l'enseignement secondaire et à l'enseignement supérieur des esprits non point omniscients, mais d'une intelligence assez souple pour conduire leur jugement et remettre chaque élément du savoir à sa vraie place, reste étroitement solidaire de la culture générale, mais elle subit, comme toutes les institutions universitaires françaises, la poussée des nouvelles tendances. Jusqu'à quel point le progrès des spécialités laissera-t-il subsister dans l'homme moderne le goût de la formation de l'homme, l'inclination aux idées générales, la pratique de la lecture qui ne vise pas tant à acquérir qu'à faire méditer ? Il y a une mesure à garder pour maintenir durable cet état d'équilibre instable. Pour s'attarder dans Racine ou dans Balzac, il faut n'être point trop réclamé par l'évolution des lois phonétiques, l'analyse des névroses ou la mesure d'une architrave.

1. Il s'agit d'une loi phonétique.

J'en arrive à la dernière raison qui tient aux conditions mêmes de la vie actuelle. La lecture désintéressée est le propre des époques heureuses ou des époques de renoncement ; le calme des loisirs ou le besoin d'évasion acheminent aisément vers les livres. Le plaisir que nous trouvions autour de 1920 à la fréquentation des poètes était sans contact avec la réalité contemporaine ; c'était un plaisir gratuit d'où les préoccupations du moment étaient absentes. L'agitation de notre époque presse beaucoup plus étroitement la jeunesse : le désordre du monde contemporain, l'instabilité sociale, la complexité des relations internationales, et pour beaucoup l'inquiétude même du lendemain, invitent les jeunes non point à lire ni à rêver, mais à tenter d'agir. Ils demandent autre chose qu'une littérature d'art, une littérature d'action, des œuvres qui peuvent se passer de mérites durables mais dont les enseignements sont immédiatement efficaces. On tend à préférer à la vérité humaine ou aux valeurs d'art qui demeurent, la vérité occasionnelle mais opportune ; on n'attend pas d'un texte qu'il nous charme, mais nous entraîne. Ainsi s'explique l'extraordinaire fortune des brochures, voire des tracts, le succès de la littérature hebdomadaire, ou même quotidienne, car la lecture n'est plus envisagée pour elle-même, comme ayant son objet et son profit en soi, mais comme une préparation à l'action.

Je me garde de décider si nous allons vers le mieux ou vers le pire, si ce déclin de la lecture doit être déploré ou salué comme une conquête. L'histoire connaît de ces variations : les Grecs de l'âge de Pisistrate ou de Périclès lisaient fort peu ; le goût des livres ne se prit qu'au moment de la guerre du Péloponnèse et Aristophane s'en affligea. Les Grecs, au IVe siècle, renoncèrent à la tragédie, qui était un plaisir d'art pur, pour se complaire à la littérature « parlementaire » et aux tracts politiques d'Isocrate ; mais ils revinrent par la suite aux divertissements de la bucolique et de l'épopée. Aucune tendance littéraire, aucun usage ne doit être tenu pour définitif. Le goût de la lecture, de la libre lecture peut connaître des éclipses ; il est difficile d'imaginer sa disparition. Chaque promotion de l'École compte et comptera toujours un bon nombre d'affranchis que rien, ni les réformes des concours, ni les agitations du monde, ne détournera de leurs livres favoris.

FERNAND CHAPOUTHIER

LENDEMAIN DE FÊTES
ou
LE CUBISME

par CLAUDE ROGER-MARX

C'EST au cours des mois où les tournesols, les œillets d'Inde, les zinnias, les sauges illuminent les plus modestes jardins que le Musée d'Art Moderne réunissait il y a deux ans, rayonnantes des feux de la gloire et brûlantes d'enchères récentes, cent toiles typiques de l'époque fauve. C'est au cours de la saison noire où, réduite à sa propre lumière, la terre ne reçoit plus rien du soleil, où les objets les plus colorés paraissent exsangues, que, par un contraste symbolique, se déroulent aujourd'hui dans les mêmes salles « les premières époques du Cubisme », ce qu'on pourrait appeler le *Cubisme austère* (1907-1914). Dirait-on pas que la peinture, soumise aux mêmes alternances que notre planète, passe, elle aussi, du chaud au froid, du brillant au terne, de l'exaltation à la torpeur? Les palettes ont leurs étés, leurs hivers, mais ceux-ci durent quelquefois plusieurs lustres, ou plusieurs siècles.

L'Impressionnisme, en réaction contre les pénombres de l'atelier et contre les mélanges destructeurs, contre les sauces, les bitumes, les vernis successifs sous lesquels s'etaient fanés tant de chefs-d'œuvre, avait prescrit comme un dogme le travail en plein air et l'emploi d'une palette épurée. Il voulait, en accord avec l'une des dernières phrases du *Journal* de Delacroix, *que le tableau fût d'abord une fête pour l'œil*. Pourtant, à la fin du XIXe siècle, sous la quadruple influence de Cézanne, de Gauguin, de Seurat, de Van Gogh, une première réaction s'affirmait déjà contre les déliquescences de l'analyse et les insuffisances d'un Impressionnisme expirant auquel la forme a fini par échapper. A la suite de Matisse

Au-dessus du titre : *l'Arrosoir*, par La Fresnaye (Galerie Charpentier).

l'enchanteur, ses amis, ses cadets qu'ont bouleversés les révélations du *coloriste arbitraire* — c'est ainsi que Van Gogh s'appelait lui-même — s'efforcent de donner à leurs compositions une armature plus solide, de ne point tomber dans l'éparpillement et l'inconsistance. Certains se disent prêts à ne plus peindre qu'avec des véronèse ou des cobalts purs. Derain, qui considère que le Fauvisme fut pour lui l'*épreuve du feu*, compare les couleurs « à des cartouches de dynamite qui déchargent de la lumière ». Volonté d'organisation, affirmation des arabesques, refus de toute imitation servile, élimination des nuances intermédiaires, c'est en quoi, malgré des divergences foncières de tempérament, semblent s'accorder Matisse, Rouault, Derain, Dufy, Friesz, Braque, Vlaminck, Van Dongen, Czobel, Manguin, Valtat. Tous les éléments sont passés au même minium. Londres, la Normandie resplendissent d'autant de feux que Cassis ou la Catalogne. L'eau même est d'or solide ou de sang. On transpire à Chatou comme au Sénégal. Les berges les plus pacifiques, les ciels les plus mouillés tolèrent cette incandescence. Les rues saignent, les passants brûlent comme des torches, les vagues sont en flammes. Jamais on ne s'était livré à semblable débauche de vermillons ou de bleus de Prusse posés directement sur la toile au sortir du tube. Le mot *valeur*, si cher à Corot, semble avoir perdu toute valeur. On ne servira plus, durant ces années chaudes, que plats relevés par le piment vert, le piment rouge, le curry ou le safran. Les complémentaires s'en donnent à cœur joie. L'œil, ébloui, ne trouve plus un seul coin d'ombre où se rafraîchir.

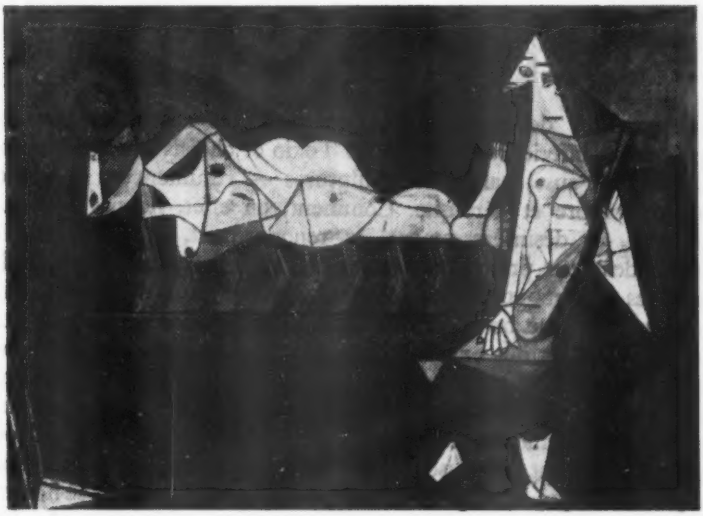
Pareil incendie ne pouvait durer très longtemps. L'extraordinaire en la circonstance fut de voir plusieurs des peintres qui l'avaient allumé s'employer si délibérément à l'éteindre. Quatre années ont suffi à l'École de Chatou pour découvrir que la couleur n'est pas forcément la lumière. Derain, reprenant un mot de Rembrandt, rappelle que la peinture « n'est pas un art de teinturiers », Vlaminck que, par idée fixe de la couleur, « on risque de négliger l'objet et le caractère intérieur des choses », Braque « qu'on ne saurait vivre toujours dans le paroxysme ». Dès 1907 on perçoit que les mots si longtemps chers à la peinture — passages, valeurs, modelé, demi-teintes, clair-obscur — sont près de retrouver un sens.

C'est à partir de 1908 que les Indépendants, que l'Automne opposeront aux salles fulgurantes des années précédentes des salles qui semblent plongées dans une lumière d'éclipse, dans un demi-jour de souterrain, où le visiteur n'avance qu'avec stupeur, et comme dans un cauchemar.

Sur le fond blanc de chaux du Musée d'Art Moderne, nous pouvons voir aujourd'hui Braque et Picasso déployer pour la première fois — le placement, comme le catalogue, suivent avec rigueur l'ordre chronologique — ces triangles, ces polyèdres, ces parallélogrammes, ces jeux d'épannelages puis de cristallisations, tout ce merveilleux sordide, toute cette savante géométrie qui, bravant la colère et l'incompréhension,

ont cru pouvoir s'autoriser de quelques phrases de Cézanne — auxquelles il n'est pas sûr qu'il ait attribué lui-même tant d'importance — sur les *formes-mères*, sur la *nature traitée par le cylindre, la sphère, le cône.*

Après les orgies colorées d'hier, les palettes s'imposent un régime spartiate : rien que blancs, noirs, blêmes, ocres, jaunes douteux, tons rabattus. A peine si, çà et là, un vert ose s'aventurer dans ces pénombres. Le plein air, à nouveau, est déconsidéré : toute méditation désormais doit se faire en chambre, j'allais dire en cave, et loin du soleil. Le mot *nature-morte* pourrait s'appliquer non seulement aux objets que portent les tables, mais au nu, aux visages, aux paysages mêmes. Les Impressionnistes avaient transformé le tangible en immatériel. A l'inverse, aujour-



Picasso. — Composition *(Photo Franceschi).*

d'hui, tout est solidifié, le végétal comme la pierre, le vif comme l'inanimé. Tout est décomposé à force de composition. Tout est morcelé, concassé, sous prétexte d'unité. Même les objets associés à l'idée d'évasion, de gaieté libre, au rêve — la guitare, le jeu de cartes, la pipe ou le paquet de cigarettes, sans parler du corps féminin — ne sont plus que les éléments de combinaisons laborieuses où l'esprit a plus de part que les sens. Tout charme individuel est méprisé par ces généralisateurs, toute beauté naturelle brisée par ces inventeurs de miroirs déformants. A les entendre, à partir de la Renaissance, victimes de la sensation et de faux-semblants, les artistes n'auraient plus pratiqué qu'un *métier de singes.* Degas prétendait, justement, « que l'air que l'on voit dans les tableaux de maîtres n'est pas le plein air ». Du moins nous donnaient-ils

l'illusion d'un air respirable. Ici, vraiment, on étouffe dans un espace confiné, inhumain, compact, hostile à toute aile.

Comment un schisme utile à maints égards et légitime en tant que réaction, mais dont la vie eût dû être aussi brève que celle du Fauvisme, a-t-il pu prendre pareille ampleur et durer autant qu'il l'a fait ? Nous le verrons évoluer sans cesse, échapper à sa rigueur initiale, accéder peu à peu à la couleur (notamment grâce à Léger, Delaunay, La Fresnaye, Picasso, Braque, Villon), s'enrichir de nouvelles combinaisons linéaires, engendrer des séquelles d'hérésies secondaires, et tolérer maints compromis. Cela dit, le credo initial demeure : à savoir que tout peintre digne de ce nom doit s'interdire à tout prix de rivaliser avec les apparences. L'*Art non figuratif*, dont la contagion allait, quelque trente ans plus tard, gagner le monde entier, est, ne l'oublions pas, l'héritier direct du Cubisme.

***

Les quelque deux cent cinquante ouvrages accrochés aux étages supérieurs et inférieurs du Palais de Tokio et choisis avec discernement — il faudrait aussi parler des sculptures — résument au mieux cette aventure sombre et héroïque. Comment, en effet, ne pas reconnaître le sérieux, le désintéressement, le renoncement, la singulière force créatrice des deux promoteurs dont il est si difficile, au début, de différencier les apports et de dire lequel a devancé l'autre. Aucun désir de s'étonner soi-même ou d'étonner autrui, aucun succès matériel, aucun dithyrambe ne les ont encore grisés. Ils pensent avoir choisi volontairement la voie la plus ingrate, s'être condamnés par plaisir au régime pénitentiaire le plus dur, sans avoir voulu créer une « école ». On les voit construire silencieusement, lentement, précieusement, *contre leur passé*, ces *prototypes* dont le Musée d'Art Moderne a su rapprocher maints exemplaires et qui, bien qu'ils eussent pu se passer de titres, se nomment *Maisons à l'Estaque*, *Portrait de Wilhem Uhde*, *Jeune fille à la Mandoline*, *Hommage à Bach* ou « *Ma jolie* ». A ces prototypes, malgré tant d'oppositions de tempérament, de race, de culture, Metzinger, Gleizes, Léger, Lhote, Herbin, Marcoussis, Le Fauconnier, Picabia, Juan Gris, les frères Villon, vont se référer tour à tour, et demander des directives, ces thèmes, disent-ils, étant susceptibles de variations infinies et pouvant être comparés à ce que furent, pour les Primitifs, les thèmes de la Madone ou de la Mise en croix.

Si cette affirmation est plausible, et à la rigueur quand il s'agit des plus grands, il faut bien reconnaître que les disciples, eux, tombent très rapidement dans la monotonie inhérente à tout « maniérisme ». Ce qu'ils empruntent à Cézanne, c'est ce qu'on copie aisément — telles impatiences de dessin, tels tics d'écriture — mais sans retrouver l'essentiel : l'intuition merveilleuse de ce qui fait l'unité d'une toile, cette possession lente et réfléchie du monde sensible, tous ces élans que freinait si pudi-

quement le solitaire d'Aix. Quelle indigence, au contraire, caractérise en général ces objets désincarnés, désaffectés, comme abandonnés à leur triste sort, ces paysages théoriques, ces visages désertés par ce qu'on appelait autrefois la vie!

Elle fécondait encore les œuvres précubistes de 1907 : la *Femme nue* de Braque, ou ces *Demoiselles*, dites d'Avignon, si tragiquement roses bien que d'ascendance nègre, ou cet *Homme nu* peints au même temps par Picasso. Mais, vers 1908 tout sera soumis uniformément à ces mornes découpages, à ces mécanismes rigoureux, à ce parti, vite décevant, de montrer simultanément sous tous ses aspects un même objet, à combiner face et profils, enfin à substituer à des foyers logiques, explicables, la lumière sourde et théorique qui émane de plans enchevêtrés?

Est-ce une peinture à deux dimensions, ou à quatre? Comme ils ont du mal à s'entendre sur ce point — et sur bien d'autres — ces exégètes innombrables, ces talmudistes, dont le plus illustre, Guillaume Apollinaire, mêlant la force divinatoire et persuasive du poète aux paradoxes et à l'humour, eut du moins le mérite de prévoir que le Cubisme envoûterait des générations successives.

Au Musée d'Art Moderne, une distinction semble pouvoir être assez vite établie aujourd'hui, malgré des ressemblances extérieures, entre ces explorateurs unis par un esprit d'équipe et que, faute de recul, Apollinaire a souvent situés au même plan ; entre les vrais inspirés d'une mystique, qui toucha parfois à la mystification, et ceux qui se contentèrent d'exploiter avec application de nouveaux « procédés », comme, en d'autres temps, ils eussent été parnassiens, Rose Croix ou symbolistes, et de se donner ainsi l'illusion d'être originaux.

Faites abstraction de cet homme de grand raffinement, de ce grand orchestrateur de la ligne et de la nuance, de ce précieux Georges Braque, qui trouva dans « l'art nouveau » (j'emploie à dessein ce terme vieillot parce qu'il sous-entend le vieillissement dont souffre déjà le Cube), un moyen d'échapper à son inquiétude et de se fixer. Faites abstraction de Picasso, l'éternel chercheur, l'heautontimoroumenos, l'accoucheur de monstres, l'homme traqué qui, trouvant toutes les issues bouchées par les Maîtres, inventa cette « sortie » inespérée. Faites abstraction de La Fresnaye, qui légitimerait à lui seul l'opportunité du Cubisme, comme, à lui seul, Seurat justifie le Divisionnisme (et, à la vérité, bien d'autres, qu'on eût aimé présents avenue du Président-Wilson pour la gloire du mouvement — Dufy, Dufresne, Segonzac, Vlaminck, Friesz, Boussingault, Luc-Albert Moreau et plus tard Gromaire, Walsh, etc... — devaient sortir fortifiés par l'épreuve). Faites abstraction de Juan Gris, de Fernand Léger, de Jacques Villon en leurs meilleurs jours, combien subsiste-t-il d'œuvres authentiques de ces productions innombrables qui, dans les deux continents, auront fait couler tant d'encre, troublé tant d'esprits?

Le Cubisme, n'hésitons pas à le répéter, était souhaitable comme

discipline, *mais à la condition qu'on sortît très vite de l'impasse.* La meilleure influence qu'il ait exercée, en définitive, c'est moins sur la peinture elle-même que sur les techniques décoratives et en particulier sur l'affiche dont il a renouvelé le langage. Combien d'excellentes maquettes procèdent de ces *papiers collés* qui ne constituent pas la moins séduisante des aberrations auxquelles se soit prêté le grand schisme! Comment des hommes si soucieux de tout ce qui touche à la fabrication de l'œuvre, si épris de *peinture pure*, ont-ils pu méconnaître les délices de l'huile, au point d'incorporer aux aplats de couleur des fragments de journaux, qui ont « passé » déjà, ou des étiquettes? Comment eux, si hostiles à toute imitation littérale, se sont-ils divertis, si séduisants soient-ils (et c'est peut-être dans ces menus objets paradoxaux qu'excella leur goût), à pareils trompe-l'œil?

***

Les Cubistes ont-ils été vraiment les apôtres de règles impérieuses qui se substitueraient à celles qui, depuis les Van Eyck, avaient régenté les techniques peintes? Nombre d'historiens d'art, de conservateurs de musée, de marchands, d'amateurs, semblent l'imaginer, et surtout dans le Nouveau Monde, comme l'a montré l'exposition dite du *XXe siècle* qui se tint, au printemps dernier, dans les salles mêmes consacrées aujourd'hui au Cubisme.

Pour nous qui croyons aux individus plus qu'aux écoles, qui pensons que les réserves naturelles sont loin d'être taries et qu'il y aura toujours du nouveau à dire sur un ciel ou sur un visage, nous nous refusons à cette scission, à cette hérésie, convaincus, comme Renoir, qu'en art il n'y a ni progrès ni époque et que la bonne peinture n'a cessé et ne cessera de renaître inépuisablement d'elle-même.

CLAUDE ROGER-MARX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

COURBET

par Pierre Mac Orlan, de l'Académie Goncourt

Biographie, notices et bibliographie par Anna Marsan *(éd. du Dimanche)*

Un nouveau titre s'ajoute à la belle collection des « Demi-Dieux ». A son tour, M. Pierre Mac Orlan dit à « Monsieur Courbet » un « Bonjour » chaleureux, qui, cent ans plus tard, fait écho à celui que Monsieur Bruyas lançait au Franc-Comtois sous le ciel languedocien. Plus sensuel que réaliste, plus lyrique que philosophe social, en dépit des classements officiels; c'est ainsi que M. Mac Orlan définit Courbet et c'est ainsi que nous le comprenons et que nous l'aimons.

L'album des *Éditions du Dimanche* reproduit en couleurs, avec beaucoup de fidélité, quelques-unes des toiles les plus célèbres du peintre et, en noir, quarante-huit de ses tableaux connus ou méconnus, disséminés aujourd'hui dans le monde entier.

IVAN CHRIST.

LE DRAME DU MONT CASSIN

par Jacques Robichon

L'affaire de Cassino est restée préoccupante pour les états-majors alliés de la dernière guerre. De leur côté, les Allemands n'eurent aucune peine à en nourrir leur propagande, et les Italiens les moins suspects de sympathie à l'égard de l'Axe déplorèrent avec amertume et fureur la *barbarie* anglo-saxonne. Quant aux alliés eux-mêmes, ils furent — et demeurent — divisés à son sujet.

Neuf ans après les événements de 1944, la question reste ouverte. La destruction du mont Cassin et de son abbaye s'imposait-elle ? La Wehrmacht — ainsi qu'on l'a longtemps prétendu — avait-elle transformé l'un et l'autre en un bastion d'observation et de défense inclus dans son système pour interdire aux armées alliées la pénétration vers Rome ? Le raidissement de la position défensive allemande sur un front de cent cinquante kilomètres, de l'Adriatique à la mer Tyrrhénienne, légitimait-il, de la part de ses adversaires, une obstination aussi acharnée et, par voie de conséquence, cet anéantissement systématique si peu conforme aux impératifs des démocraties ? Nous tâcherons de répondre tout à l'heure à ces questions ; mais notons que, avant la bataille même, deux opinions de principe, concernant l'intégrité du monastère, avaient été formulées.

L'une, de Lord Lang, ancien archevêque de Canterbury : « Il ne faut pas que l'ennemi puisse jamais bénéficier d'une immunité quelconque en utilisant des centres historiques (ou artistiques) à des fins militaires... »

L'autre, émanant du Lord Grand-Chancelier dans le cabinet Churchill, Mr Simon : « L'âpreté de la lutte, l'importance du but que nous poursuivons, la nécessité d'obtenir aussi rapidement que possible la victoire, rendent ridicule de faire entrer en ligne de compte des problèmes artistiques, quels qu'ils soient : *toute considération (historique ou culturelle) devra nécessairement passer après les nécessités de la guerre.* »

— Photo Agence Intercontinentale. Le monastère avant la bataille.

Enfin, le président Roosevelt et le général Eisenhower avaient signé une déclaration commune, le 29 décembre 1943 (soit deux mois avant le bombardement de Cassino) : « Si nous avons à choisir entre le fait de détruire un monument célèbre et celui de sacrifier la vie de nos propres hommes, nous disons que la vie de nos hommes compte infiniment plus, et que c'est le monument qui doit être sacrifié... »

L'homme qui ne pouvait pas prendre Cassino

Il reste que Cassino fut, parmi les victoires défensives, l'une des plus spectaculaires de la Wehrmacht durant la guerre 1939-1945. Ce fut aussi une des batailles... qui provoqua les plus vives polémiques. Une opinion [1], en la matière, particulièrement digne d'être écoutée, est assurément celle qu'exprime à ce propos le général M. Clark, ancien ambassadeur américain au Vatican. Aujourd'hui, successeur du général Ridgway [2] à la tête des forces des Nations unies en Corée, Mark Wayne Clark a commandé en chef les troupes américaines sur le théâtre italien depuis Salerne, et ce sont ses propres avions qui, dans la matinée du 15 février 1944, déversèrent leurs bombes sur les positions de Cassino et du mont Cassin. Il fut le général allié qui — pour le monde entier — *ne pouvait pas prendre Cassino* ; et il faillit payer de son poste des échecs répétés, ce qui était une injustice. Une injustice qui, en ce temps-là, ne profitait qu'à la propagande ennemie. Un matin de 1943, les murs de Paris se recouvrirent d'affiches représentant un escargot grotesque, symbole de l'avance alliée sur Rome.

« La question de Cassino, *c'est* — dit le général Clark — *l'histoire de durs échecs et de brillants succès, d'actes remarquables de bravoure et de funestes hésitations, de désaccords dans les sphères supérieures, de politicailleries internationales et d'interminables combats...* »

Les portes de Rome

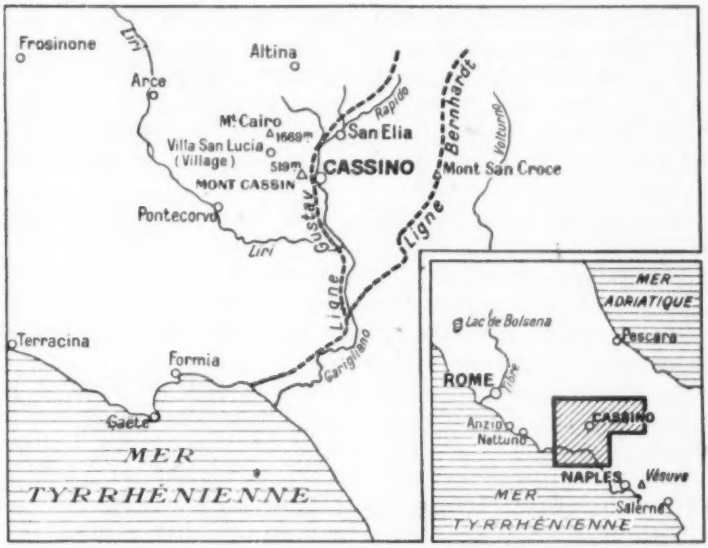
Vingt-cinq mille habitants, la petite ville de Cassino est située, au nord-est de Naples, à une trentaine de kilomètres de la mer. Dans l'espace comme dans le temps, ces lieux placés de haut sous la protection bénédictine, à l'extrémité du relief abruzzien et de la radieuse plaine du Liri, occupent une position élue. *Cassino est un verrou...* A travers la petite plaine de San Elia s'infiltre le Rapido qui, sous l'œil de saint Benoît, vient se jeter dans le Liri et former le Garigliano. A San Elia, aux massifs du Cairo et du Belvédère, Cassino ferme la porte du Liri. A la plaine du Liri, il ouvre la route de Rome.

1. Général Mark Wayne Clark, *les Alliés jouent et gagnent* (Berger-Levrault, 1952).

2. Jusqu'en novembre 1943, le général Ridgway commanda, sur le front italien, la 82e D.I. Air Borne.

En 1944, les Allemands avaient fait sauter tous les ponts du Rapido dont, au surplus, le cours avait été détourné ; le lit du *fiume* était à sec, et c'étaient les oliveraies qui étaient inondées.

La plus âpre, la plus poignante et, peut-être, en un sens, la plus tragique de toutes les opérations de la guerre en Europe depuis Verdun, la bataille de Cassino a été associée à une terrible destruction. Le petit mont sacré qui fut son siège et son enjeu avait été surnommé : *la montagne du désespoir*. La ville aussi, au pied du roc, fut marquée par le destin.



Trois mille tonnes de bombes furent, en une seule journée, déversées sur cet objectif qui n'atteignait pas mille cinq cents mètres carrés. Lors de la seconde attaque aérienne du 15 mars 1944, trois mille sorties d'appareils furent enregistrées en moins de cinq heures. Ce fut *la plus petite superficie qui ait jamais subi une aussi puissante concentration de bombes en aussi peu de temps...*

Aucun bombardement ni aucune concentration d'artillerie ou de blindés ne vint à bout de ce bastion. Il ne tomba finalement que comme un fruit mort, en même temps que l'ensemble du massif montagneux qu'il commandait, et celui-ci ne fut réduit que par un gigantesque encerclement allant de l'Adriatique à la mer Tyrrhénienne.

Cassino demeura un haut lieu : Cassino, mont Cassin, Monte Cassino. Lorsque tout fut fini et que la dernière mitrailleuse eut été réduite au silence, le monastère et la ville prirent l'aspect d'un enfer pétrifié. Aujourd'hui sur les pentes et dans la vallée du Liri écrasée de lumière, les cimetières anglais, français, polonais, américains, néo-zélandais,

voisinent avec les hindous. Un tel brassage de nationalités, de religions et de races a fait parler ici, et non sans raisons, d'une seconde « bataille des nations ». Comment cette bataille s'était-elle engagée, les documents aujourd'hui publiés permettent de l'établir clairement.

L'hiver des Abruzzes

Dans l'automne 1943, la bataille de Salerne et de Naples touchait à sa fin. Les interrogatoires de prisonniers allemands montraient clairement que les forces de Kesselring, commandant en chef des troupes de l'Axe sur le théâtre italien, s'étaient retranchées sur des positions préparées à l'avance, la *Winterstellung* ou ligne d'hiver, solides avant-postes d'une ligne de résistance plus redoutable encore au milieu d'un relief qui servait admirablement la défense : la *ligne Gustav*. La stratégie germanique faisait grand cas du système des *lignes ;* et Kesselring se montra, sur ce point, un stratège conformiste.

Mais le terrain n'était pas seul à servir ce vieux rival de Rommel : nulle saison, en cette fin d'année 1943, ne fut plus désastreuse. Les hommes vivaient comme des bêtes. En décembre, les rivières débordaient ; des pluies hivernales, torrentielles, fouettées par un vent glacé, noyaient les vallées, arrêtaient l'avance des troupes. L'adversaire tenait solidement les positions les plus fortes.

Entre octobre et janvier, chassé de Naples, rejeté du Volturno sur le Rapido et Cassino, Kesselring avait lâché le terrain — kilomètre après kilomètre. A partir du mois de janvier 1944, ce fut pied à pied. Lentement, les deux armées anglo-saxonnes (la Ve américaine de Clark et la VIIIe britannique de Montgomery [1]) amélioraient leurs positions le long des deux littoraux. Avec ses mulets, ses tanks-destroyers et ses tirailleurs, le corps expéditionnaire du général Juin tenait le centre, l'épine dorsale du dispositif allié.

« Aucun ange encore... »

Dans l'aube frileuse du 22 janvier 1944, à bord d'une vedette lance-torpilles croisant au large des côtes tyrrhéniennes, Mark Clark recevait un message : *Aucun ange encore, petite Claudette...* Ce qui, dans le code allié, signifiait : « Encore aucun char ; mais les attaques se déroulent dans de bonnes conditions. » C'étaient les premières nouvelles du débarquement d'Anzio-Nettuno, à vingt-cinq kilomètres au sud-ouest de Rome, et déclenché sur les arrières ennemis en application des décisions prises à Tunis, trois semaines auparavant, par le commandement suprême allié, en présence de Winston Churchill.

L'opération venait de réussir au-delà des prévisions les plus optimistes : surprise complète, côtes dégarnies, peu de réactions ennemies ; et Rome

1. A partir de janvier 1944, le commandement de la VIIIe armée passa aux mains du Lieutenant-général sir Oliver Leese.

n'était plus assurée d'aucune couverture. Mais ce succès initial resta sans lendemain, tant les alliés se trouvèrent eux-mêmes stupéfaits de la réussite de leur entreprise. Quand, enfin, ils se décidèrent à exploiter une chance unique dans l'histoire des opérations en Italie, les Allemands s'étaient ressaisis et faisaient affluer des réserves d'Allemagne, de Yougoslavie et de France, « colmataient » la *tête de pont* qui, durant quatre mois, demeura une « poche » stagnante, soumise au feu le plus meurtrier de l'artillerie et des blindés ennemis. Kesselring y expérimenta ses premiers chars-robots.

Dans le même temps, cent kilomètres à l'est, sur l'aire de Cassino et dans les montagnes entourant le mont Cassin, une offensive des divisions françaises [1] était déclenchée sur la demande du commandement allié en vue de *fixer* le maximum de forces ennemies. Et, à l'heure où réussissaient si imprévisiblement et si totalement les opérations amphibies au sud de Rome, les Algériens donnaient l'assaut au Carella, les Marocains au San Croce, précédant de quarante-huit heures l'expédition désormais fameuse des Tunisiens du général de Monsabert, sur le Belvédère.

Cette opération — dite *de couverture* — avait pour but, en outre, d'appuyer un mouvement des Américains (le franchissement en force du Rapido) dans leur tentative pour déborder Cassino. Cette attaque américaine du 22 janvier, au milieu d'un effroyable brouillard, se solda par un échec sanglant ; et, en 1946, des accusations furent portées devant le Congrès américain tendant à établir les responsabilités personnelles du général Clark dans cette affaire. Dix jours de combats sur des positions chèrement acquises aboutirent néanmoins à la percée de la *ligne Gustav*. Mais Cassino n'était pas tombé.

Assiégée, forcée, vaincue, puis reprise par ses défenseurs — la Ire division des *Parachutistes de la Mort* — la ville demeurait encore si redoutable qu'après deux attaques sans résultat, Clark ordonnait, pour le 15 février à dix heures du matin, le bombardement par aviation de Cassino et du monastère du mont Cassin.

L'ÉVACUATION DES TRÉSORS DU MONT CASSIN

Cinq mois auparavant, le 14 octobre 1943, un officier supérieur autrichien — le lieutenant-colonel Schlegel — de la division *Hermann-Gœring*, se présentait au monastère, devant Grégorio Diamare, évêque titulaire de Constance d'Arabie, et *Abate* de Monte Cassino depuis plus de quarante ans.

— Je viens, dit Schlegel, dans un esprit de paix et non pas de violence. Et je souhaite d'être reçu de même.

Ce qu'il venait proposer au Père Abbé, c'était l'évacuation générale du monastère, de ses habitants et de ses œuvres d'art. L'*Abate* refusa. L'Autrichien insista.

1. René CHAMBE, *l'Épopée française d'Italie* (Flammarion, 1952).

— Cassino est complètement détruit et les lacets de la route de l'abbaye ont été déjà plusieurs fois endommagés par les bombes. Certaines même sont tombées à proximité de l'enceinte...

— Les avions, répondit l'*Abate*, ne détruiront jamais le mont Cassin.

Schlegel reprit :

— Il n'y a pas que les avions. Mais aussi le feu des armes à longue portée...

Le mot atteignit l'*Abate*, « comme un coup de massue, rapporte Schlegel. Sa tête s'inclina sur sa poitrine, tandis que sa physionomie trahissait une angoisse émouvante et désespérée... » [1].

Finalement, l'évêque Diamare se laissa convaincre, et les camions de la Wehrmacht commencèrent le transport — vers Spolète et le Vatican — de tout ce qui pouvait être déplacé, notamment les ossements de saint Benoît.

C'est alors que les postes émetteurs alliés eurent vent de l'affaire et diffusèrent l'information qui alerta le monde entier : « *La division Hermann-Gœring pille l'abbaye du mont Cassin...* »

Vers le même moment — révèle le général Clark — la Secrétairerie d'État au Vatican engageait une longue série de négociations, simultanément avec les alliés et les Allemands : à la suite de quoi, *les uns et les autres promirent de « faire leur possible » pour éviter d'endommager le monastère.*

Mais ce que le lieutenant-colonel Schlegel n'avait pas — et pour cause — révélé à l'*Abate* Diamare, c'est que, depuis longtemps, il était décidé que la ligne de résistance allemande passerait par les hauteurs englobant le mont Cassin (surnommé, d'ailleurs, par les Allemands eux-mêmes : *le pilier de la route de Rome*).

En d'autres termes, le monastère était perdu.

La décision du bombardement

Dès lors, l'opinion mondiale fut hantée par Cassino. La prise de la ville était devenue, pour les chefs alliés et leurs gouvernements, une véritable hantise. « Revoyons l'ensemble de la situation, après notre entrée à Rome », câblait Churchill à Roosevelt (13 février 1944). Et, dans une déclaration à la Chambre des Communes, sur les affaires italiennes (22 février) : « Nous verrons beaucoup clairement la voie à suivre et nous disposerons de ressources beaucoup plus nombreuses, quand nous serons en possession de la capitale... » L'important était la bataille de Rome, et celle-ci se jouait, non plus à Anzio, mais sur le terrain de Cassino bouleversé par les fortifications ennemies, les combats de rues et l'extrême indécision de la ligne de partage entre les deux camps.

« *Depuis Stalingrad, les Allemands savaient désormais comment on peut tirer parti des localités en ruines et ils ne perdaient aucune occasion d'y*

1. Julius Schlegel, *Comment furent sauvés les Trésors du Mont Cassin* (Écrits de Paris, 1952).

contre-attaquer. Il fallait enlever maison par maison ; et, dans cette forme du combat ou l'enchevêtrement des positions (alliées et ennemies) rendait les appuis de feu difficiles, les Allemands ne le cédaient en rien aux Maoris [1]... »

Au début de février, la XXXIVe division américaine avait atteint l'extrémité nord de la ville et était parvenue à occuper les approches du flanc septentrional du mont Cassin. Le 11, le corps Néo-Zélandais (général anglais Freyberg) commençait à relever, sur ces positions, les unités américaines. Deux jours auparavant, Freyberg s'était rendu au P.C. de Clark, à Presenzano, pour y discuter de la situation.

— Il craignait vivement, dit Clark, que les bâtiments du monastère ne fussent occupés par l'ennemi ; et il ajouta que, « *à son avis, il fallait détruire ces bâtiments par bombardement d'artillerie. Ou aérien, si nécessaire...* »

Mark Clark répondit que, personnellement, il ne jugeait pas *la chose utile*. Tous les officiers et généraux qui, avant Freyberg, avaient commandé à Cassino, partageaient son avis.

Le 12, Clark se trouvait sur le front d'Anzio, Freyberg revint à la charge auprès de l'état-major de la Ve armée, afin d'obtenir du général Grünther, dès le lendemain, un appui aérien aussi important que possible, qui précéderait l'attaque de Cassino par la IVe division hindoue. Après examen de la situation, Grünther fit savoir qu'il ne disposerait que d'une escadrille de chasseurs-bombardiers.

— Voulez-vous, demanda-t-il à Freyberg, m'indiquer les objectifs que vous désirez voir attaquer.

— Je désire, répondit Freyberg, faire bombarder le couvent.

— Entendez-vous par là : *le monastère*? Il ne figure pas sur la liste de nos objectifs.

Freyberg s'énerva.

— Je suis absolument certain du contraire, affirma-t-il. En tout cas, je désire que cet objectif soit bombarbé. Les autres sont sans intérêt pour moi... Mais celui-ci revêt une importance capitale.

Bien que, souvent, on ne le comprenne pas — souligne pourtant le général Clark — *la destruction par bombardement aérien d'un édifice ou d'une ville laisse, la plupart du temps, de grands amoncellements de déblais qui constituent de meilleures positions défensives que ne l'étaient à l'origine les bâtiments eux-mêmes*... Le deuxième bureau du IIe C.A.U.S. révèle alors que, selon deux sources officielles, le monastère abrite des réfugiés (deux mille, prétend-on) ; et, qu'en outre, on n'a jamais reçu de compte rendu signalant des « coups de feu tirés des bâtiments de l'abbaye ». On peut considérer seulement que les Allemands ont utilisé l'abbaye comme observatoire et que, *tout près des murs de l'enceinte, se trouvent des points d'appui ennemis*.

1. Général Marcel CARPENTIER, *les Forces alliées en Italie* (Berger-Levrault, 1949).

Vers le milieu du même jour, Harding, chef d'état-major d'Alexander [1], appelle au téléphone le général Grünther.

— Le général Alexander a décidé, dit Harding, de faire bombarder le monastère, si Freyberg considère cette mesure comme nécessaire sur le plan militaire.

A quoi, revenu d'Anzio, Clark répondra, au soir de ce même 12 février :

— Si Freyberg était Américain, je refuserais de donner l'autorisation ; mais, étant donné les circonstances — un général britannique placé sous les ordres d'un général américain — j'ai quelques scrupules à provoquer une difficulté plus grave... Si vous nous ordonnez d'agir ainsi, nous suivrons vos instructions ; mais nous ne prendrons pas de demi-mesures. Nous nous servirons de tout ce dont nous pourrons disposer...

Toutefois, il demeure douteux que Clark ou Alexander, seuls, aient assumé la responsabilité d'une pareille initiative dont les incidences pouvaient se révéler particulièrement graves sur les plans les plus divers (propagande, diplomatie, religion). Quoi qu'il en soit, le bombardement de Monte Cassino fut prévu pour la matinée du lendemain, 13 février.

Mais, en raison des conditions atmosphériques et d'une visibilité particulièrement mauvaise, l'opération fut retardée de quarante-huit heures.

Monte Cassino

A l'intérieur du monastère, c'est — au même moment — un autre drame : civil, celui-là ; et qu'Arturo Gemniti a voulu illustrer dans son film, *Monte Cassino*. Un correspondant de guerre britannique, Sidney Sterck, le décrit ainsi : des Italiens réfugiés dans l'abbaye, hommes, femmes et enfants qui y avaient recherché un asile, ont été empêchés par les Allemands de quitter le monastère. Un grand nombre allaient être tués... Dans l'après-midi du 14 février, cependant, des tracts avaient été lancés par les Américains engageant les Italiens qui se trouveraient dans l'abbaye à l'évacuer de toute urgence... *Amis italiens, nous avons pris jusqu'ici tout particulièrement soin d'éviter de bombarder l'abbaye du mont Cassin. Les Allemands ont su en tirer avantage. Mais les combats se rapprochent de plus en plus, aujourd'hui, de ce lieu sacré ; et le moment est arrivé où nous devons tirer sur le monastère lui-même. Nous vous en avertissons afin que vous puissiez sauver vos vies. Nous vous lançons un appel pressant . quittez l'abbaye, quittez-la immédiatement. Respectez cet avertissement : c'est votre intérêt.*

Et, de fait, le supérieur du monastère fit une démarche auprès des autorités allemandes pour que cette évacuation fût autorisée. Les Allemands répondirent (selon Sterck) que la question serait examinée le lendemain matin. Mais, le lendemain, les « Forteresses » américaines arrivèrent et les Allemands verrouillèrent toutes les portes et contraignirent les réfugiés

1. Commandant le XVe groupe d'armées sur le théâtre d'opérations italien.

à rester à l'intérieur de l'abbaye. Deux cents à trois cents civils périrent ainsi dans les ruines de Monte Cassino.

Des entretiens que le général Mark Clark eut, par la suite, avec le Pape lui-même et certaines personnalités du Vatican, il ressort décidément que les Allemands — sans toutefois s'établir *à l'intérieur* de l'abbaye — avaient fait édifier, *à proximité* de l'enceinte, des ouvrages de caractère militaire : observatoires, emplacements de pièces d'artillerie, dépôts de munitions de mortiers à quelques mètres seulement du potager des moines. Non loin de l'édifice, deux chars stationnaient sur la route. Dès le début de février, une patrouille alliée était parvenue à une douzaine de mètres du monastère et l'avait constaté.

Le 15, quelques heures après le bombardement, un officier allemand obtenait de l'*Abate* Diamare, la déclaration suivante :

— *J'affirme qu'il n'y a jamais eu de soldats allemands dans les enceintes du sacré monastère de Monte Cassino. Seuls, y séjournèrent trois représentants de la police militaire ; mais ils furent retirés, il y a une vingtaine de jours...*

Déclaration qui, notons-le, ne concerne pas *les abords* du couvent.

Un matin d'hiver

Un peu avant dix heures du matin, ce 15 février, Mark Clark se tenait à sa table de travail, quand les premières vagues du *bombing* apparurent au-dessus de son P.C., venant du sud (une erreur d'estimation fit que les appareils de tête déversèrent d'abord leurs bombes sur les positions américaines ; et la même confusion d'objectifs devait se répéter sur les positions françaises et britanniques, lors de l'opération du 15 mars).

Quelques minutes plus tard, les « Forteresses volantes » arrivaient au-dessus de Cassino et de sa montagne. Au total, deux cent cinquante cinq bombardiers lâchèrent cinq cent soixante seize tonnes de bombes explosives. Les grandes murailles extérieures de l'abbaye et sa porte monumentale résistèrent à ce premier assaut. Mais, après l'intervention de l'aviation, toute la région avoisinant le mont Cassin fut soumise au feu de l'artillerie et des blindés stationnés dans la plaine de San Elia (ce fut la seule participation française contre Cassino et le mont Cassin).

A la tombée de la nuit, tout le secteur de Cassino n'était plus que fumée, poussière et ruines... Mais Freyberg ne sut pas profiter d'un ennemi alors parfaitement désorienté ; la IVe division hindoue ne réussit pas à progresser assez rapidement sur les hauteurs conduisant au monastère, et le véritable assaut n'eut lieu que dans la nuit suivante, *soit plus de trente-deux heures après l'apparition des avions*. Une dernière tentative était amorcée dans la nuit du 17 au 18 février, après une préparation d'artillerie qui dura trois heures ; les assaillants s'emparèrent du Rapido et de la gare de Cassino, mais ils furent refoulés hors de la montagne et de

la ville, et ne conservèrent finalement qu'une tête de pont dérisoire sur la rivière.

— La préparation de grand style, dit le général Juin, n'avait servi qu'à détruire le monastère. Et à faire perdre du terrain [1].

A partir de cet anéantissement et de l'échec de ceux qui l'avaient accompli, Cassino ne fut plus qu'une ville morte où des hommes en étaient à lutter, de maison à maison, de porte à porte, de tas de pierre à tas de pierre. Le monastère lui-même était devenu un brasier qui éclairait les nuits.

A ce moment une éruption du Vésuve interrompit partiellement, plusieurs jours durant, le trafic sur les aérodromes de Naples ; et l'on pouvait lire, dans un rapport adressé au commandant en chef des forces navales alliées en Méditerranée : *Les ports du groupe de Naples déchargent aujourd'hui au rythme de douze millions de tonnes par an, alors que le Vésuve — d'après les estimations — arrive à trente millions par jour...*

Un mois plus tard seulement, le 15 mars, une opération d'envergure était déclenchée, dès le soleil levé, simultanément sur le monastère et la ville de Cassino. Tous les moyens disponibles de l'aviation et de l'artillerie furent mis en jeu, et l'affaire commença par un pilonnage massif des « Liberators », jusqu'à midi, sur Cassino et l'abbaye. Neuf cents appareils, cette fois, concentrèrent leur action sur la ville et sa montagne. « Il paraît inconcevable, télégraphia Alexander à Churchill, que des troupes puissent encore survivre après huit heures d'un martelage aussi effrayant... » Elles survécurent, cependant. A midi, les chars n'ayant pu traverser Cassino aux rues obstruées et au sol bouleversé, l'infanterie alliée hésita à attaquer seule ; et, quand elle s'y décida, il était trop tard ; les Allemands avaient pu regagner leurs postes de combat dans les ruines.

Du 15 au 18 mars, l'attaque progresse toutefois, lentement encore. La gare est conquise et solidement tenue.

Mais de nouveaux nids de résistance apparaissent et le ravitaillement des unités engagées sur les pentes du mont Cassin doit être fait par avions. Le 19 mars : *La lutte continue dans Cassino que l'on n'arrive toujours pas à nettoyer*. Puis : *L'hôtel Continental est pris. On y a fait cent soixante prisonniers...*

Dans son journal, le général Clark notait :

Il me semble que les résultats démontrent clairement qu'un bombardement aérien ne peut et ne pourra jamais, à lui seul, *chasser de ses positions un ennemi bien déterminé à résister.*

Le 25 mars, le commandement allié décidait l'arrêt de toutes les opérations sur Cassino. Bravant l'opinion publique, et celle de son propre pays lui était assez généralement hostile, Mark Clark montrait qu'un grand chef de guerre doit « savoir attendre » et que, personnellement, il ne craignait pas l'impopularité.

1. Général Alphonse JUIN, *Pèlerinage au Mont Cassin* (Mercure de France, 1947).

Des ruines, des pavots et des hommes

La partie devait être reprise, plus tard, au milieu d'un printemps de victoire et de mort ; et ce furent les Français, « avec leurs mulets et leurs baïonnettes », qui gagnèrent, en mai 1944, la vraie bataille d'Italie : celle qui, grâce à la hardiesse et aux largeurs de vue du *plan Juin*, ouvrit alors toutes grandes les portes de Rome, bousculant les défenses de Cassino et du Liri.

C'étaient — cette fois — les Britanniques et les Polonais de la VIIIe armée, qui occupaient le secteur de San Elia et de Cassino, ce secteur sans espoir. Un vaste mouvement tournant leur livra la ville où ils pénétrèrent par la droite. A dix heures vingt, le 18 mai, une patrouille du XIIe régiment de lanciers plantait le drapeau — rouge et blanc — de l'armée polonaise sur les ruines du monastère.

L'air était partout empuanti par l'odeur des corps en décomposition.

— Tout, rapporte le général Anders, témoignait de l'acharnement du combat : l'amoncellement des munitions, les banderoles blanches indiquant les routes déminées, les cadavres de soldats polonais et allemands gisant entrelacés parfois dans une étreinte mortelle, les moignons d'arbres sans la moindre feuille et en majeure partie sans branches et criblés de ferraille, des cratères, des trous de bombes, des lambeaux d'uniformes... Et, soudain, sur le versant où l'intensité du feu avait été la plus faible : une profusion de pavots rouges en quantité invraisemblable [1]...

***

Ainsi, pour un temps, s'acheva l'histoire de Cassino — qui reste, encore aujourd'hui sur certains points, assez mystérieuse.

A une centaine de mètres de l'enceinte de l'abbaye, sur les ruines mêmes du *funicolare* qui reliait Cassino au mont Cassin, le Père Abbé Rea m'a dit :

— Jusqu'au moment du bombardement du 15 février, le gros des forces allemandes était établi, derrière nous, à Villa San Lucia, c'est-à-dire à deux kilomètres d'ici. Mais *le Père Abbé Diamare n'avait pu arrêter un petit détachement qui s'était installé à la place même où nous sommes*... Ils y sont toujours : après les bombardements, les cadavres n'ont jamais pu être dégagés.

Si l'on fait la récapitulation du drame, la provocation de Kesselring, sur le terrain de Cassino et de la *ligne Gustav*, fut indéniable ; et, d'ailleurs, bien dans l'esprit de la stratégie et de la propagande germaniques durant la seconde guerre mondiale. Il reste que les Alliés s'y sont laissé prendre et qu'il leur a été surabondamment démontré que, pour leurs vivants comme pour leurs morts, Cassino et sa montagne furent un véritable piège. Le 20 mars 1944, Churchill demandait : « Pourquoi ne pas avoir recours à des attaques *latérales* pour déloger l'ennemi de positions qui,

1. Général W. Anders, *Mémoires* 1939-1946 (La Jeune Parque, 1948).

par deux fois, se sont déjà montrées si inexpugnables ? » Et, seul de tous les commandants d'armée du camp allié sur le théâtre d'opérations italien, le général français Juin, prônait inlassablement : « Poursuivons la manœuvre du Belvédère, tournons le massif du Cairo, prenons Cassino *à revers*, par Atina, Arce et Frosinone... »

Mais le commandement allié s'obstinait dans ses attaques frontales et coûteuses (négligeant d'abord le *boutoir* de Cassino pour s'acharner contre lui ensuite), sur une ligne qui s'étendait de la petite bourgade de pêcheurs de Pescara (sur l'Adriatique) jusqu'à l'embouchure du Garigliano (versant tyrrhénien) — contribuant ainsi à faire de la bataille de Cassino, la tragédie de Cassino.

***

Dès la fin du printemps 1944, la bataille se jouant désormais au-delà de Rome et du lac de Bolsena, les moines commencèrent à réintégrer le mont Cassin, par petits groupes dispersés. Et aussi leur chef, l'*Abate* Diamare[1]. Un soir de 1945, celui-ci s'en alla, à sept kilomètres de Cassino, mourir à San Elia. Son corps fut ramené au mont Cassin et sa tombe a été creusée dans les ruines d'un mur de l'ancien monastère, parmi les décombres et les marbres mutilés. Alors, dans l'horreur même du désastre, une découverte stupéfia les survivants : dans la crypte de saint Benoît, une bombe qui n'avait pas éclaté était demeurée insérée, miraculeusement intacte, entre les parois du tombeau qui avait contenu les restes du saint fondateur.

D'abord, un grand dais sombre et fouetté par le vent des Abruzzes abrita dans les ruines un autel primitif, où veillait une lampe-tempête. Puis, on commença à construire une petite chapelle de bois, au-dessus de la crypte de saint Benoît. Et, peu à peu, à l'écart des pierres amoncelées, s'érigea un nouveau monastère. Et Cassino aussi, au pied de sa montagne, peu à peu, se releva de ses ruines.

JACQUES ROBICHON

1. Parmi ce qui ne put être évacué par Schlegel, la bibliothèque privée du monastère (dite « bibliothèque *antique* ») — soixante dix mille unités, manuscrits ou volumes — fut détruite aux deux tiers. Dès la fin des hostilités, les travaux de déblaiement commencèrent à Monte Cassino, à l'échelle locale. La reconstruction du monastère proprement dit fut entreprise à partir de 1946, à la charge du Gouvernement italien ; le coût des travaux est évalué généralement à environ 200 milliards de lires. D'après des informations recueillies sur place, au mois de juillet 1952, le monastère reconstruit serait prêt à accueillir bientôt les moines du Mont Cassin.

ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET

par PAUL GUTH

UN hôtel particulier, rue du Ranelagh, qui semble environné des brouillards du Rhin. M. André François-Poncet se tient auprès d'un poêle dans une pièce aux boiseries claires.

On dit en général que la circonférence est la forme parfaite. On voudrait la remplacer par l'ovale quand on voit M. André François-Poncet, tant l'ovale de son visage éclate de force. Pochette blanche, veston bleu sombre, chaussures d'un éclat qui touche au vernis. Les yeux d'un saphir aigu se bloquent de biais, dans l'ironie, et vous percent, d'une pointe dure. Et les deux petits crocs de la moustache, objets de tant d'amour, se lustrent, s'aiguisent, aussi perçants que les yeux.

La voix martèle et déchiquette, mais le ressort de l'ironie, qui se détend, tempère ce que cet abord pourrait avoir de glaçant. Un grand bourgeois, devenu un « grand commis », qui modère sa force par la gouaille du Parisien et du Normalien, tranchant toute pompe.

André François-Poncet est né le 13 juin 1887, rue Félix-Bourquelot, à Provins, où son père était procureur de la République.

Il se considère comme un pur article de Paris. Son père passa son enfance rue des Saints-Pères, sa mère boulevard Bonne-Nouvelle. La féerie d'André François-Poncet consistait à coucher chez son grand-père, face au Gymnase. Le roulement des voitures sur les pavés de bois le berçait comme la mer. On lui apportait dans son lit, le matin, des brioches de la rue du Croissant et du chocolat de chez Prévost.

— Après avoir pris la peine de naître à Provins, j'ai eu la bonté de continuer à vivre. Et j'ai accepté de suivre mon père dans ses mutations successives.

C'est ainsi qu'il affûte des sarcasmes dans une emphase feinte, dont il entrebâille les plis pour vous lorgner.

Son père fut nommé d'abord à Meaux. Il habita quai Bellevue, qui fut baptisé alors, à cause de l'assassinat du président « quai Sadi-Carnot ».

— L'image du *Petit Parisien* avait fait sur moi une impression profonde : le président en habit, avec le grand cordon de la Légion d'honneur, sur le lit à baldaquin de la préfecture de Lyon.

Quand, plus tard, en qualité de sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts,

M. André François-Poncet passa la nuit à cette Préfecture, il reconnut en frissonnant le lit à baldaquin du *Petit Parisien*.

Toute la vie de M. André François-Poncet est commandée par le fait qu'il apprit à lire trop tôt.

Il était un enfant vivace et doux. Pour occuper cette vivacité douce on l'envoya au collège à Pâques. En une bouchée, en onzième, il apprit à lire. De fil en aiguille et de classe en classe, il sortit de seconde à quatorze ans. Les puissances universitaires du temps étaient intraitables sur les dispenses d'âge.

M. André François-Poncet suspend ici son coup de théâtre.

— Ainsi que dans les tragédies d'Eschyle les gestes des mortels ont des incidences lointaines dont ils sont un jour baba, comme on dit en grec. Vous allez le voir tout à l'heure...

Comme tous les magistrats, le père de M. André François-Poncet nourrissait une pensée sous sa toque : être dans le Ressort, c'est-à-dire à Paris. Après le purgatoire de la province, il parvint enfin à ce sublime Ressort : président de Chambre au Tribunal de la Seine, puis à la Cour d'appel.

Il appartenait à cette génération qui posa les fondations de la IIIe République. Accablée par le désastre de 1870, elle espérait que la République réparerait les fautes de l'Empire. Elle rêvait d'un régime austère et moral. Ses hommes étaient Gambetta, Waldeck Rousseau, plus tard Poincaré. Elle rayonnait d'un sombre éclat dans l'économie, le souci des devoirs familiaux, le sens de l'État.

A Paris le président Poncet se fixa dans un quartier nouveau, à Monceau, exactement sous Henry Bauër, le père de Gérard.

Le jeune André se familiarisa avec le roulement de ce tramway dont l'évolution marqua les progrès du siècle. D'abord des chevaux, qui s'augmentaient d'un compagnon de renfort à Saint-Augustin pour monter la côte. Puis le tramway à impériale, mû par on ne savait quelle force mystérieuse, qui dégageait des vapeurs méphitiques. Ensuite le tramway électrique, en attendant l'ère des autobus.

Au lycée Carnot le petit André fit, en voisin, la sixième, la cinquième, la quatrième, la troisième.

L'enfant vivace et doux s'était mué en un élève pétulant, remuant, blagueur.

— J'étais dans les cinq ou six premiers, mais pas dans les grands as.

Il se corsetait dans cette discipline scolaire qui constituera l'armature de sa vie.

— Toute l'existence n'est que la répétition des exercices scolaires : ne pas tricher, remettre les devoirs à l'heure.

Son père rigoureux voulut ensuite qu'on le serrât de plus près. Le lycée Carnot (il a bien changé depuis) recueillait en ce temps-là force fils de grues, mêlés aux héritiers de familles. Au-delà de la troisième le président Poncet craignait ce voisinage pour son fils. Il l'enfouit,

comme interne, au collège Stanislas, qui venait de rompre précisément, cette année-là, le contrat qui l'unissait à l'Université.

A la sortie de la seconde l'Éliacin dru était trop jeune. Le père ne voulut pas qu'il redoublât sa seconde. Pour lui faire perdre une année il prit une décision qui devait lui faire gagner toute sa vie : il l'envoya en Allemagne.

— La génération de nos pères voulait que l'Allemagne nous apprît comment elle avait pu battre la France en 1870. Comment un pays secondaire, encore inexistant, avait pu nous infliger une défaite pareille...

André s'en alla à Offenburg, à cinquante kilomètres de Strasbourg, à portée de la main, pour qu'on pût le secourir s'il était trop malheureux.

— J'étais avec des garçons de dix-huit, dix-neuf ans. Ils regardaient avec stupéfaction ce jeune Français de quatorze ans qui lisait avec eux *l'Apologie de Socrate*.

André François-Poncet admira le sérieux allemand. Dès la classe d'*Unterprima*, les élèves traduisaient le latin et le grec sans dictionnaire, alors qu'en France, après six ans de latin, certains grands flandrins cherchent encore *et !*...

Il vivait une aventure incroyable. Sous sa casquette du vert des pousses du printemps, où tranchait un ruban rouge et blanc, il promenait l'état d'esprit d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo découvrant les bords du Rhin, vers 1830, comme un explorateur découvrirait l'Amazone.

Le cœur battant il se faufila dans la corporation des élèves, que « les grands » copiaient déjà sur celles des étudiants de l'Université. Le samedi soir il se glissait par la porte de derrière dans une brasserie. Avec ses camarades il ingurgitait des litres de bière qu'il allait rendre dans les cabinets.

Le cours de latin était fait par le Directeur. Un *vieux catholique*, appartenant à cette branche qui n'avait pas voulu reconnaître les décisions du Concile de 1870 sur la Sainte Vierge. Une figure de Wotan. Une crinière et une barbe blanches. Redingote, demi-bottes. Il enseignait debout.

— Nous lisions Tacite. Et quand les Allemands lisent un auteur c'est de A jusqu'à Z. Ils ne butinent pas comme nous!...

A Stuttgart il fréquenta une charmante famille de professeurs.

— Le professeur Uhland, qui habitait Uhlandstrasse et qui nous faisait traduire les poésie de Uhland. A Stuttgart résidait le roi de Wurtemberg. Des forêts entouraient la ville. Je me promenais dans la vallée du Neckar, si ravissante.

Il faisait la cour aux jeunes filles de la maison : quinze ans, dix-sept ans, vingt ans. Ces jeunes Allemandes vives, gentilles, curieuses.

— C'est en me promenant avec elles que j'ai appris le plus d'allemand.

A son retour d'Allemagne l'audacieux germaniste retrouva ses parents qui avaient emménagé rue d'Assas. On le confia au lycée Henri IV pour sa rhétorique, sa philosophie, sa première supérieure.

On approchait de la fin des études secondaires. On devait accéder à un lycée de labeur, à une ruche de boursiers.

Pendant quatre ans l'adolescent André traversa quatre fois par jour ce Jardin du Luxembourg qui fut comme une Acropole de verdure pour tant de poètes, romanciers ou artistes et qui les inspira souvent plus que les Écoles où ils se rendaient de ce pas.

La tête droite, l'œil de biais, dardant sa pointe de saphir, il suit son ancien parcours.

— La statue de Sainte-Beuve, les espaliers de l'École d'Arboriculture, la statue de Watteau, les statues des reines de France. Ces arbres encore jeunes, car les chevaux de l'artillerie prussienne avaient mangé l'écorce de leurs prédécesseurs. La fontaine de Médicis. La rue Soufflot. Le défilé entre le Panthéon et Sainte-Geneviève. Ensuite je m'engouffrais dans l'ancien couvent des Génovéfains.

Les études l'amusaient. Ses épaules portaient avec allégresse le latin et le grec. Il aimait les camarades, les professeurs. Cette mixture de jeunesse et de livres, de pierres poudreuses et « d'astuces » dans ce vieux quartier.

La deuxième année, en 1906, il fut reçu cinquième à l'École normale supérieure. Le cacique : Massigli. C'était la promotion de Miraut, de Morize, de Boucher, futur professeur à la Sorbonne, de Delage, futur rédacteur au *Monde*.

L'allemand, ici aussi, détermina André François-Poncet. Pour la première fois, cette année-là, on pouvait choisir entre une version grecque et une dissertation en langue étrangère. Il choisit une dissertation allemande et fut sacré à perpétuité « germaniste ».

Il fait pivoter lentement ses yeux, comme sur les gravures de la mode masculine du temps de Delcassé. Il se cambre dans une raideur ironique de « gandin », dont la canne va tournoyer et le talon frapper l'asphalte.

— On croit que j'ai l'esprit tendu, une volonté de fer. Un ambitieux forcené!... Un Julien Sorel!... En réalité, dans ma vie, rien de calculé à l'avance. J'ai assisté à tout cela!...

Encore un séjour d'études en Allemagne. Berlin l'hiver, Munich l'été. Parmi les élèves du grand professeur Erich Schid, il s'initia à la rigueur du travail de « séminaire ». Il prit contact avec l'esprit diplomatique de Jules Cambon.

Obéissant à l'article 23, en juillet 1906 il s'engagea dans l'armée comme dispensé : un an de service. Au 46e d'infanterie à Fontainebleau, puis à Pithiviers, d'où il sortit premier au peloton des caporaux. Enfin à Paris où il monta la garde devant la plupart des monuments.

— A la Chambre des Députés ma consigne était, par devant, d'empêcher le peuple soulevé d'escalader le mur, par derrière d'empêcher les députés de fouler aux pieds le gazon devant leur buvette.

Entrant à l'École normale il consacra les trois premiers mois dans sa

thurne à la confection d'une fresque qui fait encore la gloire de l'établissement de la rue d'Ulm.

Ses camarades de thurne, ou « co-thurnes », étaient Jean Wahl, maintenant professeur de philosophie à la Sorbonne, Lefèvre-Paul, bâtonnier à Alger, Charles Avezou, helléniste, qui sera tué pendant la guerre de 1914 dans les avancées de Salonique.

Cette fresque, « capitale dans l'histoire de la fresque », oppose l'anarchie sorbonnique à l'harmonie des Normaliens, béats du pressoir de science.

Un jury, présidé par Faguet, donne sa bénédiction au normalien Avezou, en toge, les bras croisés.

— Une inscription grecque, rédigée par Avezou, célèbre l'événement. Ainsi qu'une inscription latine, de ma main, où je place mon cousin Robiquet, élève des Beaux-Arts. Il avait dessiné la fresque au fusain. Nous l'avions peinte à grands seaux de bleu et de rouge, achetés rue Gay-Lussac chez le marchand de couleurs.

L'index impérial, il me cite cette inscription, digne du Temple de Jupiter Stator :

Pictis illis imaginibus parietes ornavit Petrus Victor Robiquet, summus artifex. Quod opus ingenti ingenio perfectum (ici les noms de ses trois « co-thurnes » et le sien) *Franciscus-Poncet, apud germanicas litteras exulans, æqualibus admirationi et posteris verecundiæ tradiderunt.*

De ces images peintes Pierre Victor Robiquet, artiste suprême, orna ces murs. Cette œuvre, fruit d'un immense génie, Wahl, Lefèvre-Paul, François-Poncet, en exil auprès des Lettres allemandes, l'ont offerte à l'admiration de leurs camarades et comme sujet de honte à la postérité.

— Après quoi je me mis au travail.

Il fleurit sous des maîtres éminents : Andler, Henri Lichtenberger.

Son diplôme d'Études supérieures sur *les Affinités électives de Gœthe* eut les honneurs de l'impression.

En 1910, il fut reçu premier à l'Agrégation d'allemand.

— Voulez-vous enseigner? lui demanda, rituellement, le pontife Andler.

— Pourquoi pas? répondit François-Poncet avec une extrême désinvolture du menton.

Choqué, Andler le considéra comme un amateur brillant, promis au vaudeville.

Le lycée de Montpellier révéla à ce dandy le Midi et la province. Jusque-là il avait cru qu'on ne pouvait vivre qu'à Paris.

De la pointe du monocle au bout de la bottine il fit scandale. Les professeurs prenaient pension à quatre-vingts francs par mois. Il s'installa dans l'hôtel des officiers supérieurs, à cent vingt francs.

Il arborait un paletot à taille, juponnant, et des guêtres de drap beige. Il était un virtuose du double boston et montait à cheval. Son coursier, *Ouragan*, prêté par un médecin-major de la garnison, caracolait quand

on lui chatouillait les flancs. Tous les dimanches, en traversant la Promenade de l'Œuf, François-Poncet épouvantait la population.

— Ce pauvre jeune homme, il monte une bête féroce!... Il va se tuer!...

Dans les salons il faisait danser les jeunes filles. On le croyait protestant. On le considérait comme un « parti ». On déchanta quand on le sut catholique.

Pensionnaire de la fondation Thiers à Paris, il laissa languir sa thèse sur *l'Histoire du Roman allemand classique*. Le travail sur fiches l'assommait.

Il entra en contact avec l'hebdomadaire *l'Opinion*, où écrivaient Maurice Colrat, Jean de Pierrefeu, Alfred de Tarde, frère de son camarade de Stanislas, Guillaume. Il commença à écrire des articles politiques.

En 1913 il en rassembla quelques-uns en un volume : *Ce que pense la Jeunesse allemande*. On prétendait alors qu'il y avait deux Allemagnes : une pacifique, libérale ; l'autre guerrière.

— Je conclus : « L'Allemagne nouvelle n'a pas de racines dans la jeunesse. Celle qui compte est militaire, réactionnaire, prussienne. Elle va nous faire la guerre. » Ce qui arriva l'année suivante.

François-Poncet partit en guerre comme lieutenant d'infanterie au 104e, puis au 304e. Les Éparges, les Hauts de Meuse, la Woëvre. Il eut la chance, en 1916, d'être envoyé à la disposition de l'ambassade française à Berne. Un normalien, Émile Haguenin, dirigeait un Bureau d'Information qui était une nouveauté pour l'époque.

En sortant des tranchées François-Poncet pénétra dans les coulisses de la guerre. Les émissaires, les tracts, les réponses dans les journaux, les manœuvres, les intrigues. Les Alliés envoyaient à la Suisse ce qu'il lui fallait. Mais on devait veiller à ce que rien ne fût revendu aux Allemands.

François-Poncet découvrit le substrat économique d'un peuple.

A l'issue de ces combinaisons diplomatico-économiques, où les réalités de l'industrie et du commerce se coloraient du mystère de Fantomas, les fiches de sa thèse parurent encore plus poussiéreuses à François-Poncet.

Sa famille était liée avec Robert Pinot, délégué général du Comité des Forges. Cet augure des hauts-fourneaux l'instruisit des problèmes industriels. Profitant de son coup d'épaule, en 1920, François-Poncet fonda *La Société d'Études et d'Information économiques*.

Tous les jours, à midi, il publiait un bulletin Un compte rendu de la Presse. Des études sociales, économiques, financières sur les grands problèmes du jour

— Ç'a n'a jamais été le bulletin du Comité des Forges. On a lancé ce bruit pour le décrier. C'était un organe républicain modéré. Pas révolutionnaire, pas socialiste, bien sûr!

Par ce biais, André François-Poncet entra dans la politique. Il était

depuis longtemps membre de l'Alliance démocratique, fondée jadis par Gambetta et Waldeck Rousseau et qu'illustrait, depuis, le bouc de glace et la conscience romaine de Poincaré.

En 1924 François-Poncet franchit le Rubicon. Bravant l'hydre populaire il fut élu député du premier secteur de Paris. Son pas qui ne bronche pas le mena droit au Centre. Ses adversaires le qualifièrent de réactionnaire. Centre droit? Centre gauche? Il lui semble aujourd'hui qu'il penchait plutôt vers la gauche.

En 1928 Poincaré l'appela au Sous-Secrétariat d'État aux Beaux-Arts et à l'Enseignement technique. Sous Briand il occupa le même poste. Puis, sous Tardieu et Laval, celui de l'Économie nationale, qu'on créa pour lui. Il se plut à arbitrer les conflits entre les différentes catégories de producteurs.

Briand l'avait pris en amitié. Il le nomma, pendant deux ans délégué à la Société des Nations. François-Poncet agença la riposte française qui fit échouer la tentative d'Anschluss économique entre l'Allemagne et l'Autriche.

En 1931 le chancelier Bruning vint à Paris. C'était le premier homme d'État allemand qu'on recevait en France depuis la guerre de 1914. François-Poncet servit d'intermédiaire, de traducteur, et, en sa qualité de sous-secrétaire d'État à l'Économie nationale, participa à l'examen du projet d'emprunt que présentait Bruning.

M. de Margerie, ambassadeur à Berlin depuis neuf ans, avait besoin d'un successeur. En août 1931, Briand, Berthelot et Laval tombèrent d'accord sur le nom de Poncet.

Il partit pour Berlin avec une mission de six mois. Il ne devait guère quitter l'Allemagne pendant vingt ans.

Il renonça à son mandat législatif et entra dans les cadres du Quai d'Orsay. Cet homme politique entré dans la Carrière par la porte à deux battants et non par les escaliers normaux, est actuellement l'ambassadeur de France le plus ancien.

— Je veux qu'on inscrive sur ma tombe : « Il introduisit dans la diplomatie française la sténographie, le téléphone et la machine à chiffrer. »

Pour la machine à chiffrer, surtout, il dut livrer des combats cyclopéens. Avant lui on s'acharnait sur des tables d'abréviations pendant trois ou quatre heures. En un quart d'heure, automatiquement, la machine expédie le travail.

François-Poncet insiste sur les atouts que lui a donnés sa formation normalienne.

— L'École m'a appris trois choses : l'humilité de l'esprit devant les faits, la gaieté dans le travail, l'horreur de la cuistrerie, grâce au barrage du « *canular* ».

Dans le dernier de ses « *topos* », hérissés « *d'astuces* », qu'il prononce à

la Société des Amis de l'École normale supérieure, qu'il a fondée avec Bouglé, il souligne qu'en ce moment trois normaliens tiennent les clefs de la diplomatie française : Bonnet à Washington, Massigli à Londres, Poncet à Bonn.

Les occasions d'utiliser ses armes intellectuelles ne lui manquèrent pas. Il assista, épisode par épisode, à l'ascension et au drame de Hitler depuis les défilés, les torches dans la nuit, les discours hurlés, jusqu'au Walhalla.

D'abord il fut très mal avec les nazis. Ils croyaient qu'il avait trempé dans le complot de Roehm, le chef des milices brunes, qui subit la purge du 30 juin 1934. Hitler se rendit compte que c'était faux. Dès lors il eut confiance en Poncet. Il s'habitua à son langage direct, truffé de pointes.

— Je l'ai vu souvent partir dans des monologues d'un ton très élevé, comme s'il parlait devant trois mille personnes. Mais il ne m'a jamais fait de scènes. A vrai dire il m'a toujours paru comique. Cette petite moustache, cette mèche!... Ce fils naturel de Charlot!... Je n'ai jamais pu comprendre qu'on le considérât comme une apparition. Pourtant j'ai vite senti que cela tournerait mal. Je l'ai dit, je l'ai peut-être trop dit.

Après Munich, François-Poncet vit que Hitler était furieux de l'accord et qu'il allait avaler la Tchécoslovaquie. Mais il pensait que Mussolini exerçait sur lui une grande influence. Or Mussolini était lié diaboliquement à l'homme à la mèche ; il estimait que les démocraties occidentales n'étaient plus bonnes à rien, qu'elles ne réagiraient pas.

En octobre 1938, François-Poncet passa à l'ambassade de Rome. Mussolini le boycotta, le renvoya à Ciano. Un jour, à la Chambre, par un coup monté, les députés profitèrent de sa présence pour hurler : « *Savoia, Nizza, Tunisia !* »

La non-belligérance de l'Italie était déjà un résultat important. François-Poncet tenta de la transformer en neutralité. Mais il aurait fallu que nous eussions alors plus de chances de gagner.

Progressivement pourtant Ciano s'humanisait, s'éloignait de l'Allemagne, se rapprochait de nous. Par lui François-Poncet avait des ouvertures sur ce qui se tramait.

Au moment de l'écroulement de notre front il rentra à Bordeaux avec le train diplomatique et trois cents Français. Il suivit le Gouvernement à Vichy. Quand il vit que Laval était le second personnage de l'État, il alla se réfugier à Aix-les-Bains, puis à Grenoble.

Dans les archives du Quai d'Orsay, repliées au château de Rochecotte, les Allemands avaient saisi ses sept années de rapports envoyés de Berlin à Paris. Les nazis le considérèrent comme un traître. Abetz lui fit dire que, s'il reparaissait à Paris, il serait arrêté.

Dès juin 1943 les Italiens le séquestrèrent à son domicile de Grenoble. Fin août, à l'heure du déjeuner, la Gestapo de Lyon l'enleva, en même temps que le président Lebrun à Vizille.

On l'emmena au château Itter, puis à Hirschegg, dans la vallée de Walsen. Il lisait les livres que lui envoyait l'Entraide universitaire. Il se promenait sur la route. Il écrivait *Les Carnets d'un Captif*.

En mai 1945 la 2e DB le délivra.

— Pendant un temps je ne fus pas considéré comme assez pur. Je ne répondais pas aux conditions de ces distillations successives qu'on pratiquait pour aboutir à des équipes très riches en octane. Je n'avais pas pris part à la Résistance active (j'étais en taule). Je n'étais pas anti-vichyssois. Je n'étais pas gaulliste.

Il reprit du service en 1948. Journalisme au *Figaro*, conférences. Conseiller diplomatique pour les affaires allemandes auprès du général Kœnig. Puis, en août 1949, à Bonn, Haut-Commissaire français.

— Là-bas j'ai maintenu le front tripartite. Montrer aux Allemands qu'une France équitable, vigilante désire frayer les voies à une Allemagne qui aurait profité des leçons de ses malheurs.

Président du Conseil français du Mouvement européen, il estime qu'il faut faire l'Europe.

— La vie, c'est le mouvement, le changement. Ce qui se répète est mort.

Il a été élu à l'Académie française au fauteuil du maréchal Pétain. Il a prononcé un magnifique discours de réconciliation nationale.

— Mon métier de diplomate consiste à empêcher la porcelaine de se briser, ou, quand elle s'est brisée, à recoller les morceaux. La tâche des intellectuels est de calmer les passions des hommes. J'ai vu dans cette élection l'occasion de verser de l'huile et non du sel sur les plaies, de dire aux Français : « Ne vous battez pas ! Ayez pitié de vous-mêmes ! »

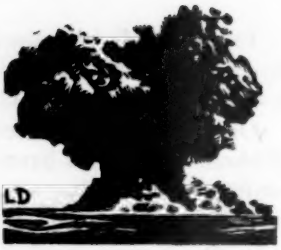
André François-Poncet est reconnaissant à la vie de toutes les occasions qu'elle lui a offertes, et qu'il n'avait pas voulues. Professeur, député, économiste, journaliste, diplomate, il se considère comme un privilégié.

Pour s'acquitter il juge de son devoir de se livrer à une série d'actions désintéressées : Présidence de la Commission permanente de la Croix-Rouge internationale, de la Cité universitaire, du Collège libre des Sciences sociales et économiques, de l'Exposition de la Productivité de 1954.

La Croix-Rouge : l'Internationale de la bonté. La Cité universitaire : la jeunesse. Les deux aspects essentiels d'André François-Poncet, spécialiste de la vie internationale, qui reste plus présent que beaucoup d'autres à ses jeunes années.

PAUL GUTH

LE PROGRAMME ATOMIQUE FRANÇAIS



par ALBERT DUCROCQ

DIX années se sont maintenant écoulées depuis qu'il y a des piles atomiques sur notre planète. C'est le 2 décembre 1942 que le physicien italien Fermi faisait en effet fonctionner à Chicago le premier réacteur à uranium tandis que, dès l'année suivante, les États-Unis construisaient les piles semi-industrielles de Clinton puis les installations géantes où, à Hanford, purent être élaborées les premières bombes.

Rétrospectivement, la rapidité des réalisations américaines nous paraît hallucinante puisque la puissance de ces piles, infime à Chicago, atteignait 1 800 kilowatts en 1943, pour dépasser 200 000 kilowatts en 1944. Et depuis la fin de la guerre, persuadons-nous que, loin de ralentir leur effort, les Américains ont au contraire exploité leur avance, finançant sans lésiner les recherches par des crédits de plusieurs milliards de dollars.

A l'heure présente, d'aucuns songent avec amertume que notre pays n'en est encore qu'en l'an II de l'âge atomique, et qu'en 1957, au terme de notre actuel programme établi pour les années à venir, nous serons encore loin d'avoir seulement atteint le stade où se trouvait l'Amérique en 1945! Le rapprochement appelle certes quelques réserves du fait que les objectifs français sont différents, et ainsi nous ne suivons pas exactement le même chemin. Mais en eux-mêmes, les chiffres ne sont malheureusement que trop éloquents, tout le drame pouvant se résumer dans ces deux constatations : l'industrie atomique française est née avec cinq années de retard, et les crédits qui lui ont été affectés d'abord n'atteignaient pas la centième partie des crédits américains.

QU'EST-CE QU'UNE PILE ATOMIQUE?

Avant d'aller plus loin, rappelons que la pile atomique — encore appelée *réacteur* nucléaire ou réacteur à uranium — est essentiellement un appareil où s'entretient la fission de noyaux d'uranium 235. Quand un tel noyau est heurté par un neutron, on sait qu'il explose, à la manière de ces petits ballons gonflés au gaz dont on approche une cigarette incandescente; ainsi, le noyau d'uranium se *fisse* en libérant une grande

quantité d'énergie, et en donnant des débris qui constitueront des noyaux plus petits (appelés produits de la fission) ainsi que deux ou trois neutrons libres qui — s'ils ne sont pas retenus par des corps étrangers — iront à leur tour fisser d'autres noyaux, et ainsi de suite, ce processus constituant la fameuse *réaction en chaîne*.

Une difficulté, parmi d'autres, apparaît ici : l'uranium naturel, tel qu'on l'extrait du sol, est un mélange de deux variétés — les physiciens diront deux isotopes — dénommées respectivement uranium 235 et uranium 238, et seul le premier est parfaitement fissible ; or dans le minerai d'uranium ce 235 ne se trouve que dans une proportion de 0,7 p. 100 pour 99,3 p. 100 d'uranium 238. Ce dernier absorbe généralement les neutrons pour se transformer, sans se « fisser ». Ainsi on ne peut espérer qu'une réaction en chaîne se développe dans de l'uranium ordinaire où cet isotope 238 absorberait la plus grande partie des neutrons. Pour entretenir les fissions, deux solutions s'offrent : ou bien isoler l'uranium 235, mais c'est une méthode coûteuse, ou bien mélanger à l'uranium naturel un « ralentisseur de neutrons » dont la présence facilitera l'absorption des neutrons par l'uranium 235 : il est en effet acquis que les neutrons lents ont pour celui-ci une affinité extrême [1]. C'est en s'inspirant de ces constatations que furent élaborées les *piles*. Elles comprennent des barres d'uranium insérées dans un *ralentisseur* (ou *modérateur*), représenté par le classique graphite, ou par de l'eau lourde, celle-ci s'extrayant électrolytiquement à partir de l'eau ordinaire où elle existe dans une proportion de l'ordre d'un cinq millième.

Il est nécessaire de donner à la pile un volume suffisant. La réaction en chaîne ne s'entretient en effet que si le nombre de neutrons créés compense à chaque instant le nombre de neutrons perdus. Or il y a de sérieuses causes de perte, l'uranium 238 absorbant de toute manière un certain nombre de neutrons, ainsi que le modérateur et les diverses substances intervenant dans la construction de la pile. Enfin, des neutrons s'échappent par la surface extérieure et, vu l'importance des pertes précédentes, il faut réduire à tout prix cette dernière cause de perte, ce qui oblige à construire de gros réacteurs : lorsque les dimensions sont doublées, la surface extérieure est en effet multipliée par quatre, tandis que le volume l'est par huit, autrement dit, la perte relative de neutrons est deux fois plus faible. C'est ainsi que l'on arrive à la notion de dimensions critiques d'une pile, ces dimensions nous indiquant le minimum admissible pour que la réaction en chaîne se développe : il faut en l'occurrence un cube de deux mètres de côté si le modérateur employé est l'eau lourde, contre cinq mètres avec le graphite, la pile se présentant ainsi sous les espèces d'un lourd appareil d'autant plus lourd qu'un épais blindage est nécessaire pour arrêter les dangereux rayons gamma émis lors des fissions.

1. L'uranium 238, peu enclin à la fission, se transforme partiellement en plutonium par l'action des neutrons.

Compte non tenu de cette condition d'une masse minimum, l'établissement d'une pile est théoriquement simple : les matières premières exigées sont seulement l'uranium naturel et le produit utilisé dans le modérateur (graphite en eau lourde). Mais entre la théorie et la réalisation effective surgissent les mille obstacles d'une élaboration industrielle dont le public n'a qu'une très vague idée. D'abord les substances doivent être soumises à des traitements très délicats afin d'éliminer toute impureté qui absorberait les neutrons ; en outre, nombre de détails impliquent des problèmes industriels ardus. Et c'est là qu'il faut trouver le secret des réussites américaines : aux États-Unis une puissante machine industrielle existait déjà pour servir les exigences atomiques, alors qu'en France nos activités devaient être au contraire les victimes directes de diverses insuffisances de notre industrie (en dépit de l'indéniable qualité de nos équipes de chercheurs).

A QUOI SERVENT LES PILES ?

L'intérêt des piles est évident pour toute nation moderne ; elles représentent en effet un instrument « polyvalent » dont voici les principales utilisations :

1° Production d'énergie : nous avons rappelé que chaque fission s'accompagne d'une forte libération d'énergie ; il en résulte que la pile se comporte à la manière d'un gigantesque radiateur, la chaleur produite pouvant être utilisée industriellement, ou servir directement au chauffage de locaux ;

2° Obtention de plutonium : bombardé par les neutrons, l'uranium 238 se transmute en plutonium, élément qui est un métal fissible parfait (au même titre que l'uranium 235) et pourra servir soit à la fabrication de bombes atomiques, soit à l'élaboration de nouvelles piles dont les dimensions seront beaucoup plus petites puisqu'on pourra se passer de modérateur ;

3° Fabrication d'isotopes : introduites dans des niches aménagées dans une pile, les corps les plus divers se transforment en donnant naissance à des isotopes. Par exemple, le cobalt devient du radio-cobalt, métal chimiquement identique, mais qui est devenu radioactif et pourra remplacer le radium à des fins médicales, la pile atomique mettant déjà à la disposition des hôpitaux et centres de traitements d'importantes quantités de corps radioactifs.

LA SITUATION EN 1944

Cette parenthèse sur la nature et l'utilité des piles étant fermée, j'en reviens à l'effort français. Le Commissariat français à l'Énergie atomique fut seulement créé après Hiroshima. L'équipe française comprenant notamment MM. Dautry, Joliot, Perrin, Allier et Auger, groupait des hommes qui, en 1939 et 1940, avaient vécu l'âge héroïque de la fission de l'uranium.

N'oublions pas qu'alors la France était bien à l'avant-garde des recherches expérimentales. A la suite de la publication du mémoire d'Otto Hahn en décembre 1938. F. Joliot avait tout de suite entrevu le processus de cette réaction en chaîne à laquelle il pensait depuis longtemps et envisagé toutes les conséquences pratiques qui devaient en découler. Avec MM. Halban et Kowarski, le physicien avait entrepris de construire une petite pile à eau lourde dans les laboratoires du Collège de France, pile pour laquelle le Gouvernement français obtenait, en mars 1940, les 185 litres d'eau lourde de l'usine norvégienne de Vemak.

Les recherches furent interrompues par les événements militaires, mais nous savons maintenant que l'équipe française avait fortement sous-estimé la masse critique (dimensions) de la pile : elle avait demandé 200 litres d'eau lourde alors que plusieurs tonnes auraient en fait été nécessaires. Hâtons-nous de préciser qu'il était à peu près impossible par le seul calcul de trouver cette masse critique : Fermi la détermina à Chicago en « empilant » — d'où le nom désormais classique de « pile » atomique — des blocs d'uranium et de graphite jusqu'à ce qu'il obtînt une réaction en chaîne.

Quoi qu'il en soit, quand elle se remit au travail en 1944, l'équipe française avait justement perdu les années les plus fécondes — en ce qui concerne le progrès de la science atomique — et il lui fallait à peu près repartir à zéro dans un pays désorganisé. Elle se préoccupa aussitôt de rassembler les éléments nécessaires à l'élaboration d'une pile et particulièrement les éléments devant servir de *modérateur*.

Il ne pouvait être question de se servir du graphite car cet élément n'est utilisable que s'il a été amené à un très haut degré de pureté et il était impossible d'espérer y parvenir en France dans des délais assez courts. Restait l'emploi de l'eau lourde, mais pour obtenir de l'eau lourde il fallait l'autorisation de M. Trygve Lie, la Société norvégienne de l'azote ayant passé des contrats avec le Gouvernement américain. Finalement, c'est en septembre 1945 que 5 tonnes d'eau lourde furent livrées à la France pour la construction de la première pile.

En ce qui concerne l'uranium, nous disposions heureusement d'un stock constitué avant 1939. Après la guerre, la production minière du Congo belge devait être réservée aux États-Unis et seule l'Angleterre put, par la suite, en obtenir une partie. Notre stock nous permit de ne pas attendre les résultats de l'exploitation directe d'uranium entreprise en France et dans les territoires de l'Union française. Ce stock de 1939 n'était toutefois pas composé d'uranium métallique mais seulement d'oxyde d'uranium. Or la réduction de cet oxyde était encore une tâche au-dessus de nos possibilités, la France ne possédant pas en 1945 les installations nécessaires. Depuis lors, notre usine du Bouchet a été équipée en conséquence, mais après plusieurs années de préparation. Aussi, en 1947, le Commissariat à l'Énergie atomique ne put-il qu'adopter un plan « préliminaire », prévoyant d'abord la construction

d'une petite pile expérimentale avec eau lourde et oxyde d'uranium.

Il est possible, en effet, d'employer directement l'oxyde convenablement traité à la place de l'uranium métallique, mais le rendement est moins bon et l'on doit se contenter d'une puissance très faible. Cette pile, à défaut de mieux, devait servir de station-pilote pour les études nucléaires, tandis que l'usine du Bouchet aurait le temps de produire l'uranium-métal en quantité suffisante pour l'édification d'une seconde pile un peu plus puissante, prélude aux véritables installations industrielles.

A l'heure présente, notons que nous travaillons toujours dans le cadre de ce plan préliminaire.

De Zoé a P-2

C'est le 15 décembre 1948 que Zoé, notre première pile, entrait en service. Construite au fort de Châtillon, elle se présentait sous l'aspect d'un bac de 1,85 mètre de diamètre, avec un revêtement intérieur de graphite de quelque 15 centimètres et un épais blindage extérieur. Le bac est rempli de 5 800 litres d'eau lourde, où sont plongés des tubes d'aluminium à l'intérieur desquels on a placé des pastilles d'oxyde d'uranium. La masse totale d'oxyde d'uranium ainsi immobilisé — 3 500 kilogrammes — représentait à peu près la moitié du stock français.

Comme prévu, sa puissance fut très faible, de l'ordre de 5 kilowatts, ce qui est équivalent à zéro du point de vue industriel, d'où le nom du réacteur : Z = zéro, O = oxyde d'uranium, E = eau lourde.

Cependant, nous n'avons laissé que faiblement entrevoir les difficultés d'élaboration rencontrées au-delà de l'eau lourde et du combustible nucléaire. Par exemple, pour éviter une attaque chimique de l'uranium, on doit l'enrober dans une mince gaine d'aluminium, mais pour cela il ne pouvait être question d'employer une quelconque formule d'aluminium commercial. Ce métal est « transparent » pour les neutrons, mais à condition qu'il soit extrêmement pur : il faut en l'occurrence, de l'aluminium à 99, 999 999 9 p. 100! Et l'obtention d'un tel degré réclame la mise en œuvre de moyens très spéciaux.

Déjà évoqué, ce problème de la pureté des matériaux se retrouve bien à chaque étape : c'est un des écueils des « réalisations », d'autant plus qu'obtenus sous de tels titres, les métaux seront plus coûteux que l'or! Autrement dit, pour construire une pile, il ne suffit pas, comme nous l'indiquions, de disposer d'uranium, de modérateur et de métaux annexes : il faut absolument que toutes ces substances aient été soumises à des traitements exceptionnels.

Nous avons encore signalé que le choix du graphite fut écarté au départ, car nous ne disposions pas des installations nécessaires pour le produire sous la pureté désirée. Depuis lors, la Société Péchiney s'est attaquée au problème : elle a pu déjà fournir le graphite nécessaire au revêtement de Zoé, ainsi que le revêtement de la pile norvégienne et c'est

sur elle que le Gouvernement français compte pour la construction de nos futures piles uranium-graphite.

Avant d'en venir à ces dernières, une autre étape était à franchir représentée par la construction de P-2. Edifiée à Saclay, cette seconde pile a été prévue pour une puissance de quelque 1 000 kilowatts. Elle est donc deux cents fois plus importante que celle de Zoé. Pourtant il s'agit encore d'un appareil de caractère expérimental. Le combustible est représenté par de l'uranium métallique.

P-2 se présente donc comme une réplique perfectionnée de la pile américaine d'Argonne (U.S.A.), construite en 1944 sous la direction de Wigner, pile où fut étudiée, pour la première fois, le comportement de l'eau lourde en tant que modérateur. En réalité, deux piles furent édifiées à Argonne, la première, mise en service en 1943, utilisait comme combustible un mélange d'uranium métallique et d'oxyde (au début, les États-Unis rencontrèrent les difficultés que nous connaissons actuellement pour se procurer suffisamment d'uranium-métal), et le graphite comme modérateur.

Mais l'année suivante, était installée cette première pile à eau lourde qui devait servir de modèle à nombre de pays. Indépendamment des pays anglo-saxons et de la France, la plupart des pays en effet ont maintenant entrepris la construction de piles, et divers réacteurs sont notamment en cours d'aménagement en Suède, en Norvège, en Suisse et aux Indes. Or, il semble que, pour tous, la pile d'Argonne soit apparue comme un modèle.

Les étapes des plans atomiques

Ces piles à eau lourde ne peuvent être considérées que comme des instruments de laboratoire. Ce sont d'excellents appareils d'études, propres à la fabrication d'isotopes, mais ne mettent en jeu que des puissances faibles ou minimes. Elles apparaissent comme des « bancs d'essai » pour préparer le terrain en vue de la construction des véritables piles industrielles. Celles-ci exigent l'emploi de graphite et l'installation de dispositifs de refroidissement propres à assurer l'évacuation de la chaleur. Une telle évacuation est nécessaire : si elle manquait, la pile cesserait de fonctionner, car le rendement tombe rapidement à zéro lorsque la température s'élève.

A Hanford, pendant la guerre, les Américains avaient résolu simplement le problème en dérivant à travers les réacteurs l'eau de la rivière Columbia. La chaleur ne les intéressait pas, leur objectif était la fabrication de plutonium. Au contraire, dans le cadre d'une utilisation industrielle de l'énergie atomique, l'emploi de cette chaleur n'est pas négligeable. On peut l'utiliser directement, et c'est en ce sens que les Anglais se sont proposé (à titre expérimental), à Harwell, d'affecter précisément la chaleur libérée par la pile au chauffage de leurs locaux. Ou bien, on peut l'employer dans un moteur thermique.

Mais les moteurs thermiques qu'on peut conjuguer avec les piles ont le grave défaut de se présenter sous les espèces d'installations inamovibles de masse énorme.

Il faudrait donc réduire les dimensions des piles. C'est d'ailleurs possible comme nous l'avons signalé ; il faut pour cela remplacer l'uranium naturel par du plutonium ou employer un mélange d'uranium naturel et de plutonium ; la masse sera d'autant plus réduite que la proportion de plutonium sera plus importante. Récemment on affirme que les Américains auraient ainsi construit un réacteur « de poche » pesant moins de 100 kilogrammes, ce qui serait véritablement une réalisation extraordinaire.

Seulement une telle réalisation ne peut être envisagée que lorsqu'on est arrivé à la troisième étape des programmes atomiques : celle où les piles ordinaires produisent le plutonium en quantités suffisantes pour permettre la construction de ces nouvelles piles. Seuls les Américains en sont là aujourd'hui. Les Anglais, pour leur part, en sont au second stade puisqu'ils disposent maintenant de grosses piles industrielles. Et tous les autres pays n'en sont encore qu'au premier stade — celui qui prépare la construction des piles industrielles.

En France, le second stade devrait correspondre à notre plan atomique quinquennal. Après la mise en service de P-2, il prévoit la construction de deux piles uranium-graphite, qui permettront enfin d'obtenir — en 1958 — des quantités appréciables de plutonium. Des crédits de 80 milliards de francs ont été prévus pour ce plan de cinq ans. Mais de pareilles sommes sont, hélas, dérisoires : l'Angleterre seule dépense dix fois plus, et on ne peut que s'alarmer sérieusement de la lenteur de notre activité atomique. Au rythme actuel nous courons le risque d'être, avant dix ans, surclassés par nombre de petits pays...

On sait aussi quels problèmes politiques ont malheureusement plané chez nous au-dessus du Commissariat à l'Energie atomique. Il serait d'autant plus vain de les évoquer ici que même si ces problèmes n'avaient pas existé, notre pays se serait trouvé extrêmement défavorisé au départ, ayant dû travailler seul sans moyens industriels adéquats et sans disposer de l'approvisionnement nécessaire.

Les puissances atomiques actuellement installées

Nous avons indiqué au passage la puissance de quelques installations atomiques. On a pris l'habitude de les évaluer en kilowatts, ce qui permet tout de suite d'intéressantes comparaisons avec les centrales électriques. Mais les considérations précédentes nous ont mis en garde quant à l'interprétation des chiffres. Dire qu'un groupe atomique a par exemple une puissance de 200 000 kilowatts ne signifie pas du tout qu'il produira une telle puissance en courant électrique.

La pile à uranium fournit l'énergie sous forme de chaleur, celle-ci doit ensuite être transformée en électricité comme dans une centrale thermique. Mais la température n'est en la circonstance que de 150 degrés environ, ce qui implique un rendement très médiocre et une électricité finalement deux fois plus coûteuse que celle obtenue à partir du charbon.

Néanmoins, l'examen des puissances créées par les installations atomiques actuelles est hautement significatif car il renseigne assez bien sur le degré d'évolution de chaque pays en la matière.

En l'occurrence la puissance des installations atomiques aux États-Unis dépasse actuellement 2 200 000 kilowatts, les grosses piles se trouvant notamment à Brookhaven et à Hanford : ce sont essentiellement les grandes cités de fabrication du plutonium, tandis que les autres villes atomiques américaines se présentent plutôt comme des centres d'études et de mise au point des appareils utilisant l'énergie atomique.

Tout laisse penser qu'au second plan il faut situer la Russie. On ne possède aucune donnée officielle quant au lieu exact et à la puissance totale de ses piles atomiques : les extrapolations les plus valables se basant notamment sur le développement des industries minières de l'uranium situeraient toutefois cette puissance aux environs de 1 million de kilowatts. Sur le plan de l'énergie atomique classique, l'infériorité relative soviétique serait donc réelle. En revanche, les savants soviétiques auraient étudié des solutions très intéressantes en matière d'énergie dite thermonucléaire [1].

Cette énergie, les Américains l'ont étudiée aussi et c'est dans ce cadre que s'inscrit l'explosion d'Eniwetok (dans le Pacifique), en novembre 1952.

Au rang des puissances parvenues au stade semi-industriel, il faut enfin placer le Canada et l'Angleterre. Le Canada poursuit des recherches très intéressantes pour l'utilisation directe de ses propres minerais ; il possède plusieurs piles et serait sans doute en mesure de fabriquer des bombes atomiques. Quant à l'Angleterre, il faut apprécier à sa juste valeur son remarquable effort.

Le choix : des bombes ou des moteurs atomiques

Le sous-produit obligatoire des piles atomiques est en effet représenté, nous l'avons dit, par ce métal fissible parfait qu'est le plutonium, métal dont l'importance est primordiale pour toutes les applications — pacifiques ou militaires — de l'énergie atomique.

Nous avons signalé que des piles atomiques de petite taille, propres à assurer la propulsion de divers engins, peuvent être réalisées à condition

1. L'énergie nucléaire peut être obtenue à partir d'éléments très différents de l'uranium. Dans la bombe H, on exploite des réactions complexes où les isotopes de l'hydrogène se transforment en hélium ; cette énergie est dite thermonucléaire, car c'est sur ce principe que le soleil fabrique la chaleur qu'il rayonne.

de disposer de quantités importantes de plutonium que l'on mélangerait à l'uranium naturel. Par quantités importantes, il faut entendre quelques centaines de kilogrammes, ou tout au moins plusieurs dizaines, ce qui représente, au demeurant, un faible volume compte tenu de la forte densité du plutonium, comparable à celle de l'or (1 décimètre cube de plutonium pèse quelque 20 kilogrammes).

La physionomie de la bombe A (bombe atomique « normale ») est bien connue : c'est essentiellement une masse de plutonium supérieure à la masse critique du métal pur, estimée à 13 kilogrammes [1]. Pour constituer une bombe, et éviter son explosion anticipée, le plutonium est aménagé selon deux masses partielles dont chacune est inférieure à cette masse critique ; leur rapprochement déclenche automatiquement la terrible explosion atomique.

Il est intéressant de mettre en regard de ces chiffres la capacité productrice des piles. Sachons en effet qu'une pile de 1 000 kilowatts de puissance produit très sensiblement 1 gramme de plutonium par jour. Autrement dit, il faut une puissance installée de 2 millions de kilowatts pour obtenir 700 kilogrammes de plutonium par an. Cette production doit être considérée comme un maximum car on ne saurait envisager un fonctionnement permanent des piles. Au bout d'un certain temps (quelques semaines ou quelques mois), les produits de fusion viennent en effet à l'*empoisonner*, de sorte qu'il faut traiter chimiquement le modérateur et mettre en place de nouvelles lames d'uranium. On doit ainsi admettre les valeurs suivantes comme les plus vraisemblables, les États-Unis ont dû produire 500 kilogrammes en 1952 et l'Angleterre 50 kilogrammes. En 1953, ces chiffres pourront être portés respectivement à 700 et à 100 kilogrammes. Pour sa part, en 1958, la France produirait, avec ses piles uranium-graphite, quelque 40 kilogrammes de plutonium par an.

De tels chiffres laissent rêveurs, car ils sont lourds de signification quant au prix incroyablement élevé qu'il faut payer pour obtenir des quantités, somme toute modestes, de plutonium. Et une fois le plutonium produit, encore faut-il choisir : fabriquera-t-on des moteurs ou des bombes ? Pour l'instant, ce choix ne se pose en fait que pour les États-Unis.

L'Angleterre, elle, entend fabriquer en premier lieu un petit stock de bombes atomiques. Quant à la France, elle a résolu de n'utiliser le plutonium qu'elle obtiendra qu'à des fins non militaires. Cette politique est-elle sage ? On peut se poser la question.

ALBERT DUCROCQ

1. Cette expression de *masse critique* traduit le fait suivant : dès qu'on a rassemblé plus de 13 kilogrammes de plutonium, il y a explosion. (Du fait de l'action des neutrons, action qui va se multipliant.)

par THIERRY MAULNIER

SEMAINES CREUSES — LE COCOTIER

Au moment de faire le bilan des quatre semaines de la seconde moitié de janvier et de la première moitié de février, il me faut bien écrire, une fois encore, que la saison présente reste, jusqu'à nouvel ordre, une saison de vaches maigres, comparée aux précédentes. Moins d'œuvres nouvelles. Dans ces œuvres nouvelles, beaucoup d'adaptations de l'étranger : *l'Hélène* d'André Roussin, *l'Heure éblouissante, la Puissance et la Gloire, Madame Filoumé, Corruption au Palais de Justice* d'Ugo Betti, sans parler de *Sur la Terre comme au Ciel*, de *l'Héritière*, et même *d'Ombre chère*, œuvres léguées par la saison précédente. Au moment où j'écris cette chronique, les perspectives prochaines comportent principalement la première pièce de Julien Green et la présentation à Paris du *Lorenzaccio* de Jean Vilar et Gérard Philippe. Mais c'est encore de l'avenir.

Il semble d'ailleurs que le résultat de l'entracte actuel dans la production théâtrale des auteurs les plus en renom — Montherlant, Mauriac, Sartre, Camus, Anouilh et même Marcel Aymé dont *la Tête des autres* achève sa carrière — et des grands metteurs en scène — Jean-Louis Barrault en tournée, le T.N.P. aux prises avec les difficultés que l'on sait, pas de mise en scène de Raymond Rouleau depuis octobre — ait provoqué une certaine désaffection du public à l'égard du théâtre. Ni le marasme économique, ni le froid, ni l'offensive de la grippe ne suffisent sans doute à expliquer la baisse générale des recettes qui s'est produite depuis le début de l'année, deux ou trois salles mises à part, et qui n'avait pas eu d'équivalent au cours de l'hiver précédent.

Depuis la première quinzaine de janvier qui nous a apporté *l'Heure éblouissante* et deux œuvres d'auteurs nouveaux extrêmement intéressantes à divers égards, *En attendant Godot* de Samuel Beckett et *l'Age canonique* de Christian Lude, il y a eu bien peu de chose à signaler : une comédie de M. Marc Gilbert Sauvageon, *Treize à Table*, sur un thème que le titre indique assez clairement, n'a reçu que des louanges modérées de la part de la critique et ne méritait sans doute pas davantage. Une reprise de *la Petite Catherine* a été sans éclat, et nous a montré l'excel-

lente comédienne qu'est madame Gaby Sylvia un peu désabusée. Aux mardis de l'Œuvre, *Plutôt qu'une autre* de M. Robert Ganzo... Ici encore, le titre est assez clair : pourquoi une femme plutôt qu'une autre ? M. Robert Ganzo, qui a écrit de beaux poèmes, n'a pas évité dans sa première œuvre théâtrale le piège qui attend beaucoup de poètes à leurs premiers pas sur la scène : celui du bavardage lyrique. Des scènes ou des fragments de scène émergeant par moments du flot continu des images ne font pas une pièce de théâtre. Du reste, les « images », les images poétiques, sur la scène et même dans les livres, ne valent que par leur isolement, ne brillent que serties, éclatant sur un fond plus neutre. Elles se détruisent les unes les autres. Elles ne peuvent être que des accents. Shakespeare, grand maître du théâtre lyrique — et les grecs — sont ici les maîtres, qu'il ne faudrait pas oublier.

Que peut-on citer encore ? *Les Loups*, de Romain Rolland, sont joués au théâtre Lancry, c'est-à-dire, pour le public des habitués du théâtre, au Kamtchatka, près de la place de la République, par une jeune troupe courageuse, et c'est une des tentatives les plus intéressantes, les plus estimables du « théâtre d'essai » au cours de cette saison. C'est à peu près tout. J'envisageais déjà de revenir en arrière, de parler ce mois-ci de spectacles que l'actualité m'avait fait laisser de côté : de *Maison de Poupée*, dont tout le talent de Danièle Delorme, mise en scène par Jean Mercure de façon honorable, sans plus, à la Comédie Caumartin, ne peut suffire à effacer les rides ; du *Sire de Vergy*, au théâtre La Bruyère, joué avec beaucoup d'entrain et d'esprit par une troupe qui a pris le parti de parodier la parodie, du *Sire de Vergy* où un des acteurs qui montent, Jean Richard, montre par sa finesse, son humanité dans la charge comique qu'il est un des comédiens avec qui il faut désormais compter. Somme toute, je manquais tout à fait de matière. Voilà qu'au dernier moment, quelques heures avant l'expiration du délai prévu pour la remise de ma chronique à l'imprimeur, une pièce nouvelle de M. Jean Guitton paraît à l'affiche du théâtre du Gymnase.

M. Jean Guitton nous avait déjà donné, en décembre dernier, *Carambouille*, au théâtre Michel : Carambouille était à mi-chemin du comique de situation et du comique de mœurs. *Le Cocotier* appartient au même genre. Mais *le Cocotier* apparaît supérieur à *Carambouille*, et promis à un succès plus franc. La pièce est plus ingénieusement agencée, avec des inventions scéniques plus fortes, des rebondissements plus brillants. Elle est plus vive, en dépit d'un certain ralentissement au deuxième acte. Elle peut et doit toucher davantage le public par la manière dont elle touche, sans trop s'y appesantir — il s'agit de théâtre de divertissement — au conflit des générations. Enfin la mise en scène (de madame Paul Rolle) est meilleure, l'interprétation est plus homogène et d'une qualité supérieure. Le fantaisiste de cabaret tard venu au théâtre qu'est M. Raymond Souplex — le féroce et jovial trafiquant du dernier tableau de *la Tête des autres* — y compose avec une autorité et une *présence* étonnantes

le personnage d'un vieillard de quatre-vingt-deux ans et madame Fusier-Gir y démontra une fois encore ce que l'on savait déjà d'elle : que sans tricher, sans « truquer », sans appels au public, sans « effets » de mauvais théâtre, en restant absolument fidèle à son personnage et en « jouant la situation » avec une parfaite honnêteté, elle est capable, presque à chacune de ses répliques, de provoquer les rires d'une salle entière.

Le sujet de M. Jean Guitton est parent de celui qui était traité dans un des meilleurs films anglais des dernières années, *Noblesse oblige*. Nous y voyons tous les membres d'une famille acharnés à la perte d'un vieillard gênant ; leurs tentatives échouent l'une après l'autre. Achille Pérochon est un octogénaire encore alerte, pourvu de toutes les ressources d'une vitalité robuste, d'une intelligence intacte et d'un caractère bien trempé. Il a décidé de reprendre la tête de l'usine qu'il a créée une cinquantaine d'années plus tôt, et que l'incapacité, la prodigalité, l'insouciance ou la sottise de tous ses proches ont menée tout près de la faillite. Mais son intervention autoritaire et brutale a semé la panique autour de lui. Elle menace son fils, sa sœur, son petit-fils, sa bru dans leurs bonnes petites habitudes, elle leur impose une autorité, une discipline dont ils n'ont que faire. Ils en viennent vite à souhaiter la mort du gêneur, puis à travailler à précipiter en la matière ce qu'ils attendaient d'abord de la nature. C'est le fils Pérochon, un quadragénaire incapable, qui se trouve d'abord chargé de l'exécution, au moyen d'un accident d'automobile machiné : il s'y prend si mal que c'est lui qui est tué. Le petit-fils lance alors à l'attaque le comptable de l'usine, un médiocre à qui l'on a fait espérer une situation plus brillante et la réalisation du rêve sentimental qu'il entretient depuis un quart de siècle à l'endroit d'une tante vieille fille. Le comptable Bompard essaiera de tuer Achille Pérochon au cours d'une partie de chasse. Naturellement, c'est Bompard qui se fait tuer. Chaque fois, l'indestructible grand-père surgit en parfaite santé des catastrophes machinées pour le perdre. Au troisième acte, ce sont les femmes, la bru et la sœur d'Achille, qui prennent l'affaire en mains, pour en finir. La bru empoisonne la bouteille de marc, la tante place une bombe dans le bureau de l'aïeul trop coriace. Est-il besoin de dire que c'est la bru qui se fait « souffler » par la bombe de la sœur, et la sœur qui boit le marc empoisonné par la bru ? Trois morts au total. La bru, qui n'a échappé au sort des autres que de justesse, quitte la place en même temps que son garnement de fils, qui a pris le temps de prendre l'argent de la caisse. Le vieux Pérochon reste seul maître du champ de bataille. Au moment où le rideau s'abaisse, il est déjà au travail pour le relèvement de l'usine.

Bien entendu, l'auteur ne nous demande pas de prendre au tragique cette suite d'attentats, ces cadavres en série. Nous en sommes gardés par la joyeuse invraisemblance des événements. Si la pièce était traitée sur le mode sérieux, et réaliste, ce ne serait pas une pièce *noire*, ce serait une pièce impossible. Gardons-nous de nous indigner de la froide détermination avec laquelle toute cette famille complote et machine la mort

du bon vieux grand-père (non pas si bon que cela, d'ailleurs). Certes, il y a bien des familles où l'on pense, même si l'on n'ose pas se l'avouer, qu'un octogénaire à héritage met un peu d'indiscrétion à prolonger sa vie. Les personnages de M. Jean Guitton tirent seulement cette férocité « censurée » par la conscience claire, ou tout au moins protégée par un pudique silence, jusqu'à l'extrémité de ses conséquences logiques. Mais cette logique même contribue à conduire la pièce sur son plan véritable, qui est celui de la comédie.

Je ne veux pas dire que l'auteur se soit refusé de donner à son œuvre quelques accents de gravité. Il sait que l'impatience des jeunes générations devant les représentants de générations plus anciennes qui ne veulent pas céder la place, sans aller jusqu'aux coupables excès dont sa pièce nous fait les témoins, n'en crée pas moins un certain malaise social dans des sociétés où la durée moyenne de la vie et de l'activité de l'homme ne cesse de s'accroître, et lorsque son solide vieillard tire la leçon de sa pièce en faisant l'apologie des hommes des anciennes générations, des hommes « d'avant 14 », des hommes qui croyaient aux vertus de l'honnêteté, de l'économie et de l'acharnement au travail, il n'y a pas le moindre doute : l'auteur est avec lui. Le spectateur aussi sera avec lui. Car c'est Achille Pérochon qui a raison, qui a raison, du moins, dans la pièce ; c'est lui qui a le beau rôle, parce que ses adversaires ne sont que des médiocres, des bons à rien, des femmes inconscientes et frivoles ou confites dans une bigoterie venimeuse. Bien sûr, il y a dans la vie des vieillards odieux. Bien sûr, il y a aussi dans la vie, même en 1953, des « jeunes » qui sont capables d'autre chose que de dilapider stupidement ce qu'a accumulé pour eux le travail de leurs devanciers. Mais, il faut bien le dire, dans *le Cocotier*, s'il n'y a pas seulement des vertus dans l'âme du grand-père, il n'y a guère que des vices dans l'âme de ses descendants et de ses proches, ce qui fait que nous sommes fortement poussés à prendre parti. Du reste, la louange du temps passé et des antiques vertus est un thème lui-même vieux comme le monde, un thème qui a toujours éveillé, dans le cœur des hommes de toutes les époques, des échos favorables. Enfin, le public des salles de théâtre est composé, dans sa majorité, non pas certes d'octogénaires, mais de personnes qui ont atteint ou passé le milieu de leur vie, qui ont une situation assise, et qui subissent avec quelque impatience la poussée des jeunes générations avides d'une place au soleil. Donc, le public dans sa majorité sera sans aucun doute prêt à obéir aux suggestions de l'auteur.

Mais ne donnons pas au problème des générations, dans *le Cocotier*, une importance excessive. C'est surtout à rire que l'auteur nous convie. Il y réussit fort bien. Certains moments, comme l'apparition de la belle-fille Pérochon, robe en lambeaux, chapeau de travers, couverte de plâtras et de suie, après l'explosion de la bombe, sont d'excellent théâtre.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

De Richelieu a Lazare Carnot

Classés et catalogués depuis longtemps, les grands hommes d'État présentent l'avantage d'être définis par une formule : nul n'ignore que Lazare Carnot fut « l'organisateur de la victoire » ou que Richelieu se proposait trois buts — qu'il atteignit : abaisser les grands, réduire à l'obéissance les protestants, combattre et diminuer la maison d'Autriche. L'inconvénient, c'est que ces formules synthétiques laissent échapper l'homme pour n'attraper que la statue. Chaque fois que l'on serre d'un peu près la vérité, l'équation posée se désagrège tandis qu'apparaît une réalité plus complexe et plus attachante.

— Il serait d'ailleurs aussi tentant que facile de prendre le contrepied des idées reçues, de soutenir par exemple que Richelieu n'a jamais eu aucun plan, ou que Lazare Carnot est loin d'avoir réalisé ceux qu'il avait conçus, mais ces exercices paradoxaux manqueraient de sérieux. Or, ce qui caractérise un livre comme celui de M. Victor-L. Tapié : *La France de Louis XIII et de Richelieu* [1], c'est précisément sa gravité, pour ne point dire sa sévérité. Pas la moindre plume de panache, pas le plus petit bout d'étoffe rouge destinée à attirer le lecteur. L'auteur dédaigne les estampes romantiques, relègue au magasin des accessoires des oripeaux qui paraissent si brillants à la scène, et, rejetant ce qui pourrait émouvoir notre imagination, s'adresse uniquement à la raison. On sent donc que l'ouvrage ne flatte pas les vaines curiosités, et qu'il ne se lit pas du tout « comme un roman ».

M. Victor-L. Tapié, d'ailleurs, ne prétend nullement apporter des révélations sur la politique du grand cardinal ; en revanche il pourrait se vanter d'avoir lu tout ce qui se rapporte à son sujet et notamment les études les plus récemment parues, parmi lesquelles nous découvrons,

1. Flammarion.

étonnés, celle d'un historien soviétique : Porchnev, qui utilisa, en 1948, les manuscrits du chancelier Séguier (1588-1672) mystérieusement émigrés, après 1789, en Russie. Or ce travail d'information est considérable ; l'accomplir consciencieusement puis en tirer parti intelligemment méritent les louanges qu'a décernées l'Académie française à l'auteur en lui délivrant une de ses plus belles couronnes.

Lorsque le 29 avril 1624, le cardinal de Richelieu reparut au Conseil du Roi qu'il avait quitté sept ans plus tôt, avec l'intention bien arrêtée cette fois de se saisir du gouvernail et de ne point le lâcher, il avait déjà élaboré de vastes projets, mais ces projets ne concordent que vaguement avec ceux qu'on lui attribue traditionnellement, et avec ceux qu'en fait il réalisa. Il se proposait une réforme politique et une réforme économique. Politiquement, le roi serait assisté de quatre Conseils, sortes de grands ministères qui animeraient et dirigeraient la vie publique ; la hiérarchie ecclésiastique serait raffermie et des séminaires établis dans chaque diocèse ; des économies substantielles seraient réalisées dans le train de l'État, les dépenses contrôlées avec plus d'exactitude, enfin, point capital, la vénalité des charges serait abolie, les emplois devenant « la récompense de ceux qui ont rendu le plus de services et qui sont plus capables d'en rendre ». Économiquement, Richelieu projetait de développer notre marine afin de relever notre commerce extérieur qui périclitait tandis que celui des Espagnols et des Hollandais prospérait ; grâce au commerce extérieur, nos monnaies d'or et d'argent, plus abondantes, recouvreraient un pouvoir d'achat qui allait s'amenuisant, entraînant une raréfaction des denrées et une hausse des prix.

Mais ces projets de réforme postulaient une paix prolongée, puisque guerres civiles ou guerres extérieures suscitaient les désordres et ruinaient les finances. De fait, et contrairement à ce qu'on croit communément, Richelieu commença par rechercher la paix dans le pays et hors du pays ; un de ses premiers actes fut même de conclure avec les protestants un accord qui fit se récrier le parti dévot. Seulement, comme il arrive, les événements commandent ; épris de la paix, Richelieu fut condamné à soutenir une lutte à peu près incessante contre les protestants, contre l'Autriche puis contre l'Espagne, si bien qu'en fin de compte, des projets de réformes qu'il avait conçus en 1624 à peu près aucun ne parvint à maturité. En particulier l'état de nos finances s'aggrava si fâcheusement que, préludant à la Fronde, des mouvements révolutionnaires (encore mal connus) éclatèrent un peu partout, et qu'au lieu de disparaître la vénalité des charges prit une extension toujours plus grande.

C'est en 1630, après que les troupes françaises se furent emparées de Pignerol, que le problème se posa au Cardinal de façon aiguë. Lui-même, dans un mémoire partiellement inédit, a exprimé alors l'alternative devant laquelle la France se trouvait placée. « Si on se résout à la paix, il la faut faire promptement, sans perdre un moment, tandis que les affaires du Roi sont en réputation. Si le Roi se résout à la guerre, il

faut quitter toute pensée de repos, d'épargne et de règlement du dedans du royaume. Si, d'autre part, on veut la paix, il faut quitter les pensées d'Italie pour l'avenir. »

Pour décrire l'homme aux prises avec les événements qui entravent ses desseins, M. Victor-L. Tapié n'a pas eu trop de cinq cent cinquante pages ; il nous fait assister, après avoir brossé à larges traits le cadre dans lequel Richelieu va exercer son action, au combat sans répit que mène le Cardinal et qui ne se termine point toujours par des succès : les échecs et les compromis sont plus nombreux que les victoires. « Ce magnifique constructeur de l'unité française et de l'absolutisme royal, écrit M. Tapié, n'a point fait tout ce qu'il voulait, il a fait souvent ce qu'il ne comptait point faire et pour laisser une œuvre, grandiose assurément, mais par beaucoup de côtés, inachevée et fragile. »

— Rapprochement inattendu : la biographie de Lazare Carnot [1] par M. Marcel Reinhard, n'offre pas seulement des points de ressemblance avec l'ouvrage de M. Victor-L. Tapié en ceci que les deux historiens manifestent la même conscience, suivent à peu près les mêmes méthodes, écrivent l'un et l'autre dans un style soutenu qui exclut l'anecdote plus ou moins controuvée et n'accueille le détail piquant ou curieux que s'il est vraiment significatif, mais encore en raison de la similitude de tempérament et de caractère qu'il est permis d'observer entre Lazare Carnot et Richelieu. Pourtant la différence entre le constructeur de la monarchie absolue et le membre du Comité de Salut public, qui vota la mort de Louis XVI et participa à la grande Terreur, saute aux yeux d'abord : l'idéal essentiellement « républicain et laïque » de Carnot, comme nous dirions aujourd'hui, est même à l'opposé de la philosophie politique de Richelieu, fondée sur l'origine divine du pouvoir royal et sur le catholicisme, instrument d'ordre moral et social. Sans doute. Il n'empêche que Lazare Carnot, pas plus que Richelieu, n'a réalisé que très partiellement l'ample programme de réformes qu'il avait lui aussi conçu et qui tendait à confier le gouvernement et l'administration de l'État aux élites intellectuelles et aux techniciens. Car Lazare Carnot, en disciple de Condorcet et en précurseur de Saint-Simon, croyait aux progrès, lents mais certains, de l'humanité ; son ralliement enthousiaste à la Révolution s'explique non par un goût de la violence destructrice ou un penchant à la subversion, mais au contraire par l'espoir que la Révolution marquerait l'avènement « des talents » que l'ancien régime avait dédaignés en classant les hommes d'après leur naissance.

Lorsqu'il mourut en 1823 à Magdebourg, dans un exil que lui avait valu, sous la deuxième Restauration, sa qualité d'ancien régicide, il avait éprouvé toutes les déceptions possibles : la Terreur s'était effondrée dans une violence anarchique et barbare ; le Directoire avait substitué aux « talents » les riches et les affamés de pouvoir profitable, le Consulat

1. *Le Grand Carnot*, t. II. *L'Organisateur de la Victoire* (Hachette).

avait instauré la puissance du sabre, l'Empire avait rétabli une monarchie fondée, elle, sur la force et la police ; la Restauration avait vu reparaître le gouvernement des privilégiés et écarté pour longtemps encore les lumières. L'élévation progressive de la *masse* grâce à l'instruction semblait à nouveau arrêtée. Le plus curieux est que Lazare Carnot avait essayé tous les régimes, qu'il avait collaboré tour à tour avec la Terreur, le Directoire, le Consulat, l'Empire et même la Première Restauration et qu'il s'était séparé de tous lorsqu'il les avait vus s'écarter exagérément de la ligne générale qu'il avait rêvée.

Si l'inachèvement de leurs desseins est un point commun à Richelieu et à Lazare Carnot, il y a entre eux d'autres ressemblances, celles-ci positives. D'abord une foi dans la destinée de la France, qui demeure sans faille. Pour le Cardinal comme pour l' « organisateur de la victoire », la guerre n'est pas une fin en soi mais le moyen nécessaire, quoique déplorable, d'assurer non seulement l'existence mais le prestige de la France en Europe. Idée dans laquelle entre moins l'orgueil qu'une conviction profonde : le rôle de guide que doit assumer notre pays.

Ensuite la croyance en ce qu'on pourrait appeler : l'unité de commandement. Aux yeux de Richelieu comme aux yeux de Lazare Carnot, l'autorité doit être divisée le moins possible. C'est pourquoi on verra Richelieu insinuer le pouvoir royal au fond des provinces par l'institution des intendants, organes de centralisation, comme on verra Lazare Carnot constituer pour la première fois un véritable état-major général, étudiant, établissant et imposant (plus exactement : tâchant d'imposer) des plans d'ensemble pour les opérations militaires.

Enfin, chez Richelieu comme chez Carnot, une application au travail, un souci de tout connaître, qui n'a rien d'un zèle tâtillon, mais qui procède du principe que l'exécution des ordres importe autant que les ordres eux-mêmes. Carnot a noté cette phrase profonde : « L'administration ne se compose que de détails. » Richelieu aurait pu l'écrire. L'un et l'autre se révélèrent de grands administrateurs, ce que ne sont pas tous les hommes d'État, fussent-ils réputés grands.

En s'efforçant de résumer l'essentiel de l'ouvrage, fort remarquable, de M. Reinhard, j'ai trop accusé son caractère sérieux et je crains d'avoir donné l'impression qu'il n'était accessible qu'aux seuls érudits. Ce n'est pas le cas. La lecture en est sinon fleurie, du moins aisée. Au surplus, l'homme mangeant et buvant n'est point absent de ces pages. M. Reinhard a même réussi à reconstituer les dépenses de table, effectuées par Carnot, lorsque membre du premier Directoire, il logeait au palais du Luxembourg avec son frère, Feulint, et son beau-frère Collignon : en un mois 782 livres de viande, 12 queues de mouton, 13 ris de veau, 10 cervelles, 8 pieds et 4 têtes de veau, le tout pour 87 960 francs. Quant à la cave de Carnot, elle était l'œuvre personnelle de ce Bourguignon : tous les bons crus de France, d'Italie et d'Espagne y figuraient... Voilà qui nous ramène sur terre.

— M. Georges Mongrédien s'entend à conter, ce qui ne l'empêche pas d'être un solide érudit. C'est ce qui donne à ses récits tant d'agrément. On peut s'abandonner à son plaisir, sachant qu'il ne doit rien à l'artifice. La biographie de la duchesse de Mazarin, que M. Georges Mongrédien vient de publier sous le titre : *Une Aventurière du Grand Siècle* [1], nous introduit dans un milieu qui n'a rien de classique ni de conventionnel ; elle nous apporte même sur les mœurs diplomatiques du XVIIe siècle des aperçus singuliers. Sans doute cette nièce de Mazarin, cette Hortense Mancini, était-elle un peu folle, mais à y regarder de près, on observe que dans une société où régnaient, dit-on, l'équilibre et la raison, il y avait un si grand nombre d'originaux, de non-conformistes, d'extravagants, qu'on peut se demander si les gens raisonnables n'étaient pas l'exception.

La beauté et le feu de cette jeune Italienne, aux sens tôt éveillés, ne pouvaient se contenter d'un mari dont l'ardeur, prouvée par les quatre enfants qu'il lui donna avant qu'elle n'eût atteint l'âge de vingt ans, était contenue par une dévotion outrée qui se manifestait de façon ridicule (le duc de Mazarin alla jusqu'à châtrer et à voiler les statues antiques que lui avait léguées le Cardinal). De plus cet époux à l'humeur revendicative défendit ses droits conjugaux à coups de sacs de procédure. C'était bien le sûr moyen de perdre son procès ; il le perdit. Hortense lui échappa à la suite d'intrigues dont le romanesque est flagrant ; elle alla « vivre sa vie », dans un parfait mépris de l'opinion publique, se rendant célèbre par la qualité autant que par la quantité de ses amants. Parmi les plus huppés figurèrent le duc de Savoie et le roi d'Angleterre Charles II, parmi les plus littéraires on nomme Saint-Réal qui écrivit (c'était la moindre des choses) les mémoires signés de sa maîtresse, et Saint-Évremond qui fut à Londres son guide, son secrétaire, son soupirant, récompensé sans doute en dépit de son âge par quelques menues faveurs. Un des points les plus curieux de cette amusante biographie est l'intervention du roi, de ses ministres, de ses ambassadeurs dans ce qu'il est convenu d'appeler « des affaires de cœur » : tout cédait à l'intérêt de l'État, même et d'abord les lois morales et religieuses. Aujourd'hui notre patriotisme garde, dans le cynisme, plus de mesure.

— Un petit trésor dormait depuis plusieurs siècles dans les archives de l'Assistance publique : M. Henry Légier Desgranges l'a découvert et, généreusement, nous en fait profiter. On ne croirait pas que de ces papiers, vraisemblablement poudreux et rébarbatifs, on pût tirer tant de choses importantes ou piquantes et qu'un livre intitulé *Hospitaliers d'autrefois* [2], *l'Hôpital général de Paris* (1656-1690), fût d'une lecture si attachante. A la vérité, nous ignorions à peu près tout du fonctionnement de l'Assistance publique à Paris sous l'ancien régime, et ce que nous

1. Amiot-Dumont.
2. Hachette.

en connaissions était le plus souvent erroné. En particulier, l'idée que l'assistance publique était alors une institution de caractère religieux, liée strictement à la charité chrétienne et aux œuvres catholiques, se découvre à peu près entièrement fausse. Ce sont en majorité des laïques qui financent, gèrent, administrent, contrôlent les divers établissements d'assistance à Paris, et notamment l'hôpital de la Salpêtrière, qui est le Grand Quartier de l'Hôpital général. Bien qu'on leur donne le nom de *sœurs*, les officières qui forment l'état-major de l'Hôpital sont absolument libres, n'ayant prononcé aucun vœu, n'ayant souscrit à aucun engagement, de quitter leur emploi, si elles veulent se marier ou s'établir. Plus : on doit parler d'institution démocratique quand on considère que ces officières, dont la situation sociale n'est pas mince, proviennent en très grande partie des petites filles qui ont été recueillies, enfants, à l'Hôpital et dont l'origine est, partant, fort humble.

Comme il est naturel dans une fourmilière humaine, il y a des fermentations, des agitations, des intrigues, des querelles. Ce sont elles que nous dévoile, avec malice et esprit, M. Henry Légier Desgranges, grâce aux rapports secrets que des espions, patentés ou officieux, communiquaient au procureur général du Parlement. Informations certes tendancieuses, précieuses toutefois puisque les archives de la police parisienne ont, pour une bonne part de la période correspondante, été détruites. Cette fois encore tout un monde moins conforme aux images traditionnelles, mais plus pittoresque et plus émouvant, apparaît à nos yeux étonnés.

— Conservateur adjoint honoraire à la Bibliothèque nationale, c'est-à-dire entraîné à soupeser et à scruter les documents, M. Pierre Mornand n'a pas craint, après M. Gérard Walter dont l'ouvrage consacré à *Robespierre* [1] fait déjà autorité, de consacrer un livre [2] à l'Incorruptible — le plus tranchant des terroristes — et de poser une énigme qu'il ne se flatte pas d'ailleurs de résoudre. Il est certain qu'en empruntant au roman policier le procédé de *suspense* le récit historique étend le cercle éventuel de ses lecteurs : de là ces secrets, ces énigmes, ces mystères, et ces interrogations ahurissantes dont *Jeanne d'Arc a-t-elle été brûlée?* me paraît être, jusqu'à présent, la plus osée, pour ne pas dire la plus impudente.

Il ne semble pas toutefois que Robespierre soit un personnage plus énigmatique que Mirabeau, Danton ou Louis XVI, à moins de penser, comme Mæterlinck parlant de Mélisande : « C'était un petit être mystérieux — comme tout le monde ». Conduit par son ambition, qui était grande, à jouer un des premiers rôles sur le théâtre de la Révolution, pris dans la lutte des factions et des partis d'où l'on ne pouvait sortir que triomphant ou mort, Robespierre est passé promptement du Capi-

1. Gallimard.
2. *L'Énigme Robespierre* (Amiot-Dumont, édit.).

tole à la Roche Tarpéienne. Il a lutté de son mieux contre des ennemis déterminés ainsi que contre des adversaires qu'il s'était lui-même suscités, puis a succombé par l'effet d'un choc en retour de la Terreur : la peur aux effets normalement paralysants s'est soudainement détendue et est venue le frapper en pleine poitrine. Il n'y a pas là apparemment d'énigme. M. Pierre Mornand, lui, se demande si Robespierre n'était atteint du délire de persécution qui transforme les soi-disants persécutés en authentiques persécuteurs, et il penche pour l'affirmative. Il en faut à mon avis davantage pour qu'on puisse déceler les symptômes d'une véritable psychose ; à ce compte la plupart des hommes publics, fort sensibles aux attaques dont ils sont l'objet, devraient être classés parmi les persécutés. Des menaces qui aboutissent à la guillotine peuvent-elle d'ailleurs être tenues pour imaginaires ? Mais en mitonnant cette douteuse énigme, M. Pierre Mornand nous fait respirer l'air de la province pendant les dernières années de l'ancien régime, puis celui de Paris durant les deux Révolutions françaises, celle qui va de 1789 à 1792 et celle qui s'étend de 1792 à 1794 ; il transporte dans le passé ses voyageurs en requérant d'eux le moindre effort.

— Le moindre ? Ce n'est pas sûr. La magnifique édition de *la Révolution française* [1] du regretté Octave Aubry est non seulement un tour de force dans la librairie puisque ce grand in-quarto relié, de quatre cent trente pages, illustré de six cents héliogravures et de seize hors-texte en couleurs, est d'un prix inférieur à celui d'une bouteille de champagne dans le moindre cabaret de nuit, mais aussi une sorte de tapis magique nous permettant de « voir la Révolution comme si nous y étions ». L'image ici n'est point un ornement, c'est au contraire le texte — un texte substantiel et léger — qui forme une sorte de légende continue entourant les illustrations. On admire qu'il ait été possible de rassembler un si grand nombre de documents, tous d'époque, et que la plupart soient pratiquement inédits, bien que l'iconographie révolutionnaire ait déjà été amplement fouillée.

Si l'on tient à « comprendre » la Révolution, sans prendre la peine de l'analyser, il suffit peut-être de regarder attentivement ces images, d'interpréter ces traits, ces gestes, ces mouvements et de rêver ; alors les mystères se dissipent, les énigmes s'évanouissent, la confusion s'éclaire, la Révolution se présente et s'ordonne comme un songe véridique issu de la porte de corne.

PIERRE AUDIAT

1. Flammarion.

LE MOIS A PARIS

Le Paysage anglais. — L'exposition du *Paysage anglais de Gainsborough à Turner*, organisée par les soins du British Council, n'est pas sans laisser quelque déception. Turner y triompha, mais c'est, de tous les peintres britanniques, celui que nous connaissons le mieux : grâce au culte que lui vouèrent Monet et Signac, grâce aussi à plusieurs rétrospectives dont l'une déroulait il y a cinq ans ses fantasmagories et ses sortilèges aux murs de cette même Orangerie.

Si des aspects peu habituels de Gainsborough, admiré surtout comme portraitiste, nous sont révélés (deux délicieuses intimités en plein air, qui bien que de sa jeunesse, brillent de plus de naturel que sa *Vachère courtisée par un Bûcheron*), regrettons qu'on n'ait pas souligné davantage l'importance de Crôme le Vieux, fondateur de l'école de Norwich, si ignoré de ceux qui n'ont pas visité les galeries d'Outre-Manche. Comment une place plus importante n'a-t-elle pas été donnée à l'un des plus précieux traits d'union entre l'Angleterre et la France, auquel nous devons tant et qui dut tant à nos ciels : à Bonington. Qu'à côté des deux chefs-d'œuvre du Louvre *(le Parterre d'Eau à Versailles, Vue des Côtes normandes)*, de *la Vue de Marly*, du *Marché aux Poissons à Boulogne*, ne figure aucune aquarelle, aucun dessin, voilà qui s'explique malaisément. Dix-sept Constable permettent d'étudier sous ses aspects multiples un des plus fervents adorateurs du silence, qui recommandait à ses contemporains, trop enclins à la virtuosité et à l'élégance, « *de regarder la Nature avec des yeux modestes* ». Mais sans telle étude de *Hampstead Heath* ou de la campagne de *Salisbury*, pourrions-nous comprendre le choc et les enseignements que Delacroix et ses amis reçurent des toiles de Constable au Salon de 1824, et de la multiplicité de ses verts merveilleux ?

On saura gré, par contre, aux organisateurs, de nous avoir fait connaître les paysages imaginaires de Samuel Palmer, qu'on peut rapprocher de certains Blake : ces dessins sont la découverte d'une exposition qui, par ailleurs, témoigne de l'attrait que les peintres habitants les îles humides ont eu pour les espaces verdoyants et la vie du ciel, conseillés tour à tour par les Italiens, par Rubens, par Van Dyck, par notre Claude, par Hobbema, par Cuyp, dont ils ont assimilé savamment les influences.

Une note d'humour manquait à l'exposition, qu'aurait pu donner tel lavis de Rowlandson. M. Philip Hendy l'apporte dans sa préface quand, n'osant inciter ses compatriotes — si détournés par l'abstraction de leurs qualités foncières — à se remettre au vert, il croit voir en Henry Moore ou en Sutherland les adorateurs des grandes forces élémentaires et les rénovateurs du paysage.

CLAUDE ROGER-MARX

Au théâtre des Champs-Élysées. — L'ensemble lyrique de Paris, groupement de jeunes récemment fondé, se propose de faire connaître à Paris des opéras bouffes français et étrangers et de créer des œuvres de jeunes musiciens. Bravo pour le programme, mais non pour la première réalisation, qui est une erreur manifeste.

On peut, certes, toujours se tromper sur un opéra inédit, on peut trouver dans une partition qu'on lit au piano des mérites qui s'évaporeront à la représentation, mais pourquoi avoir joué une œuvre qui, pas plus à Mulhouse qu'à Vichy, ne s'est avérée viable, et dont l'audition à la radio ne laissait aucune illusion ?

Le sujet du *Rire de Nils Halerius* a des prétentions philosophiques : un vieux philosophe sceptique va mourir. C'est un de ces génies de théâtre dont les propos ne laissent nullement deviner la grandeur mais il faut croire le programme. Nils Halerius, lui, ne croit à rien, il juge que la vie est une sinistre plaisanterie et que la mort, elle aussi, ne mérite que le rire. Le second acte, dans un ballet de fantoches autour du lit où meurt le philosophe, prétend symboliser l'absurde farce qu'est le monde. Quant au troisième acte, on y voit l'âme de Nils errant au milieu des espaces infinis. Elle interroge l'immensité, implore le temps et finalement chante « son espoir de renaître un jour » sans que, bien entendu, rien nous explique cette conversion.

Sur ce thème, M. Landowsky a écrit une musique de film où il y a plus de métier que de tempérament lyrique. Le mélange de la déclamation parlée et du chant brise constamment la ligne du premier acte ;

le second est un ballet dont l'épisode des deux violonistes avec son fugato orchestral m'a paru la meilleure page. Quant au troisième, il commence mal, par un prélude où les réminiscences de *Peer-Gynt* sont gênantes, pour finir mieux sur un ensemble choral fermement construit.

M. Xavier Depraz a réussi, par l'autorité de sa diction et la beauté de son timbre, à prêter un semblant de vie à cette abstraction ; de son côté, M. Pierre Deloger, directeur du Théâtre de Mulhouse, a résolu ingénieusement les problèmes de mise en scène que posait une œuvre aussi dépourvue d'action.

Le Mariage, de Moussorgsky, élégamment orchestré par M. Antoine Duhamel, terminait le programme. On y assiste, pendant près d'une heure, aux hésitations d'un fonctionnaire russe qui ne sait pas s'il se mariera ou non. C'est un récitatif dont l'accompagnement, presque toujours staccato, souligne la monotonie. On comprend que Moussorgsky ait laissé inachevée cette œuvre de jeunesse. A quoi bon l'avoir exhumée, alors que les représentations données jadis en privé à Paris avaient laissé à tous les auditeurs une impression de sinistre ennui? L'ensemble de Paris, avec ce premier spectacle, s'est montré moins bien inspiré que les groupements similaires qui, à Londres et à New York, ont monté *l'Amahl* de Menotti ou, de Benjamin Britten, *Nous faisons un Opéra*.

JEAN MISTLER

***Un opéra filmé :* Le Médium.** — Ce serait un triste mois s'il n'y avait eu un événement : *le Médium* de Menotti. C'est, à la vérité, le premier essai d'opéra au cinéma et il est très intéressant. Nous avons eu déjà beaucoup d'opérettes (et quelques-unes charmantes, à l'époque Pommer), un ballet original intéressant malgré quelques faiblesses du scénario *(les Chaussons rouges)* ; mais, jusqu'ici, on n'avait pas osé porter franchement un opéra à l'écran. Menotti vient de tenter et de réussir l'expérience avec une tranquille audace.

Il ne s'agit pas d'un opéra original ecrit pour l'écran, cela viendra sans doute dans un avenir prochain, mais d'une transposition réalisée par l'auteur lui-même. On ne peut pas refuser ce titre d'auteur à Menotti, qui a écrit le livret et la musique de son drame, ni plus ni moins que Wagner. Comme *le Médium* n'a encore été donné sur la scène qu'en Amérique, nous ne sommes pas en mesure d'apprécier à quel point la version cinéma est conforme à l'œuvre théâtrale et il nous faut bien la juger comme un véritable original.

Quelques-uns se sont demandé si le talent de Menotti était d'avant-

garde ou d'arrière-garde, ou de fausse avant-garde, ou je ne sais quoi encore. Tout cela vaut les disputes sur le sexe des anges. Ce qui est certain, c'est que Menotti essaie d'exprimer les sentiments des hommes d'aujourd'hui. Son écriture, tant au cinéma qu'en musique, est moderne sans excès. D'une part, il connaît De Sica, Cocteau et Fritz Lang ; d'autre part Ravel, Honegger et peut-être Milhaud ; mais on a déjà été beaucoup plus loin, et, visiblement, le souci d'épater le bourgeois par l'audace ne l'habite pas.

En revanche, ce qui l'habite indiscutablement, c'est une inspiration très originale, très riche et parfois très poétique. *Le Médium* est un admirable drame lyrique parce que Menotti a réussi cette gageure difficile entre toutes de créer la féerie. On sait qu'il s'agit d'une fausse voyante qui mystifie ses pratiques en leur offrant des apparitions fabriquées. La propre fille de la voyante, qui grandit dans un antre sordide, échappe à toutes les laideurs de la vie et crée autour d'elle un petit univers tout tissé de pureté et d'amour. Un seul personnage participe à cet univers secret : un petit gitan muet qui sert de domestique à la méchante dame. Le muet joue le jeu avec le profond instinct poétique des enfants et toutes les scènes qui réunissent ce petit couple chaste sont très belles. On pourra trouver que le mime (Leo Coleman) en fait trop, encore qu'il ait toujours un bon style ; mais la petite cantatrice Anna Maria Alberghetti est adorable et elle évoque pour moi les jeunes héroïnes de Shakespeare.

Marie Powers fait aussi penser aux héroïnes de Shakespeare, mais à celles du type mégère. Elle est assez hallucinante dans son personnage de voyante alcoolique. Heureusement l'alcool ni la voyance ne l'empêchent d'avoir cette belle voix que nous avions déjà admirée dans *le Consul*.

JEAN FAYARD

Le Procope. — Je trouve fort bien qu'on ait eu l'idée de remettre à la mode l'ancien café Procope, qui est un des premiers qui s'ouvrirent à Paris et qui est, de toutes façons, notre plus ancien café littéraire. Il est décoré, avec beaucoup de goût, dans l'esprit du XVIIIe siècle, avec aux murs des tableaux et des gravures de cette époque ou du début du XIXe siècle. Le premier étage est réservé à un club fréquenté par des gens du monde ou des gens de théâtre.

François Procope était un gentilhomme palermitain qui s'appelait de son vrai nom Francesco dei Coltelli qui était venu chercher fortune à Paris. Il avait aidé des Arméniens à tenir un café à la foire Saint-Germain, ce qui lui donna l'idée d'en fonder un à son tour. En 1675, il s'établissait rue de Tournon, puis en 1690, venait au 13 de la rue de l'Ancienne-Comédie.

Il avait pour clients les encyclopédistes Diderot, d'Alembert, Franklin, ainsi qu'en témoigne la correspondance de Grimm. Mais aux philosophes, venaient s'ajouter l'élite des gens de lettres et les habitués de la Comédie Française qui se trouvait juste en face. (Non seulement la façade du théâtre, due à d'Orbay, est toujours ornée de la Minerve de Le Hongre, mais des élements de la salle et de la scène existent encore et il est bien regrettable qu'on n'ait pas l'idée de les faire revivre.)

Voltaire, Piron, Sainte-Foix étaient des habitués du Procope, c'est là qu'on décidait du sort des pièces nouvelles. On y discutait ferme et on y avait parfois la tête près du bonnet ainsi qu'en témoigne la mésaventure de Sainte-Foix. Avisant un client qui déjeunait d'une flûte trempée dans une bavaroise au chocolat, il se permit de dire : « Voilà un fichu dîner ! » L'intéressé lui demanda raison de ses paroles, ils sortirent et Sainte-Foix reçut un coup d'épée. Comme l'inconnu s'excusait de l'avoir blessé, Sainte-Foix déclara : « Ce ne sera rien, je ne vous en veux aucunement, mais avouez que vous faisiez un fichu dîner. »

Procope se retira en 1716, laissant sa maison à son fils. Sous la Révolution on y vit Danton, Marat, Robespierre, Bonaparte qui y laissa son chapeau en gage. Sous le Consulat, les Procope avaient pour successeur Zoppi, qui gardait les traditions littéraires de ses prédécesseurs. Elles persistèrent au temps du Romantisme car il est fréquenté par Alfred de Musset, George Sand, Balzac, Gustave Planche. Plus tard on y rencontre encore Gambetta, Hugo, Anatole France, Verlaine.

Toutes ces ombres auxquelles on ajoute volontiers celles de La Fontaine, de J.-J. Rousseau et de Beaumarchais, méritent bien que le Procope redevienne célèbre comme l'est le Florian à Venise.

En partant, je regardais son beau balcon en fer forgé, lorsque mes regards furent choqués par d'immenses panneaux jaune et noir et rouge et jaune accrochés aux trois étages de balcons d'une maison voisine. Il s'agit d'une maison ancienne qui donne accès au passage du Commerce et qui avait été fort heureusement peinte en blanc. Je l'avais vue toute pimpante quelques jours plus tôt, mais un marchand de postes de radio l'a absolument défigurée. Il y a pourtant des lois contre l'affichage et la publicité.

GEORGES PILLEMENT

La Danse. — Le London's Festival Ballet, dont le grand danseur anglais Anton Dolin est le directeur artistique, a été fondé à l'occasion des grandes fêtes de Londres en 1951. De sa visite à Paris, nous retiendrons moins la révélation des ouvrages nouveaux créés par cette importante Compagnie depuis sa fondation, que la présentation remarquable, exemplaire par le respect et la fidélité, des chefs-d'œuvre du répertoire.

Parmi les nouveautés, *la Symphonie pour rire* a beaucoup plu, rappelant la manière des « ballets de mouvements » de Jerome Robbins, mais imprégnée d'une fantaisie et d'une sensibilité plus nuancées et plus proches de nous. C'est une comédie de flirt, empruntant à toutes les formes de la danse, et même à la gymnastique, et réglée avec une souple rigueur par le jeune chorégraphe Michael Charnley, sur les rythmes allègres de la *Cinquième Symphonie* de don Gillis.

Remarquables furent les exécutions de *Pétrouchka*, du *Prince Igor* et même de *Shéhérazade* (pour lequel on peut réellement parler d'une « résurrection »...) et plus encore celle du *Spectre de la Rose*. Auprès de l'excellent John Gilpin on voyait alterner dans le rôle de la Jeune fille mesdemoiselles Belinda Wright et Anita Landa, toutes deux ravissantes de charme et de légèreté : mademoiselle Landa l'emportant toutefois pour la simplicité et le naturel.

Parfaitement réussie fut également l'interprétation de *Giselle*, œuvre majeure du ballet romantique, avec Anton Dolin lui-même dans le personnage d'Albrecht, Nathalie Krassovska dans le rôle principal, et Sonia Arova en Reine des Willis. Cette version du vieux chef-d'œuvre, à la fois dépouillée et très poussée, faisait paraître des détails, des jeux de scène et même des parties entières, qui souvent négligés ou retranchés ailleurs rendaient au ballet son caractère étrange et surnaturel.

— Précisément, en ces mêmes jours, à l'Opéra, M. Jean Babilée, récemment engagé, avait voulu paraître dans les rôles du *Spectre de la Rose* et de *Giselle*. Malgré les belles qualités du danseur, son élan, sa ferveur, ce « début », hâtivement préparé, laissa une impression assez indécise.

— L'ensemble de musique et de danse de Bali, présenté au théâtre Marigny par Anak Agung Gede Mandera, n'est point un « Ballet » comme nous l'entendons. Sur la scène sont rassemblés les vingt-cinq mucisiens ; les danseurs : treize hommes et neuf jeunes filles, en somptueux costumes, paraissent au centre du plateau. L'orchestre de percussion — gamelan — assez sommaire, scande le rythme, dont la danse, en quelque sorte, est le *chant*... On entrevoit qu'une partie de la population du lointain village balinais de Pliatan s'est constituée en ambassade artistique. La danse est moins mouvement qu'attitudes, ou plutôt transitions d'une pose à une autre... Le spectacle est fort beau : les « connaisseurs », dont nous adoptons l'opinion, regardent cet ensemble comme typique des « jeux divins » de musique et de danse de Bali, l'un des conservatoires les plus importants du *système classique* de la danse asiatique.

PIERRE MICHAUT

Splendeur de l'art turc. — Franchir les portes du Musée des Arts décoratifs c'est découvrir une part d'univers dont certain conte oriental évoquait les mirages. Merveilleuse aventure que celle d'échapper aux rigueurs de l'espace et du temps devant la splendeur de l'art turc. Cette tente impériale, aux mille fleurs brodées de fils d'or et d'argent, retient, comme vibrante encore, l'ombre d'une Sultane. Pour Soliman le Magnifique ou Bajazet, œillets, jacinthes, églantines et tulipes, assemblés malgré des hivers séculaires, composent un décor durable de vie. La perfection ornementale affirme sa totale unité dans le palais d'un Sultan : céramique murale, plafond, tapis, tissu, reliure et manuscrit. De savantes calligraphies unifient matières et techniques. Cette écriture décorative qui flatte nos modernes soucis d'un langage abstrait, exprime le plus ferme caractère de l'art turc. Parfois ces grandes lettres d'or, reliées les unes aux autres, cernent le contour stylisé d'un animal ou d'un oiseau. Ce graphisme aux ressources décoratives sans limites, régit les arts du bois, du feu, du métal ou du tissu.

Pour la première fois exposé, un tapis dont la bordure est toute composée de caractères coufiques, évoque le temps de Saint-Louis et des Seldjoukides. Celui-ci offre une savante stylisation florale du XIIIe siècle ; tel autre, tissé plus tard dans la région d'Ouchak, multiplie les décors synthétiques. Les Yordès reflètent, dans leur arcade simplifiée, le mirhab de la mosquée. Cette qualité monumentale assure à l'art turc une vigoureuse originalité.

L'audace des grands motifs dont sont ornés les tissus nous surprend. Avec cette étoffe chargée d'énormes grenades ouvertes, de pommes de pin, un de nos couturiers hésiterait à composer quelque chef-d'œuvre comparable aux vêtements venus du trésor de Top Kapu, le Versailles ottoman d'Istamboul. Voici le caftan de Mahomet II, le conquérant de Constantinople orné de sceaux de Salomon, de nuages de Chine, de fleurs tissées d'or et de soie rouge et bleue sur fond crème. La robe de Soliman le Magnifique est décorée de rangées de tulipes et d'œillets alternés. Celle de son fils Selim II, sous la même vitrine, mêle de superbes tulipes à des croissants d'argent.

L'éclat des céramiques, pièces de forme ou revêtement mural, marie à Damas les bleus, les verts ; à Iznik les rouges tomate. Les bouquets des quatre fleurs, œillets, tulipes, roses et jacinthes se répandent au fond des coupes ou désassemblent leurs tiges sur des carreaux rapprochés. Un naturalisme poétique s'allie sans effort à une stylisation élégante. Même rigueur et même sobriété dans les armes.

A nos regards blasés, ternis peut-être par les sourdes tonalités de nos décors modernes, se révèle soudain l'éclatante somptuosité des grands Turcs, Seigneurs de la Sublime Porte. Il semble que le passé hâtif

ait rejoint l'avenir dans une actualité magnifiée et embellie pendant quelques semaines au Pavillon de Marsan. L'affiche qui nous invite à cette découverte est un portrait : Mahomet II vainqueur, oublieux du bruit des armes, respire extasié le parfum de la fleur qu'il retient dans ses doigts redoutables.

MICHEL FARÉ,
Conservateur au Musée des Arts décoratifs.

***A l'Académie :* Un deuil.** — Jérôme Tharaud est mort. Hélas ! il y a un an il fallait annoncer la mort de son frère. Ils étaient si proches l'un de l'autre qu'on ne pouvait discerner dans leurs œuvres ce que chacun apportait. Ils ont dû l'expliquer pour qu'on le comprenne. Et après tout il vaut mieux l'oublier. C'était un talent indivisible, bien qu'à deux têtes, et nous devons à Jérôme et à Jean, qui n'étaient ni Jérôme ni Jean, des tableaux excellents, des voyages modèles, des reportages exemplaires. Trois statues devraient veiller leur tombeau, dont une symbolique : le Maroc, Barrès, Péguy. Modestes en face des hommes et des spectacles, ils ne pensaient qu'à faire comprendre ou à faire aimer. On ne les oubliera pas.

Trois naissances. — Trois nouveaux élus quai Conti : Pierre Gaxotte, Fernand Gregh, le duc de Lévis Mirepoix. Pierre Gaxotte a naturellement le génie de l'histoire. Pour lui le passé est présent, mais il regarde le présent aussi, et le commente, avec lucidité et un courage qu'on ne prodigue plus. Quand il entre dans un siècle révolu c'est pour le changer, car il est de ceux qui n'acceptent pas les clichés, vont aux sources, aux manuscrits, à tout ce qui vit encore au sein de la mort. Aussi, qu'il se penche sur Louis XIV ou Louis XV, il tire de leur règne une image nouvelle qui surprend par sa fraîcheur et sa nouveauté. C'est un esprit parfaitement libre, un homme qui a de l'esprit — et un historien, comme on n'en voit que quatre ou cinq tous les cent ans — et encore dans les bons siècles.

Le duc de Lévis Mirepoix a écrit des romans et des livres d'histoire aussi. On lui doit, sur les deux tableaux, *le Pavillon Noir*, *le Nouvel Apôtre*, *François Ier*, *Philippe le Bel*. Il est bonne grâce et raison, et quand on est auprès de lui on éprouve un soudain respect pour certaines traditions en découvrant que le mot secret qui ouvre l'armoire blindée de leurs richesses est *simplicité*.

M. Fernand Gregh est l'auteur responsable de très jolis poèmes, si près de Verlaine d'abord qu'un jour on le prit pour lui ; il vénère Victor Hugo ; c'est un homme aimable et bienveillant, il a écrit ses mémoires où s'alignent des mots heureux, des visages nets et bien

rangés. Et puis il a pour l'Académie infiniment de respect, un respect tendre et obstiné — ce à quoi l'on n'est pas insensible sous la Coupole — car ce n'est pas une vieille dame qui vit là, quoi qu'on pense, mais une jeune fille âgée qui voudrait être aimée, et, depuis quelques années, commence à craindre qu'on l'oublie.

MARCEL THIÉBAUT

Imagerie de Toulouse. — Au musée des Arts et Traditions Populaires au Palais de Chaillot vient de s'ouvrir une exposition consacrée à l'Imagerie de Toulouse. L'œuvre exposée doit beaucoup de son agrément au soin avec lequel M. G. Henri Rivière l'a présentée. Avec ses légendes, ses compartimentages — images comparées, images religieuses, images politiques — son plan directeur, cette présentation a un caractère volontairement didactique. Et si les commentaires, qui sentent toujours un peu l'école, ont pu, à juste titre, appeler des réserves pour des œuvres qui, comme on dit, plaident pour elles-mêmes, ils sont ici parfaitement justifiés. Il s'agit en effet d'expliquer le développement de l'estampe toulousaine lié aux événements politiques : assassinat du duc de Berri, arrivée à Toulouse du duc d'Angoulême, ou à des thèmes qui ont de tout temps vivement frappé les esprits : le Juif Errant, la Barque à Caron. Des comparaisons avec les imagiers des autres centres français éclairent les manières différentes des graveurs : couleurs tendres et lumineuses à Toulouse, dures et sèches à Beauvais ou à Épinal. Dans des livres les illustrations et les culs-de-lampe de Gritner et de Peyrane enchantent par leur finesse. Côté "chronique" tout un panneau est consacré à la Girafe — celle qu'en 1827 le Pacha d'Égypte offrit à Louis XVIII.

Exposition curieuse, située entre l'art et la "petite histoire".

SOLANGE DE LA BAUME

Politique. — Budget en mains, à la date prévue (6 février), sans recours à un douzième provisoire supplémentaire, M. René Mayer aurait éprouvé une satisfaction sans mélange si, dans le même temps, il n'avait senti la majorité de l'Assemblée (340 voix contre 209) trop attentive aux griefs des communistes à l'égard de son ministre de la Santé publique, M. Boutemy.

Évoquer au Palais-Bourbon l'origine des fonds électoraux des partis, agiter la menace d'une commission d'enquête, ce sont à toute époque

les indices précurseurs d'une tempête dans laquelle tout gouvernement n'est plus que fétu de paille. L'affaire risquait de tourner mal. Animé d'une résolution digne de l'Antique, tel Ugolin contraint de manger ses propres enfants pour leur conserver un père, M. René Mayer allait sacrifier son ministre pour avoir lui-même la vie sauve.

Et, rassuré, il franchit la Manche, en compagnie de M. Bidault, son ministre des Affaires étrangères, soucieux de rechercher auprès de la Grande-Bretagne les éléments d'un rapprochement qui ferait contrepoids aux engagements de la France dans la défense européenne.

C'est là qu'est le problème majeur. Le Gouvernement se donne trois mois pour le résoudre, pour amener à la ratification des traités de Paris et de Bonn une Assemblée dont la majorité est présentement hostile à la forme actuelle du projet d'armée européenne.

Une demi-douzaine de protocoles additionnels ont été élaborés, côté français. Il reste d'une part à les négocier avec les six États parties aux traités. Et d'autre part à les faire admettre comme suffisants pour effacer aux yeux du Parlement les craintes qu'inspire une renaissance de la puissance militaire allemande. (M. Bidault a pourtant rappelé que les troupes de l'Allemagne Orientale atteignent déjà 100.000 hommes, ce qui tranche la question.)

La désignation comme rapporteurs de M. Jules Moch, socialiste, par la Commission des Affaires étrangères, et du général Kœnig, R.P.F., par la Commission de la Défense nationale, n'ont pas été de favorable augure. Et pas davantage les premières auditions du gouvernement devant les commissions compétentes.

On comprend dès lors pourquoi M. René Mayer et M. Bidault ont poussé à fond, en premier lieu, du côté de Londres, leur projet d'association étroite.

Dans quelques semaines, fin mars, ils reprendront leurs valises et leurs dossiers pour aller les rouvrir à Washington. Sans doute rappelleront-ils au secrétaire d'État américain que M. Jean Monnet, en l'accueillant le mois dernier à Luxembourg, lui disait : « Vous voyez devant vous une Europe en création. » Et M. Foster Dulles répondait alors au président de la Haute Autorité du Pool charbon-acier : « Je crois que vous avez commencé ce qui peut être et qui, je crois, sera une grande tâche de l'Histoire. »

A MM. Mayer et Bidault, le secrétaire d'État américain dira : « Faites davantage et sans plus tarder. » Et c'est assurément le même langage qu'il tiendra aux hommes d'État britanniques. Mais la question se complique du fait que Londres se dispose à mettre en avant à Washington — comme Paris du reste vis-à-vis de Londres — ses propres difficultés monétaires. Une fois de plus, tout se tient, économie, politique, sécurité, entre capitales atlantiques et capitales européennes.

Sur le plan strictement intérieur, le Gouvernement se propose d'engager la réforme constitutionnelle, — mais parviendra-t-on à dépasser le stade de l'étude en Commission ? Il doit encore mener à bien la réforme fiscale — le projet doit être déposé avant le 10 mars — et assainir la gestion de la Sécurité sociale. Mais, ici et là, pas d'inquiétude majeure, du moins pour un temps assez long. Car le Parlement a d'autres soucis qui priment : les élections municipales fixées en principe aux 3 et 10 mai et dont la campagne est déjà pratiquement ouverte. Le R.P.F. ouvre les bras au M.R.P. qui hésite. A l'adresse des Indépendants et des paysans, le R.G.R. lance ses appels à l'union.

Quand de telles préoccupations s'installent au Palais-Bourbon, l'Exécutif n'est pas en péril.

MARCEL GABILLY

Music-hall. — Agréable mission que celle de signaler les nouveaux venus qui conquièrent Paris et, grâce à la Radio, une bonne partie de la France. George Brassens est de ceux-ci. Son ascension ne fut précédée d'aucune publicité tumultueuse. Un soir, en haut de la Butte, chez Patachou, un fort gaillard, timide et largement moustachu, se présenta à la patronne avec sa guitare et des chansons qu'il avait composées en captivité. Immédiatement enthousiasmée, Patachou lui demanda de les chanter en public. Ce ne fut point chose aisée, car l'homme, qui ressemblait à l'idée que l'on se fait de l'amant de Lady Chatterley, défaillait de trac!

Le succès, foudroyant, ne lui a apporté aucune assurance. Et c'est un étrange spectacle que de voir ce colosse aux refrains vengeurs courber la tête et baisser les yeux, comme une bête traquée, devant une chambrée qui l'acclame. Aux alentours de 1900 on l'aurait traité d' « anarcho ». S'il avait plus d'assurance et d'audace il nous ferait penser à Montehus ou à Alexandre Bruant. Écoutez le couplet de *la Mauvaise Réputation :*

Le jour du Quatorze Juillet,
Je reste dans mon lit douillet.
La musique qui marche au pas,
Cela ne me regarde pas.
Je ne fais pourtant de tort à personne
En n'écoutant pas le clairon qui sonne.
Mais les brav's gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux.
Tout le monde me montre du doigt,
Sauf les manchots, cela va de soi.

Ne parlons pas de *Gare au Gorille !* qui rappelle Marcel Aymé et qui est interdit sur les ondes. Mais oyez plutôt *le Pauvre Fossoyeur* qui a une résonance vaguement évocatrice de François Villon :

Les vivants croient qu'je n'ai pas de remords
A gagner mon pain sur le dos des morts.
Mais ça m'tracasse, et d'ailleurs
Je les enterre à contrecœur...
Je suis un pauvre fossoyeur.

Parfois, La Fontaine, celui des contes galants, ramène Brassens dans la voie d'un charmant libertinage, que Charles Trenet aurait mis au goût du jour. Par exemple Cendrillon :

Sur sa bouche en feu qui criait : « Sois sage ! »
Il posa sa bouche en guis' de bâillon,
Et ce fut l'plus charmant des remue-ménage
Qu'on ait vu d'mémoire de papillon.

Enfin, lorsque dans une chanson paysanne il raconte comment Margot dégrafait son corsage pour faire têter son petit chaton, et que tout le village était là, la la la la la, on peut affirmer qu'il est difficile d'aller plus loin dans la licence poétique avec, dans le ton, autant de mesure et d'humour.

SERGE VEBER

NOTES INTER-ARTICLES

Le Triomphe du Héros, par Charles BAUDOIN, p. 15. — *Le Buveur*, par Hans FALLADA, p. 38. — *Courbet*, par Pierre Mac ORLAN, p. 112.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Berard, Grau Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Sibertin Blanc et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 391-2-53.

QUELQUES PUBLICATIONS DONT IL EST BEAUCOUP PARLÉ

SOUVENIRS

ROLAND DORGELÈS
de l'Académie Goncourt

PORTRAITS SANS RETOUCHE

Un beau vol. in-8° ill., **900** fr.

D'illustres modèles peints gaiement.

MUSIQUE

ANNETTE KOLB

SCHUBERT

Un vol. in-16, **450** fr.

Par l'auteur du MOZART qu'aima et préfaça Jean GIRAUDOUX.

MÉMOIRES

ROMAIN ROLLAND

JOURNAL DES ANNÉES DE GUERRE
1914 - 1919

Un beau vol. de 2.000 pages sur papier bible, relié (**6.420** fr. et **5.130** fr. selon la reliure).

Le magnifique combat d'un isolé pour la PAIX.

CORRESPONDANCE

VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE

Complète en 4 beaux vol. in-8° de l'édition dite de l'Imprimerie Nationale, **750** fr. chacun.

Tout le XIXe siècle EST LA.

ESSAI

ALEXANDRE ARNOUX
de l'Académie Goncourt

ÉTUDES ET CAPRICES

Un vol. in-16, **600** fr.

" Un ballet d'idées ".
René CLAIR.

" Béni soit Arnoux, cet Ariel qui ne trompe jamais. "
Robert KEMP.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

GRASSET

Nouveautés :

IGNAZIO SILONE

Une poignée de mûres, *roman*

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JEAN-PAUL SAMSON
Édition originale « LES CAHIERS VERTS », n° 15.

Édition courante.. .. .. **495** fr.

WERNER JUNGE

Bolahun : *Dix ans de médecine au Libéria*

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR HENRI DAUSSY

Un vol. illustré sous couverture illustrée . .. . **630** fr.

JEAN COCTEAU

Journal d'un Inconnu

Édition originale « LES CAHIERS VERTS », n° 14.

Édition courante.. .. .. **450** fr.

ÉDOUARD SCHNEIDER

Jeanne d'Arc et ses lys

LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE

Un vol. illustré .. .. **495** fr.

Sœur Marie-André du Sacré-Cœur

La Condition humaine en Afrique noire

Préface du Dr Aujoulat

Un vol. illustré .. .. **630** fr.

ROGER RÉGIS

Le Bon Roi Dagobert

Collection « Plaisir de l'Histoire » .. .. **330** fr.

Un grand succès : trois réimpressions en quinze jours

CAHIERS DE LE GOLIF

dit « Borgnefesse », capitaine de la Flibuste

PUBLIÉS PAR GUSTAVE ALAUX, PRÉSENTÉS PAR A. T'SERSTEVENS

Un vol.. .. .. **495** fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES CIVILISATIONS

dirigée par Maurice CROUZET

Au rayon d'honneur de sa bibliothèque, l'"honnête homme" d'aujourd'hui doit réserver sa place à une Histoire universelle.

L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES CIVILISATIONS, dont la publication commence, donnera un tableau complet de la vie des hommes et de l'évolution des sociétés à travers les siècles.

Mettant en valeur la signification des faits historiques, elle donnera à toutes les civilisations leur place légitime.

Les meilleurs spécialistes ont préparé les sept volumes de cette collection, que rehausse une illustration d'ambiance, recréant le cadre et l'atmosphère des grands moments de l'histoire.

PLAN DE LA COLLECTION

1 L'ORIENT ET LA GRÈCE ANTIQUE
2 ROME ET SON EMPIRE
3 LE MOYEN AGE
4 LES XVIe ET XVIIe SIÈCLES
5 LE XVIIIe SIÈCLE
6 LE XIXe SIÈCLE
7 L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

VIENT DE PARAITRE

LE XVIIIème SIÈCLE
(1715-1815)

par R. MOUSNIER, *professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg* et E. LABROUSSE, *professeur à la Sorbonne.*

Un volume in-4° couronne de 568 pages, avec 48 héliogravures hors-texte, relié pleine toile, sous jaquette illustrée. Francs 2.500

PLAN DE PUBLICATION : 1953 : vol. 5, 1 et 2 - 1954 : vol. 4 et 6 - 1955 : vol. 3 et 7

Souscrivez chez votre libraire à la collection complète des sept volumes reliés.

POUR LES PREMIERS SOUSCRIPTEURS
CONDITIONS DE FAVEUR VALABLES JUSQU'AU 31 MARS

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PLON

Romans :

ERICH-MARIA REMARQUE

L'ÉTINCELLE DE VIE

Collection " FEUX CROISÉS " **780** fr.

•

GUY DUPRÉ

LES FIANCÉES SONT FROIDES

•

450 fr.

SAINT-PAULIEN

LE SOLEIL DES MORTS

720 fr.

CHRISTIAN MURCIAUX

LE DOUZIÈME IMAM

Nouvelles **495** fr.

Histoire :

JEAN DE LATTRE

Maréchal de France

LE SOLDAT - L'HOMME - LE POLITIQUE

•

900 fr.

Vice-Amiral GODFROY

L'AVENTURE DE LA FORCE X

(Escadre française de la Méditerranée orientale)

A ALEXANDRIE

(1940-1943)

•

1.200 fr.

Vice-Amiral FERNET

AUX COTÉS DU MARÉCHAL PÉTAIN

Souvenirs

(1940-1944) **660** fr.

Collection " Présences " :

MAURICE COLINON

FAUX PROPHÈTES ET SECTES D'AUJOURD'HUI

495 fr.

PLON

J U L L I A R D

NOS SUCCÈS

PIERRE BOULLE
Prix Sainte-Beuve 1952
LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAI

LOUIS CALAFERTE
REQUIEM des INNOCENTS

PIERRE FISSON
Prix Renaudot 1948
M E X I Q U E

RENÉ DE OBALDIA
LES RICHESSES NATURELLES
Collection " LA PORTE OUVERTE "
dirigée par ROBERT KANTERS

JACQUES PERRY
Prix Renaudot 1952
L'AMOUR DE RIEN

MICHEL ROBIDA
Prix Fémina 1946
LE HAUT DU PAVÉ

PAUL VIALAR
LA CHASSE AUX HOMMES
LES FAUX - FUYANTS
LES ODEURS ET LES SONS

et quatre volumes déjà parus

RJ

J U L L I A R D

PAUL VIALAR

La Chasse aux Hommes

roman

" Un beau sujet. Un récit vivant, entraînant, rebondissant. "

ÉMILE HENRIOT, *de l'Académie française.*

" J'admire la puissance et la souplesse avec lesquelles Paul Vialar suit à la trace un thème. "

PAUL GUTH.

I. Le Rendez-vous

II. La Bête de Chasse

III. Les Brisées Hautes

IV. Le Bien Aller

Viennent de paraître :

V. Les Faux-Fuyants

VI. Les Odeurs et les Sons

RJ

NOUVEAUTÉS

ATLAS VIDAL-LABLACHE

nouvelle édition augmentée de 11 cartes

400 cartes et cartons, index de 32.000 noms, montage de reliure à vis, reliure simili cuir, jaquette de couleur .. .. **7.200** fr.

prospectus spécial sur demande

★

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

par F. BRUNOT

TOME XIII - 1re PARTIE

le Réalisme

fin du Romantisme et Parnasse

par Ch. BRUNEAU

Un vol. in-8°, 400 pages, broché .. .. **1.875** fr.

★

COLLECTION ARMAND COLIN

Doctrines et Méthodes coloniales de la France
par H. Deschamps

Destruction et Protection de la Nature
par R. Heim

Pétroles naturel et artificiels
par J.-J. Chartrou

La Mécanique ondulatoire
par Th. Kahan et B. Kwal

Chaque volume in-16, 224 pages, broché .. .. **260** fr.

★

LES CITATIONS FRANÇAISES

Recueil de passages célèbres, phrases familières, mots historiques

par O. GUERLAC

Un vol. relié .. .. **1.150** fr.

ARMAND COLIN

PAYOT - 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106 - **PARIS**

Vient de paraître :

Général L.-M. CHASSIN,

L'ASCENSION DE MAO TSE-TUNG (1921-1945)

Un vol. in-8° de la **Collection de Mémoires, Études et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre**, avec 8 cartes.. .. .. **750** fr.

« Un nouveau destin se prépare pour la Chine, l'Asie et le Monde. »
Général L.-M. CHASSIN.

Albert DAUZAT,
Professeur à l'École pratique des Hautes études

L'EUROPE LINGUISTIQUE

Les Éléments constitutifs d'une Nation. — Les Groupes de Langues. — Évolution et Luttes. — La Situation linguistique des différents États. — Le Problème des Minorités.

Nouvelle Édition, refondue et mise à jour

Un vol. in-8° de le **Bibliothèque Scientifique**, avec 16 cartes linguistiques .. .. .. **800** fr.

« On verra dans ce livre comment la connaissance précise des constantes linguistiques qui servent d'armure à sa civilisation peut aider à sauver notre continent. » Roger LANNES.

Cdt ROBERT DE LOTURE,
Membre de l'Académie de Marine.

LA NAVIGATION A TRAVERS LES AGES

Évolution de la Technique nautique et de ses Applications.

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique**, avec 20 dessins de L. Haffner, membre de l'Académie de Marine .. .. **1.000** fr.

« Homme libre, toujours tu chériras la mer ! » BAUDELAIRE.

H. MICHELL,
Professeur honoraire à l'Université McMaster, Hamilton.

SPARTE ET LES SPARTIATES

Histoire. — Constitution. — Discipline spartiate. — Organisation militaire. — Mœurs et Coutumes. — Réformateurs sociaux. — Le Mystère de Sparte.

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique**, traduit par André Cœuroy, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université.. .. .. **900** fr.

« Un peuple extraordinaire. » H. MICHELL.

J. B. RHINE,
Professeur de psychologie à l'Université Duke (U. S. A.).

LA DOUBLE PUISSANCE DE L'ESPRIT

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**, traduit et préfacé par René Sudre. .. **750** fr.

« Ce livre est le premier à faire connaître les travaux de Rhine dans les pays de langue française. » René SUDRE.

ED. SAPIR, Professeur à Yale University.

LE LANGAGE

Introduction à l'Étude de la Parole

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique**, traduit par S. M. Guillemin, licenciée d'anglais D. E. S.. .. .. **750** fr.

« L'essence du langage et ses variations en fonction du lieu et du temps. » ED. SAPIR.

F. TOMLIN,
Ancien chargé de cours aux Universités de Bristol et de Londres.

LES GRANDS PHILOSOPHES DE L'ORIENT

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique**, traduit par G. Waringhien, agrégé de l'Université .. .. **900** fr.

« Les penseurs de l'Orient ne perdent jamais de vue le problème fondamental, celui du sens et du but de la vie. » F. TOMLIN.

Ch. VOSSLER,
Professeur à l'Université de Munich.

LANGUE ET CULTURE DE LA FRANCE

Histoire du Français littéraire des Origines à nos Jours

Du Latin au Français. — L'ancien Français. — L'Unité de la Langue littéraire. — Le Français médiéval. — Le Français moderne. — L'Époque des Lumières et la Diffusion de la Langue littéraire. — Du Romantisme à nos Jours.

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique** préfacé et traduit par Alphonse Juilland, docteur ès lettres (Sorbonne) .. .. **1.200** fr.

« Un de ces rares livres sur l'histoire des langues qu'on lit d'un bout à l'autre avec plaisir. »
Antoine MEILLET, Ancien professeur au Collège de France,

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

DES ŒUVRES ESSENTIELLES

qui viennent de paraître

3 GRANDS ROMANS

BERTOLT BRECHT

LE ROMAN DE QUAT'SOUS

" Un livre très surprenant ."

René LAPORTE.

HENRY MILLER

PLEXUS

" Une des plus opulentes créations de la littérature contemporaine. "

André ROUSSEAUX.

ERNST VON SALOMON

LES CADETS

Les fameux " Cadets de Potsdam ", par l'auteur des RÉPROUVÉS.

---

2 ESSAIS

MAURICE NADEAU

LITTÉRATURE PRÉSENTE

De Balzac à Queneau

Un panorama personnel des lettres nouvelles.

RAINER MARIA RILKE ET ANDRÉ GIDE

CORRESPONDANCE (1909-1926)

Introduction et commentaires par Renée Lang.

" 102 lettres qui retracent l'histoire d'une amitié intellectuelle... nous pouvons goûter entièrement la joie d'écouter un dialogue dont aucune nuance ne nous échappe. "

René LALOU.

P-M. DUVAL

LA VIE QUOTIDIENNE EN GAULE

Ier-IIIème Siècles après Jésus-Christ

chez tous les libraires HACHETTE

LIBRAIRIE PAILLARD

1, PLACE ALPHONSE DEVILLE, PARIS, 6e, C/C/P 9344

LES
ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE MARS

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française
L'ÉTAT CONTRE L'INDIVIDU

•

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
OLYMPIO OU LA VIE DE VICTOR HUGO
IV. - LE PRÉCOCE AUTOMNE

•

JEAN-JACQUES GAUTIER
LES GRANDES PREMIÈRES
III. - ASMODÉE

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

EMPRUNT COMMUNAL 6 % A LOTS

Le Crédit Foncier procède actuellement à l'**émission de 1.000.000 d'obligations communales de 10.000 francs, 6 % à lots,** remboursables dans le délai maximum de 15 ans. L'intérêt annuel de 600 francs, la prime de remboursement et les lots sont payés **nets d'impôts.**

307 lots annuels : 1 de 20 millions, 1 de 5 millions, 5 de 1 million, 100 de 100.000 francs et 200 de 50.000 francs, **soit au total 50 millions de francs.** Tirage le 22 janvier.

Prix d'émission : 9.900 francs payable à la souscription.

Souscriptions reçues au **Crédit Foncier de France,** 19, rue des Capucines, à Paris ; chez les Banquiers et dans leurs Agences ; aux Caisses des Trésoriers-Payeurs Généraux, Receveurs des Finances et Percepteurs et par correspondance.

(B.A.L.O. du 23 février 1953.)

COTE DESFOSSÉS
JURIDICIEN ECONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

VIENT DE PARAITRE

JULES LAROCHE
AMBASSADEUR DE FRANCE

LA POLOGNE DE PILSUDSKI

SOUVENIRS D'UNE AMBASSADE
1926 - 1935

Un vol. : **1.600** fr.

JÉRÔME CARCOPINO
DE L'INSTITUT

SOUVENIRS DE SEPT ANS

1937 - 1944

Un vol. : **1.200** fr.

JACQUES ISORNI

TÉMOIGNAGES SUR UN TEMPS PASSÉ

Un vol. : **450** fr.

ALBERTO MORAVIA

LES INDIFFÉRENTS

ROMAN TRADUIT DE L'ITALIEN par PAUL-HENRI MICHEL

Un vol. : **450** fr.

J. A. GRÉGOIRE

L'AVENTURE AUTOMOBILE

PRÉFACE ET FRONTISPICE DE VLAMINCK

Un vol. : **450** fr.

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

MARGARET IRWIN

ELISABETH

PRINCESSE CAPTIVE

La formation d'une grande reine dans la plus extraordinaire époque de l'histoire d'Angleterre.

600 fr.

OTTO ABETZ

HISTOIRE D'UNE POLITIQUE FRANCO-ALLEMANDE

1930-1950

MÉMOIRES D'UN AMBASSADEUR

600 fr.

ROBERT STANDISH

LE PETIT GÉNÉRAL SUNG

roman

Un livre brillant, plein d'esprit et de trouvailles, par un grand romancier anglais dans la tradition de Kipling.

600 fr.

J.-D. RATCLIFF

NAISSANCE

Tout ce qu'il faut savoir sur le miracle de la vie.

480 fr.

Le nouveau roman d'Anne de Tourville, PRIX FÉMINA 1951

LE MATELOT GAËL

paraîtra prochainement